

**PAGES
MANQUANTES**

Vol. 4 no 7

K-775

juillet 1911

Salons d'Optique Franco-Britanniques

Rod. Carriere - Henri Senecal

**OPTICIENS ET
OPTOMETRISTES**

205 & 207 Rue Ste-Catherine Est,

Entre les rues Ste-Elisabeth et Sanguinet,
Montréal.



Choix de lorgnons, lunettes, yeux artificiels, lunettes marine et d'opéra. **THERMOMETRES, BAROMETRES** de toutes sortes, Hygromètres et Boussoles, instruments photographiques et accessoires.

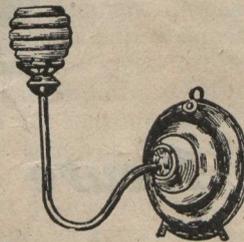
Salons privés pour l'examen des yeux, le choix de verres de lunettes et l'ajustement des yeux artificiels.

CONSULTATION—A l'Hôtel-Dieu, de 9.30 à 11 heures, excepté le mercredi et le samedi; aux Salons d'Optique, de 9 a. m. à 8 p. m. Téléphone Bell Est 2257.— **APPOINTEMENT PAR TELEPHONE.**

Toute une Nuit d'Éclairage

pour $\frac{1}{4}$ de cent

La Veilleuse en Nickel



Montreal Beauty

donne une lumière douce, ne fatigue pas la vue, ne jette aucune odeur et est la plus économique.

Prix: 90c, par la malle 10c extra.

L. J. A. SURVEYER,
Importateur Quincaillier

52 Blvd St-Laurent - - - - - Montréal.

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

Royal Trust Building, 107, St-Jacques = Montreal, Can.



Rimes estivales

Heure Heureuse

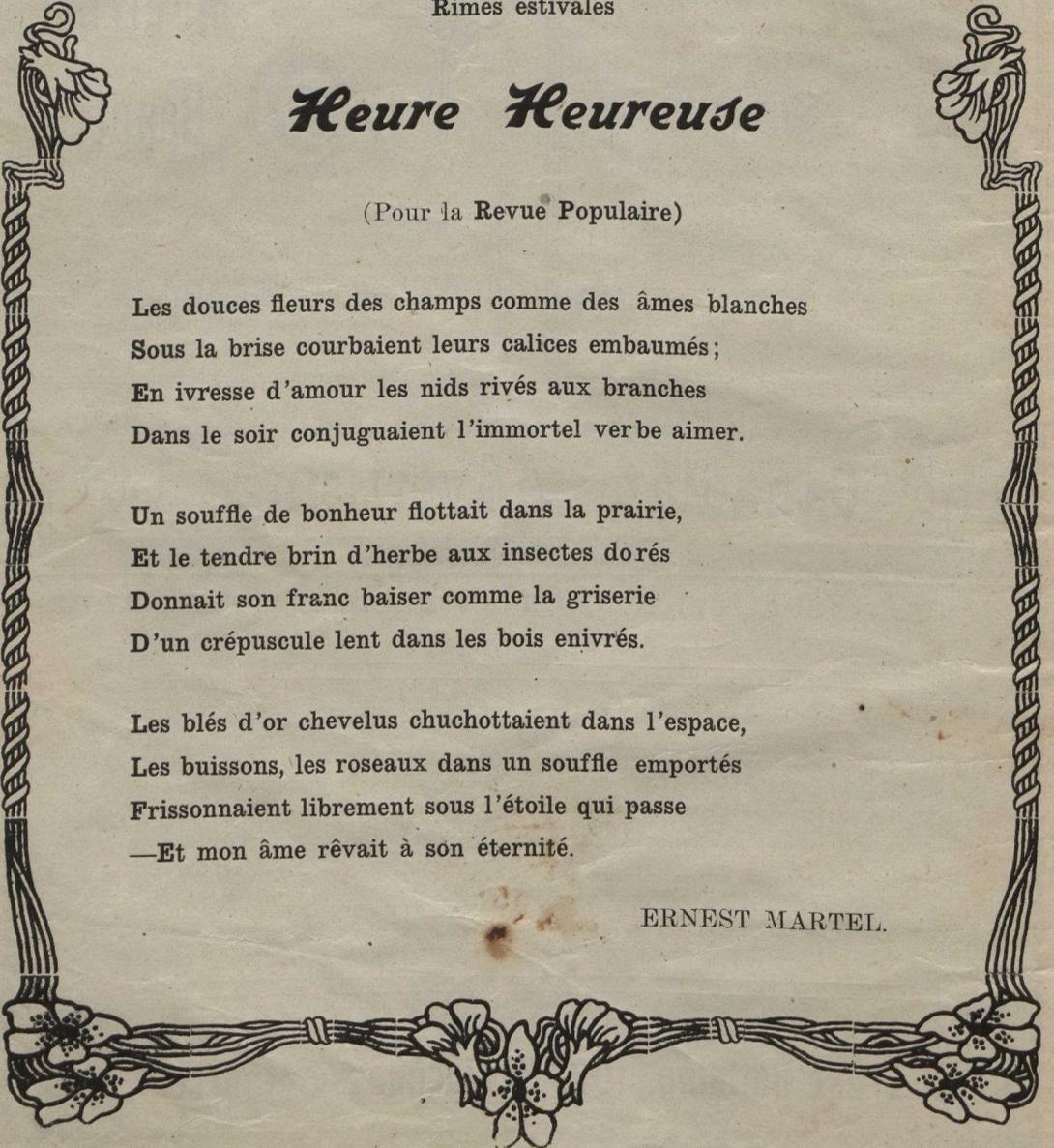
(Pour la Revue Populaire)

Les douces fleurs des champs comme des âmes blanches
Sous la brise courbaient leurs calices embaumés ;
En ivresse d'amour les nids rivés aux branches
Dans le soir conjuguèrent l'immortel verbe aimer.

Un souffle de bonheur flottait dans la prairie,
Et le tendre brin d'herbe aux insectes dorés
Donnait son franc baiser comme la griserie
D'un crépuscule lent dans les bois enivrés.

Les blés d'or chevelus chuchottaient dans l'espace,
Les buissons, les roseaux dans un souffle emportés
Frissonnaient librement sous l'étoile qui passe
—Et mon âme rêvait à son éternité.

ERNEST MARTEL.



La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 4, No 7, Montréal, Juillet 1911.

Pape et Jupe-Culotte

SINGULIER titre penseront la plupart de ceux qui le liront, et, pourtant, il est, comme on va le voir, absolument à sa place. Il s'agit de faits qui n'ont jamais été publiés en ce pays et qui sont loin d'être généralement connus ailleurs.

Sachez donc que la question de la robe-culotte fut soumise dès l'an... 866 au pape Nicolas Ier par les Bulgares qui venaient d'être convertis au catholicisme. Or, le pape donna une opinion favorable à la jupe-culotte. Je lis en effet que les femmes bulgares, prenant sans doute leur part des rudes travaux et des dangers de leurs maris, portaient la culotte, tout comme les hommes, s'en trouvaient bien, et, malgré leur foi récente, n'entendaient pas abandonner le vêtement commode auquel elles étaient habituées depuis leur enfance. Aucune règle catholique ne leur paraissait proscrire cet habillement, et elles continuaient à s'en vêtir ainsi qu'avant la conversion de la nation.

Les époux, perplexes, ayant un vif souci du salut de ces dames, jugèrent que le

pape seul devait décider en pareille matière, et ce fut ainsi que Nicolas Ier eut à se prononcer sur le port de la culotte par les femmes. Le pape régla la question avec beaucoup d'esprit et d'indulgence.

“A mes yeux, dit-il, c'est là une question secondaire; c'est moins vos vêtements que vos sentiments que je veux voir changer. Que vos femmes portent des pantalons au lieu de jupes, cela m'est égal; ce dont je me soucie, c'est de la foi et des bonnes oeuvres. Vous avez des habitudes qui ne sont pas celles des autres chrétiens: vos femmes portent la culotte, et vous craignez que cela ne vous soit compté comme péché, car vous savez que dans nos livres il est écrit que les culottes ont été faites non pour les femmes mais pour les hommes; c'est pourquoi vous avez cru devoir venir me consulter.

“Ne vous inquiétez pas de cela; agissez comme vous l'entendrez, conservez vos anciennes habitudes, ou adoptez les nôtres, puisque, en quelque sorte, vous devenez des hommes nouveaux en devenant des chrétiens; et, après tout, ajoutait-il excellemment, que vous et vos femmes vous gardiez ou vous abandonniez la culotte, cela n'aidera en rien à votre salut ni accroîtra votre vertu.”

L'historien-anecdotier qui rapporte et commente ce menu fait de l'histoire, dit que ce mot vertu éveilla d'autres pensées dans l'esprit de Nicolas Ier, qu'il dut penser qu'en un pays encore barbare, la culotte pouvait avoir une heureuse influence sur les moeurs, et ce fut pourquoi il termina sa consultation de la manière suivante:

“Les premiers hommes avaient eu recours à des ceintures; tant que vous avez été païens vous avez dû employer des culottes; maintenant que vous êtes chrétiens la foi nouvelle vous fortifiera contre le péché et vous donnera, à vous et à vos femmes, des culottes spirituelles.”

D'Argenson.

La Toilette des Animaux

LA manière dont on comprend la propreté varie évidemment avec les individus et les pays. Certains chasseurs aiment le gibier faisandé, c'est-à-dire putréfié et farci de microbes. Des peuplades considèrent que se laver le corps ou même seulement le visage est une pratique ridicule. En Egypte, sur le bord de la mer, les pêcheurs laissent s'amonceler dans le voisinage de leurs habitations des amas de coquilles pourries dont l'odeur est insupportable.

Mais, à vrai dire, ce sont plutôt là des exceptions, et l'on peut dire d'une manière générale, que l'homme est propre (ou, du moins, cherche à en avoir l'air).

Des faits rappelant par certains côtés la propreté, se rencontrent chez quelques animaux. La propreté leur est, du reste facilitée par leur conformation. Le corps des animaux est presque toujours arrondi de manière à faciliter le roulement des poussières. De plus, les poils ou les écailles qui revêtent le corps sont toujours inclinés, imbriqués les uns sur les autres, ce qui protège la peau bien plus efficacement que si ces productions étaient dressées verticalement; les sourcils et les cils défendent les yeux, et le pavillon de l'oreille protège le tympan.

On peut cependant remarquer que la nature a pourvu les animaux de moyens suffisants pour qu'ils puissent donner satisfaction au besoin universel de la propreté. Elle a mis partout à leur disposition l'eau, qui est le meilleur des cosmétiques; une sorte de savon naturel, la salive; la poussière des chemins, qui leur tient lieu de poudre de riz; enfin divers produits de sécrétions, dont l'odeur forte est à leur gré plus suave que tous les produits de notre parfumerie.

La nature a aussi distribué aux animaux tout un assortiment d'outils de toilette: éponges et houppes, plumeaux et

grattoirs, démêloirs et peignes fins, brosses dures et brosses molles, cure-dents et cure-oreilles, éventails et mouchoirs, étrilles et époussettes. On ne peut pas affirmer, il est vrai, qu'aucun animal ait reçu en partage un appareil organique spécialement destiné à la toilette. Mais la plupart des espèces utilisent pour entretenir la propreté de leur corps ou celle d'autrui certains organes affectés à d'autres fonctions plus immédiatement nécessaires à la vie.

Les singes prennent soin de leur personne, mais n'emploient l'eau que très rarement. Le fait rapporté par de Duvanelle d'un "gibbon" qui portait ses petits à la rivière pour les débarbouiller est tout à fait exceptionnel. De même pour cette femelle de chimpanzé noir qui se lavait tous les matins les mains et la figure avec de l'eau froide.

Mais si les singes n'aiment pas les lotions, par contre ils abusent presque du grattage et de l'épouillage. Toute leur existence, en somme, comme on peut le voir dans les jardins zoologiques, se passe à fouiller les poils pour manger tout ce qui s'y trouve, parasites et écailles épidermiques. Cette besogne leur est rendue facile grâce aux mains dont la nature les a pourvus. On a vu souvent des mandrilles s'en servir pour se moucher. Pour un homme, évidemment, ce ne serait pas très propre, mais pour un singe...

La plupart des singes mangent aussi très proprement, beaucoup s'essuyent la bouche après le repas, on a vu même une femelle d'orang-outang captive qui se servait d'un cure-dents, absolument comme un homme. Un chimpanzé, élevé par Buffon, s'essuyait la bouche chaque fois qu'il avait bu.

A l'état sauvage, les singes boivent dans les lacs ou les rivières en inclinant le corps et en humant le liquide. On con-

naît quelques exceptions à cette règle : le chiropote et le saki satan se servent de leurs mains pour puiser l'eau. Cette habitude vient de ce que tous deux possèdent une barbe luxuriante qui, sans cette précaution, tremperait dans l'eau.

Les makis, aye-ayes et chéiromys sont pourvus d'un doigt très long et de griffes allongées, grâce auxquels ils peuvent se gratter et même se curer les oreilles.

Les "félins" sont des animaux très propres. Tout le monde a été témoin du soin que le chat met à se lécher les babines après le repas où ses poils en temps ordinaire.

Le chat à Jeannette
Est une jolie bête ;
Quand il veut se faire beau,
Il se lèche le museau ;
Avecque sa salive
Il fait la lessive.



Singe se livrant à la toilette de son pelage.

Quand l'endroit qu'ils veulent nettoyer est inaccessible à leur langue, ils se débarbouillent avec la patte enduite au préalable de salive. C'est ce qu'ils font notamment pour le dessus de la tête et l'on sait que ce geste gracieux est surtout fréquent quand il va pleuvoir.

Tous les félins d'ailleurs sont admirablement outillés pour la propreté. Leur langue est hérissée de papilles dures qui en font une admirable brosse, peut-être un peu rude, mais bien faite pour polir

et lustrer le poil. Grâce à la souplesse de leur corps, ils peuvent la promener presque partout. Les pattes, avec les griffes rentrées, sont d'admirables tampons ; avec les griffes étendues, ce sont de très forts grattoirs, des peignes bien faits pour purger les poils de leurs nombreux parasites. Quant à la queue, longue et flexible, elle constitue, pour les lions, une excellente époussette avec laquelle ils se battent les flancs. Mais toujours les félins aiment les nettoyages à sec : on sait combien les chats redoutent l'eau et les précautions qu'ils prennent pour ne pas se mouiller quand ils doivent traverser un endroit boueux.

Les ours font aussi un grand usage de leur langue pour eux-mêmes ou leurs petits. Les ours "mal léchés" ne se voient que rarement. Mais cependant leur propreté n'est pas comparable à beaucoup près à celle des félins. Elle est beaucoup plus grossière, bien qu'eux ne craignent pas l'eau. En été, l'ours brun recherche les rivières pour s'y plonger ; les femelles portent aussi leurs petits avec leur gueule et leur font faire "la trempette" à plusieurs reprises.

Tous les autres carnassiers se lèchent avec soin les babines et les griffes après le déjeuner, surtout lorsqu'ils ont dévoré une proie vivante et qu'ils sont souillés de sang.

Les chauves-souris se lèchent et se grattent souvent. Un auteur a même été jusqu'à dire que l'une d'elles qu'il élevait en captivité "mettait un soin particulier à sa toilette, consacrant beaucoup de temps à nettoyer sa fourrure, et à la partager en deux parties par une raie droite qui suivait le milieu du dos ; pour cela, elle se servait des extrémités postérieures comme d'un peigne." Cette chauve-souris se faisant une raie est une pure invention, ou plutôt la raie se forme d'elle-même par suite de l'écartement des poils et aussi par l'effet des griffes qui, chacune, ne peut gratter que de son côté.



Sous le rapport de la toilette, les rongeurs sont certainement les plus délicats

des mammifères. C'est presque pour eux une question de vie ou de mort, car ils sont d'une complexion très délicate qu'abat le moindre parasite ou le moindre microbe. On en a un exemple frappant frappant chez les lapins dont l'élevage ne réussit que si le clapier où on les élève est maintenu très propre. Les rongeurs ont comme instruments de toilette leurs fortes incisives, leur langue, leurs lèvres charnues, leurs ongles acérés qui font l'office de peigne et enfin leur pouce rudimentaire. La propreté des souris, des

ces grains dans ses abajoues, pour lisser son poil.

Lorsqu'il est sorti de l'eau, il se secoue, s'assied sur son derrière, se lèche et se nettoie. C'est toujours par la tête, comme du reste tous les animaux, qu'il commence sa toilette. Il met ses pattes sur ses oreilles, les ramène sur la face, prend chaque mèche de poils l'une après l'autre, et la frotte jusqu'à ce qu'elle soit sèche. Pour mettre en ordre les poils du dos et des cuisses, il se sert de ses dents, de ses pattes et de sa langue. Cette opération dure assez longtemps et il l'accomplit avec assez de contentement.

Aucun rongeur n'est aussi propre que la gerboise. Elle emploie à sa toilette une très grande partie de son temps, lèche ses poils un à un, les lisse, n'en oubliant aucun. Le sable lui est fort utile, et elle semble ne pouvoir s'en passer., car elle s'y roule avec volupté. Pour se nettoyer, elle prend les postures les plus diverses. D'ordinaire elle s'assied sur le bout de ses pattes de derrière et sur sa queue. Elle élève les talons, plie sa queue en arc, porte le corps un peu en avant, joint ses pattes de devant de manière que les ongles se touchent, et les projette en avant. Elle se sert très habilement de ses membres pour se nettoyer. Après avoir fait un petit creux dans le sable, elle se penche, y place ses pattes et son museau, et pousse en avant si quelque obstacle s'oppose à ce qu'il puisse chasser le sable devant elle, elle le rejette de côté avec ses pattes. Elle se fait ainsi une sorte de sillon dans lequel elle se couche et promène la tête en commençant par la partie supérieure, puis par la partie inférieure, ensuite par le côté droit, enfin par le côté gauche. Cela fait, elle s'y couche tout au long, se retourne, s'étend, portant ses pattes tantôt directement en arrière, tantôt directement en haut, en avant, ou les ramenant à son museau. Enfin elle reste immobile, ferme les yeux à moitié et passe de temps à autre une de ses pattes sur sa face. Alors commence le nettoyage successif de chaque partie: la bouche, les joues, les moustaches lui donnent beaucoup de peine, emploient plusieurs minutes. Après la toilette de ces parties, elle



Maman ourse faisant prendre un bain à son petit qui, à sa mine, n'en paraît guère réjoui.

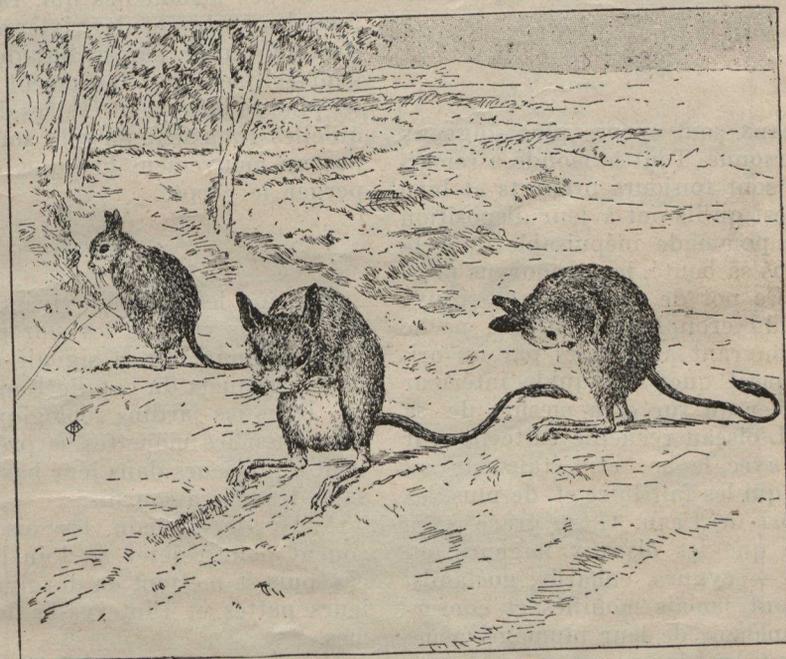
écureuils, des lapins, est bien connue de tout le monde. L'écureuil noir d'Amérique choisit toujours une branche qui descend jusqu'à l'eau; il s'y suspend, atteint la surface du liquide, boit à longs traits, puis finalement se lave le museau avec les pattes de devant, qu'il trempe l'une après l'autre dans l'eau.

Le "hamster" est très habile de ses pattes de devant; il s'en sert, comme de mains, pour porter sa nourriture à la bouche, pour retourner les épis jusqu'à ce que les grains en sortent, pour enserrer

La toilette des Animaux

se relève, s'assied et nettoie le reste du corps. Les pattes de devant saisissent les poils par mèches, et ses dents les peignent, les lissent. Quand elle arrive plus bas, elle courbe son corps, qui prend alors l'apparence d'une boule. Les postures qu'elle affecte, quand elle nettoie ses membres postérieurs, sont des plus curieuses. Elle laisse l'un d'eux dans la position ordinaire qu'il a quand elle est assise, et étend l'autre, la queue lui servant toujours à se maintenir en équilibre. Les pattes de derrière, quand elle s'en

gue, des dents, et surtout de leurs lèvres charnues et mobiles. Avec les pieds de derrière, ils peuvent tant bien que mal se gratter la face et la nuque. Enfin la queue, terminée par une touffe de longs crins, leur est d'une incontestable utilité, cet organe est une époussette naturelle, à l'aide de laquelle ces animaux nettoient leur robe; il est surtout pour eux un excellent émouchoir, dont ils font, l'été, un usage continu. Aussi doit-on déplorer l'absurde mutilation qui, en réduisant cet appendice à des proportions infinies, pri-



Les gerboises, gentilles petites bêtes très propres, se contorsionnent de mille manières pour faire leur toilette et atteindre toutes les parties de leur corps.

sert pour se gratter, se meuvent avec une telle rapidité qu'on ne voit guère qu'une ombre qui s'agite. Les pattes de devant, dont elle se sert pour se gratter la face, ont des mouvements moins vifs. C'est sur une de ces pattes qu'elle s'appuie, quand elle se penche de côté.



Les chevaux sont mieux organisés pour la course que pour la toilette. Ils se servent cependant sans difficulté de la lan-

ve ainsi les chevaux d'un organe extrêmement utile, en même temps qu'elle leur enlève un de leurs plus beaux ornements. Le cheval aime à se baigner, ce qu'il ne fait jamais sans avoir au préalable tâté l'eau avec son sabot. On sait d'ailleurs combien le pansage lui est agréable. Souvent fatigué par des démangeaisons, surtout à la crinière et à la queue, il frotte énergiquement ces régions, soit contre un arbre ou un pan de muraille.

L'éléphant n'a pour se nettoyer que sa trompe; il s'en sert pour s'administrer

des douches copieuses, lesquelles lui procurent un sensible plaisir. Il recherche toujours de l'eau claire pour ses ablutions et n'emploie de l'eau boueuse que lorsqu'il n'en a pas d'autre à sa disposition. On assure que lorsqu'il voyage l'éléphant tient en réserve dans sa trompe une certaine quantité d'eau, avec laquelle il s'arrose de temps en temps, soit pour se rafraîchir, soit pour débarrasser sa peau rugueuse de la poussière des chemins. Quant à l'hippopotame, on sait qu'il est encore plus amoureux de l'eau que l'éléphant.



Les oiseaux sont encore plus soigneux de leur personne. Tout le monde a remarqué qu'ils sont toujours propres et bien lustrés. C'est qu'ils ont à leur disposition un pot de pommade inépuisable dont la nature, dans sa bonté, les a pourvus presque tous. Ce pot de pommade se trouve tout près du croupion; c'est une poche interne, s'ouvrant au dehors par un orifice assez petit que le liquide intérieur vient imbiber au fur et à mesure de sa sécrétion. L'oiseau recueille cette liqueur onctueuse avec le bec et l'étale sur ses plumes, ce qui les fait luire et, de plus, les met à l'abri de l'eau. C'est grâce à ce cosmétique que les oiseaux nageurs ou plongeurs, — cygnes, canards, goélands, etc., — ne sont jamais mouillés et conservent la blancheur de leur plumage même dans les eaux les plus vaseuses.

A part cet onguent, la table à toilette des petits oiseaux est assez mal garnie. Heureusement pour eux, leur cou est très mobile et permet au bec de se porter à tous les endroits où son intervention est nécessaire. Ce bec corné est, d'ailleurs, un excellent grattoir dont l'extrémité pointue peut happer les moindres poussières introduites entre les plumes ou les écailles des pattes.

Quiconque a élevé des oiseaux en cage a remarqué combien les oiseaux aiment se baigner. Certains d'entre eux cependant, s'en abstiennent; on voit que chez eux, il y a des différences individuelles comme chez nous.

Il est rare que les oiseaux prennent des bains complets. Habituellement, ils ne plongent que les pattes et le ventre. Puis, en agitant leurs ailes et leur tête, ils fongicler de toute part l'eau, qui leur retombe en gouttelettes sur le dos. En même temps, les plumes se hérissent et l'eau peut s'infiltrer entre elles pour venir humecter la peau.

Quelques oiseaux ne se baignent pas, mais se mouillent simplement à la pluie. D'autres se baignent tout en volant: c'est le cas des hirondelles qui, rasant la surface des étangs et des rivières, se lasissent souvent tenter par le liquide et y plongent soit leur bec largement ouvert, soit les plumes largement étalées de leur queue qu'elles ramènent ensuite sous le ventre, par un mouvement brusque, afin de s'asperger le corps.



Lorsque les oiseaux vivent en société, il n'est pas rare de les voir prendre leur bain commun. On a signalé ce fait chez des perroquets du cap de Bonne-Espérance. Dans les jardins zoologiques, on peut voir aussi les mouettes se précipiter souvent à plusieurs dans leur bassin en poussant des cris assourdis.

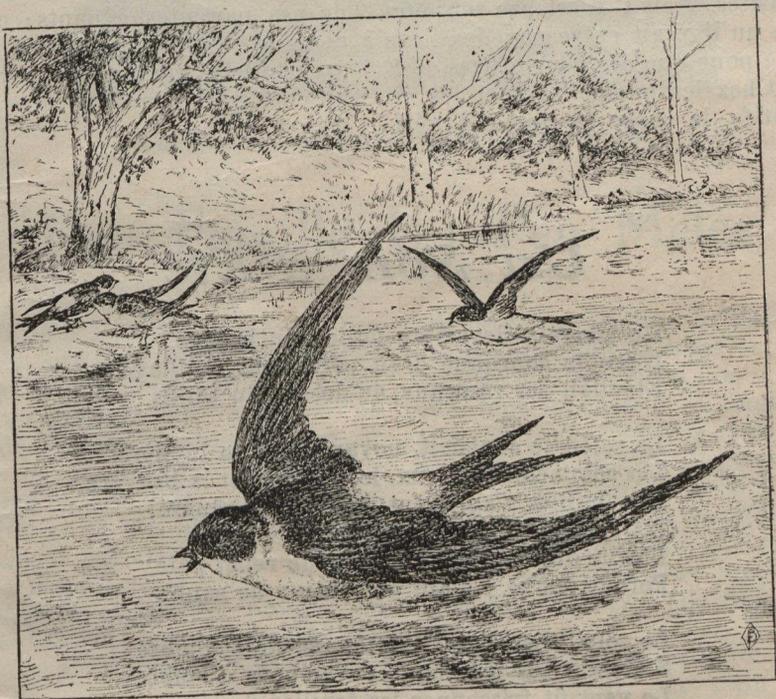
Au sortir du bain, les oiseaux se secouent pour rejeter au loin l'eau en excès, puis se mettent en devoir de nettoyer leurs pattes et l'intervalle de leurs plumes.

Dans l'état de captivité, certaines espèces poussent à l'excès ces soins corporels. Les cacatoès, par exemple, sont tellement assidus à cette besogne, qu'ils finissent par s'arracher toutes les plumes, de sorte qu'ils sont dans une mue continue. J'ai dit que le premier soin des oiseaux, après le bain, est de se secouer et d'étaler leurs plumes et leurs rémiges. Ils marquent ainsi l'intention de faire sécher leurs plumes. Je reviens sur ce point pour signaler certaines espèces qui mettent à cette opération du séchage une application toute particulière. A cet effet, ces oiseaux restent longtemps au repos, tête basse, plumes hérissées, ailes pendantes, jusqu'à ce que l'eau se soit évaporée.

La toilette des Animaux

Ce n'est qu'alors qu'ils commencent leur toilette. J'ai constaté le fait chez des oiseaux captifs : les bees-fins, qui, montés sur leur perchoir, y passent quelques minutes tout transis à secouer leurs ailes alourdies ; les hérons, qui s'en vont gravement sur une pelouse exposer leur corps à l'action desséchante de l'air et du soleil. On comprend que ce besoin soit surtout pressant chez les rapaces, qui, généralement, n'aiment pas l'eau. C'est ainsi que l'urubu, mouillé par la pluie, va se

six paires de pattes adaptées en partie à ce rôle. Ces pattes sont, en effet, presque toujours garnies de brosses de poils, de dentelures en peigne, de soies hérissées. Les pattes antérieures servent surtout à nettoyer la tête. Les pattes postérieures sont très souvent occupées à lisser les ailes et à les débarrasser de leur poussière. Cette coutume de se nettoyer le corps est devenue pour eux une véritable habitude, presque une manie. Observez une mouche posée : presque toujours elle se



Hirondelles folâtrant à la surface de l'eau; Manière élégante de prendre un bain.

poser sur la cime d'un arbre et s'y tient immobile, les ailes étendues, pendant des heures entières. Rien n'est plus singulier que de voir, après un orage, un grand nombre d'urubus rangés en ligne, sur une maison, avec les ailes ouvertes, pour les faire sécher.



Parmi les autres animaux les plus propres de la création, il faut citer les insectes. Pour cela, ils ont à leur disposition

nettoie : d'abord elle frotte ses pattes antérieures l'une contre l'autre, puis elle se brosse dans tous les sens la tête, qui pivote autour de son mince pédicule comme si elle allait tomber. C'est ensuite aux membres postérieurs à se frotter l'un contre l'autre, puis à passer sur les ailes pour les approprier.

Chose curieuse, ces mouvements de nettoyage continuent même lorsque l'animal est décapité et cela pendant plusieurs heures de suite. L'insecte nettoie même l'endroit où la tête a été détachée!



Les bêtes ne sont pas toujours des égoïstes. Elles ne se bornent pas à nettoyer leur propre corps; elles se rendent aussi entre elles des services pour l'entretien de la propreté corporelle. C'est un fait bien connu et presque général que les père et mère nettoient eux-mêmes ceux de leurs enfants qui ne sont pas assez vigoureux pour vaquer à ce soin. Il est aussi fréquent de voir mâle et femelle se lécher mutuellement ou se débarrasser de leurs parasites. Mais il n'est pas toujours nécessaire qu'il y ait entre eux des liens de parenté pour que ces bons offices s'effectuent. Chez les mammifères et les oiseaux captifs, la chose est facile à véri-

fier. Qui n'a vu des singes s'épouiller réciproquement ou des serins s'éplucher les uns les autres avec le bec? Des faits analogues se rencontrent un peu dans tout le règne animal, même chez les tortues. On sait que certaines d'entre elles, qui vivent dans la mer, sont couvertes de toute une flore et une faune spéciales. Ainsi qu'il est constaté quand plusieurs de ces tortues ainsi habitées viennent à s'échouer sur le sable au moment de la marée, il n'est pas rare de les voir se rendant le service mutuel de se débarrasser de ces parasites gênants; elles broutent alors la végétation qui les recouvre jusqu'à toilette parfaite de leur carapace, ce qu'elles ne pourraient faire par elles-mêmes.

Un Soir d'Été

**Un tertre s'élevait au milieu du bocage,
L'érable couronné d'un verdoyant feuillage
Étendait ses rameaux au-dessus du taillis.**

**Le soleil se couchait, noyant dans sa lumière
Les sommets onduleux, les champs et la bruyère,
Les feuilles s'agitaient, saluant le zéphir;
L'Occident revêtait une teinte d'opale,
L'azur du firmament, doré d'un reflet pâle
Perdait en se voilant sa couleur de saphir...**

**Le soleil disparut. Bientôt un voile sombre
S'étendit sur les monts enveloppés d'ombre;
Le vent fit frissonner les feuilles des roseaux.
La voix du rossignol, harmonieuse et pure
S'éloigna, s'éteignit; la nuit devint obscure
Et je n'entendis plus le doux chant des oiseaux.**

**Puis la blonde Phoébé se leva radieuse,
Éclairant à demi la nuit mystérieuse;
Bientôt le firmament parut tout constellé
D'astres d'or scintillant à travers la distance.
O Dieu! celui qui peut nier ton existence
N'a jamais contemplé ton beau ciel étoilé.**

REMI TREMBLAY.



Une chatte, trois petits chats et un jeune rat

Une Famille Un Peu Mêlée

ON voit dans le monde des bêtes des choses fort inattendues, auxquelles on ne croirait pas si on ne les voyait de ses propres yeux, ou si on ne les tenait de témoins absolument sûrs et sérieux.

Au nombre de ces faits on peut sans doute mettre, et en bon premier rang, celui d'une chatte qui élève ses trois petits chats et un jeune rat.

C'est à New-York qu'il se produit, au No 194, rue Chrystie, chez un nommé Jacob Rothenberg, où chacun peut s'en assurer.

Nous savons tous que le chat est l'ennemi reconnu du rat et de la souris. Et de l'avis des connaisseurs, jamais encore on n'avait entendu parler d'une chatte nourrissant un jeune rat.

Dans le cas présent, on constate que la chatte semble très fière de son nourrisson ;

elle lui porte visiblement autant d'intérêt et de sollicitude qu'à ses propres petits.

Cette étrange petite famille a élu domicile dans une manne à linge. Et petits chats et raton sont très amis et jouent au sein de la plus absolue harmonie.

M. Rothenberg n'a jamais pu comprendre et n'espère plus comprendre, d'ailleurs, de quelle façon le jeune rat a pu arriver sans encombre jusqu'à la chatte et se faire agréer d'elle et de ses trois petits.

L'autre jour, un vieillard, en examinant ces cinq "types" en train de s'amuser tout comme une famille de même origine et pleine d'une bonne humeur sans mélange, disait :

—J'ai vu bien des choses au cours de ma très longue vie, mais jamais la pareille. Quel dommage que Barnum soit mort !



Après le Couronnement

Sur Quoi S'Assoient Les Rois

Par Mistigris

DANS l'estimation du père Sansfaçons, l'un des meilleurs "conteurs de contes" du Rang du Bord de l'Eau, un trône, c'est "une manière d'affaire tout en or et en diamants, quasiment haute comme une maison de trois étages qui aurait en dessous une cave de bonne corporence".

Mais dans la réalité, il faut un peu déchanter.

Il est bien probable que le trône du premier roi ne fut pas autre chose qu'une pierre un peu plus haute qu'une autre, façonnée par les seules oeuvres de la Nature.

Aujourd'hui, il y a beaucoup mieux ; on le voit déjà par les gravures saisies du premier coup d'oeil en ces deux premières pages.

Mais il y a moins bien aussi. Ainsi, un explorateur raconte que le roi d'une tribu africaine trônait, avec la majesté de Louis XIV, sur une tinette échouée au rivage.

Un roi voisin écliprait quelque peu ce faste, car, lui, il recevait les hommages de ses sujets assis sur un seau, également rejeté par la mer, mais garni de deux cercles de cuivre restés suffisamment luisants.

Mais, parole d'honneur ! je crois que le trône le plus original, pour ne pas dire davantage, était bien celui que constituait un bon gros

vase... nocturne, laissé dans certaine tribu par un missionnaire protestant, et qui échut au roitelet de l'endroit, lequel ayant vu le ministre s'en servir d'une certaine façon fit de même, arguant, en toute logique, que ce qui est bon pour un est bon pour l'autre.

Que de chemin parcouru dans cette évolution des trônes en remontant, à rebours, de cette faïence innommable au siège du chef de l'Olympe ! Rappelez-vous, en effet, le vers de J. B. Rousseau :

Jupiter est assis sur le trône des airs !

Ce dernier monarque africain n'avait, n'a peut-être encore que le trône des... vents, si l'on peut ainsi dire.



Avant et pendant les fêtes du couronnement

de notre roi, que de fois le mot "trône" n'est-il pas venu à nos oreilles ou sous nos yeux. Les échos de ces fêtes ne sont pas encore éteints ; le récit nous en sera servi jusqu'à extinction de matériaux, ce qui veut dire pendant encore des semaines et des mois. Car si la tâche des journaux à nouvelles est terminée, celle des publications illustrées ne fait pour bien dire que commencer. Dans le "Samedi", j'ai réuni, il y a quelques semaines, des détails sur des couronnements de rois anglais, les



Trône de l'Empereur de Russie.

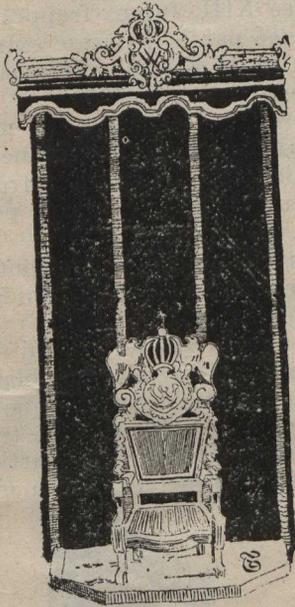
plus fastueux, les plus brillants. Notre magazine hebdomadaire fut le premier à faire connaître ces détails auxquels la grande cérémonie du 22 juin dernier prêtait à l'avance, un éminent cachet d'actualité. Aujourd'hui, quand tous les con-

te et les draperies qui l'entourent sont en étoffe extrêmement précieuse, garnie de franges et de cordons d'or. Derrière ce trône, un artiste a brodé les armes du tsar et de la Russie. Trois marches recouvertes d'un somptueux tapis y donnent accès. Des chandeliers d'or l'environnent; c'est le trône le plus beau de toute l'Europe.

Le second, au Palais d'Hiver, est banal, mais l'autre, au Kremlin de Moscou, est original, car il se compose de trois sièges, celui du centre en or massif pour le tsar et les deux autres en ivoire pour l'impératrice et l'héritier.

Dans la confection du trône d'Allemagne, l'argent domine. Comme l'empereur ne s'y assoit que chamarré d'or, l'effet de contraste doit être très saisissant.

La Hollande n'est pas un très grand royaume, mais sa souveraine a deux trônes—l'un à Amsterdam et l'autre à La Haye—à peu près semblables et dont on se contente de dire qu'"ils sont ornés d'incrustations d'or et de pierres précieuses". Soyons galants et disons que la bonne Wilhelmine est leur plus bel ornement.



Trône de l'Empereur d'Allemagne.

frères ont parlé plus ou moins du trône d'Angleterre, je crois de belle actualité, non pas de m'éreinter à trouver quelque chose d'inédit sur ce "siège" royal, mais de vous présenter, avec portraits parfaitement authentiques, une courte description de quelques-uns des trônes dont la mention revient le plus souvent dans la conversation ou les écrits.

S'il faut en croire un ancien chroniqueur, depuis que le bon saint Eloi cise-la, pour le roi Dagobert, un trône demeuré célèbre dans les annales de l'histoire, il semble que le mot trône soit devenu inséparable de celui de souveraineté.

Ceci accepté sans contestation, et pour cause, commençons nos descriptions par "les trônes" de la Russie, car il y en a trois. Le principal se trouve au palais impérial de St-Petersbourg. Le siège est en marbre blanc. Le dôme qui le surmon-

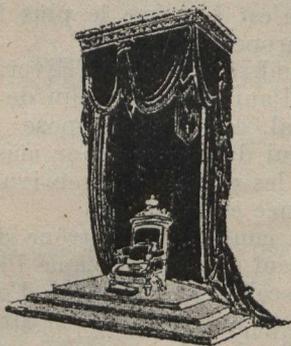


Trône de la Reine de Hollande.



Notre roi Georges V possède trois trônes. Le premier se trouve au château de Windsor, le second, au palais de St-Ja-

mes et le troisième au palais de Buckingham. Le premier est le plus riche. Il est tout en ivoire; des quantités très considérables de pierres précieuses, et principalement d'émeraudes y sont incrustées. Ce meuble splendide et d'un merveilleux ef-



Trône du Roi d'Angleterre.

fet est un cadeau vraiment royal d'un prince indien à Sa Majesté britannique.

Le trône du palais de Buckingham était celui que préférait la reine Victoria. Elle avait coutume de s'en servir lors des grandes réceptions de la cour.

Edouard VII avait conservé la tradition maternelle, mais pour la réception des ambassadeurs étrangers, il se servait de celui du palais de Saint-James. On croit que Georges V agira de même. Ce trône, bien que moins remarquable et moins somptueusement décoré que celui de Windsor, est très richement orné et d'un aspect autrement artistique. Il est surmonté d'une couronne d'or et des initiales entrelacées des souverains.

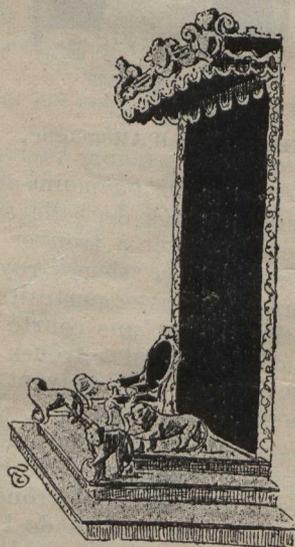
Pour l'Espagne, je cite intégralement: "Le roi de ce pays siège, à Madrid, dans la salle dite "des Ambassadeurs", sur un fauteuil en velours avec des ciselures d'or. Auprès de ce trône, sont placés de superbes lions d'argent qui garnissent les marches du trône. Ils regardent les arrivants comme pour se tenir prêts à protéger le souverain contre toute attaque. Autour d'eux se tiennent figés, en d'immobiles statues, les grands hommes de l'Espagne. Quatre marches couvertes de riches tapis conduisent du sol aux pieds du souverain. Nous ne parlerons

pas des merveilles qui entourent ce trône, des chandeliers de cristal, des glaces de toute beauté, des tableaux des grands maîtres, c'est d'un effet décoratif tout à fait remarquable, et les simples mortels, qui furent admis aux premières audiences d'Alphonse XIII, furent frappés du contraste formé par la jeunesse extrême du souverain et la solennité, la majesté de ce qui l'entourait."

L'empereur d'Autriche a, naturellement, deux trônes, l'un à Vienne et l'autre à Buda-Pesth, le premier très somptueux, l'autre d'une simplicité poussée à l'extrême.

Pensons à d'autres trônes dont je n'ai pu me procurer la photographie, mais dont la mention s'impose.

Il y en a deux en Italie, celui du pape, celui du roi. Le premier est blanc, surmonté de la colombe symbolique et des armes du pontife régnant. Le trône du roi d'Italie n'offre aucune particularité d'art ou de richesse. Il y en a un autre



Trône du Roi d'Espagne.

à Turin qui a coûté fort cher, mais il ne sert presque jamais.



Feu le roi Léopold, de Belgique, s'as-

Sur quoi s'assoient les Rois

seyait dans un fauteuil ordinaire; j'ignore si son successeur fait de même, mais il est patent que le roi de Grèce n'a pas et ne veut pas de trône proprement dit.

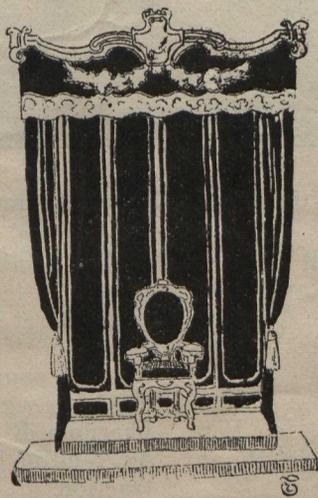
Le trône de la Suède est en argent. Le Danemark, royaume grand comme un mouchoir de poche, a deux trônes très riches et d'une grande originalité: l'un pour le roi, l'autre pour la reine. La description dit: "Les fauteuils sont capitonnés en velours. Le trône du roi est fait avec des fanons de baleines; celui de sa compagne est en or massif. Trois lions en argent et de grandeur naturelle les entourent; la tradition populaire veut voir en eux les protecteurs du royaume et des souverains. Lorsque le roi ou la reine viennent à mourir, ces lions-égides accompagnent le défunt jusqu'à sa demeur dernière, et après l'inhumation, on les replace auprès du trône, que, par un symbole empreint d'une certaine poésie naïve, ils sont censés devoir défendre."

Enfin, le souverain d'Europe qui possède le plus de trônes est précisément celui qui est toujours le plus en danger de ne pas en avoir un seul du jour au lendemain: le sultan de Turquie.



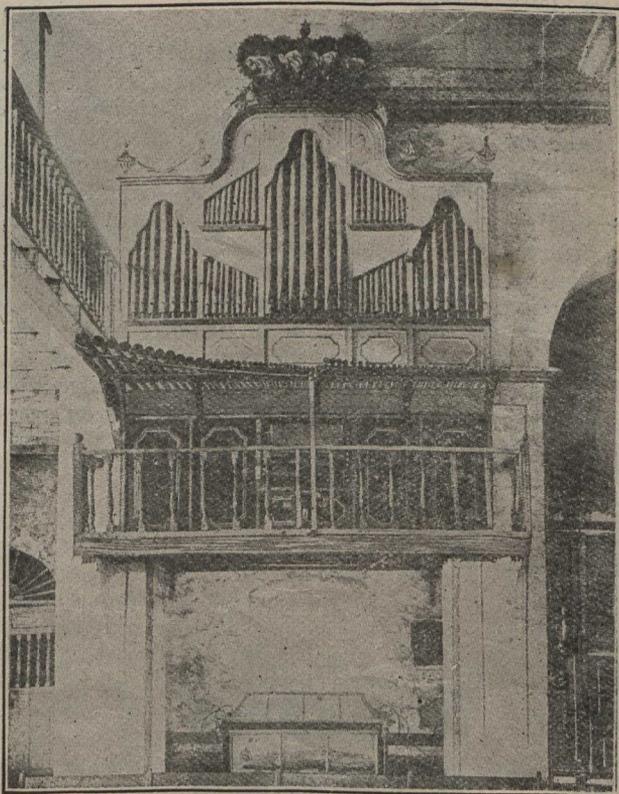
Ceci étant écrit, j'ai quitté le fauteuil tournant qui est le trône officiel de tout journaliste, et, après avoir bourré très démocratiquement la pipe favorite, je l'ai fumée dans le trône No 2, à savoir une "berceuse" canadienne qu'il ne faut pousser ni trop en avant, ni trop en arrière, sous peine d'accident.

Et la fumée de tabac aidant à philosopher, je me suis dit que ça valait la peine de ne pas être roi ce plaisir de pouvoir poser son séant là où l'on veut avec la liberté de se fendre l'air en reniflant un peu de fumée et en crachant autour d'un crachoir.



Trône de
l'Empereur d'Autriche

Un Orgue Sans Pareil



Avec des bambous pour tuyaux

CET orgue est assurément le plus original connu, et pourtant, Dieu sait que l'originalité ne manque pas, n'a jamais manqué dans cette catégorie d'instruments.

De plus cet orgue ne date pas d'hier : il fut construit en 1793 par le Père Diego Cera, pour l'église de Los Pinor, près Manille, où il est encore.

Des bambous ont été utilisés pour tuyaux et les sons qui en sortent ont toujours été et sont encore très satisfaisants.

Le Père Cera possédait le secret d'un procédé pour préparer le bambou, le durcir, le préserver de toute influence atmosphérique. Et jamais ces tuyaux n'ont fendu, fendillé ou éprouvé dilatation ou contraction.



LES GLANEURS D'OR

PAR

WILLIAM WALLACE COOK

Adaptation de E. PIERRE LUGUET

CHAPITRE PREMIER

Sur la route qui mène de Phoenix à Cache-d'Oro, aux pieds des montagnes arides et sablonneuses, la vieille diligence gravit péniblement la côte. Quatre voyageurs occupent l'intérieur de la voiture. Au fond, une jolie jeune fille aux brûlants yeux noirs, et un personnage au maintien calme et froid; en face d'eux, assis côte à côte, un pauvre diable d'aspect maladif et peureux, et un gros homme à la mine réjouie. Ce dernier, qui paraît être un gros propriétaire, est sûrement un parvenu; une énorme chaîne d'or s'étale sur son puissant abdomen, et des diamants piquent de leur note claire la tache sombre des vêtements.

Après en avoir sollicité la permission, le personnage calme s'était mis à fumer d'innombrables cigarettes; le gros homme n'avait nullement consulté ses compagnons avant d'allumer un énorme havane dont le vent envoyait la fumée dans le visage de son voisin.

Une certaine contrainte semblait régner parmi les voyageurs. Le pauvre diable, un habitant de New-York, rompit le premier le silence :

—Je ne sais pourquoi, dit-il, je me sens nerveux et inquiet; il me semble que ce voyage ne se terminera pas sans qu'il survienne quelque incident désagréable: je ne serai tranquille que lorsque nous aurons franchi ces montagnes.

Le gros homme parut s'amuser prodigieusement de ces craintes, il répondit d'un ton protecteur et suffisant :

—Soyez tranquille, il ne peut rien nous arriver; je possède une des mines les plus importantes du district d'Oro, et je voyage très souvent dans ces parages. Jim Cassidy est connu pour un fin tireur et nul n'oserait s'attaquer à lui; du moment que je suis là, la voiture est en sûreté, et vous aussi.

Le voyageur maladif parut médiocrement rassuré par ces paroles, et la jeune fille ne put s'empêcher de lancer un furtif regard à son compagnon qui lui répondit par un sourire railleur.

Au même instant la diligence stoppa, réveillant les terreurs du craintif New-Yorkais. Le personnage calme secoua tranquillement la cendre de sa cigarette tout en écoutant le cocher qui grommelait sur son siège.

Jim Cassidy se précipita à la portière.

—Qu'y a-t-il, cocher?

—J'ai là une bonbonne d'acide sulfurique pour le laboratoire de la Golden-Eagle, et la boîte est tout près du bord; si elle tombait et si la bouteille cassait, cela ferait un joli trou à ma bourse; je cherche à la consolider.

—Si la bouteille cassait, nous pourrions recevoir des éclaboussures qui nous brûleraient affreusement; l'acide sulfurique est prodigieusement corrosif! fit remarquer Jim Cassidy.

—Je préférerais voyager à côté du co-

cher! s'écria le pauvre diable en tremblant.

—Oh! je ne pense pas qu'elle tombe, dit Jim en clignant de l'oeil à son vis-à-vis; restez donc tranquille.

—Il est arrivé tant d'accidents par ici, depuis quelque temps! ajouta le New-Yorkais, pour excuser sa pusillanimité; on a pendu des mineurs, un homme a été tué à Cache-d'Oro, et toujours près de la Golden-Eagle, c'est une contrée bien dangereuse, bien terrible!

—C'est une contrée charmante malgré ces petits inconvénients, répondit Jim; on y est aussi en sûreté qu'à New-York!

Comme il disait ces mots, la voiture s'arrêta de nouveau, plus brusquement cette fois, tandis qu'un cri d'effroi sortait des lèvres du cocher.

—Encore la bonbonne d'acide! ajouta Cassidy, nous allons justement passer près de la Golden-Eagle, située derrière le contrefort de la montagne et... par Lord Harry!

—Miséricorde! gémit le pauvre diable.

—“Madre de Christos!” s'écria la jeune fille d'une voix terrifiée.

Ces trois exclamations étaient provoquées par l'apparition, à la portière d'un homme masqué, braquant deux revolvers sur les voyageurs atterrés. Il tenait un cheval dont la bride était passée dans son bras.

—Pardon d'interrompre votre voyage; mais, si vous êtes raisonnables je ne vous retiendrai pas longtemps; un de mes hommes tient les chevaux, un autre garde le cocher, vous voyez qu'il n'y a pas de résistance possible; donnez de bonne volonté vos valeurs, argent, portefeuille, bijoux; faites vite, mon temps est précieux.

La voix était douce, mais coupante, et deux yeux de braise étincelaient à travers les ouvertures du masque.

—N'avancez pas! s'écria le vaillant Jim Cassidy, en cherchant ses valeurs; tout l'argent du monde n'est rien quand la vie d'un homme est en jeu; voilà! Et il tendit un épais portefeuille.

—Jetez-le à terre! dit le voleur, je n'ai pas les mains libres. Faites suivre vos bijoux, la chaîne, la montre, tout; allons! à terre tout cela, vite!

La bourse du New-Yorkais, cachée dans une poche intérieure de son vêtement, était maintenue par une épingle de sûreté que ses mains tremblantes ne parvenaient pas à détacher.

—Mon Dieu! gémissait-il, c'est tout ce que je possède; je comptais sur cet argent pour recouvrer la santé!

—Abrégeons! interrompit le voleur, je n'ai que faire de vos histoires, c'est votre argent que je veux! Miss, le vôtre! Gentleman! là-bas, dépêchons!

Les plaintes du New-Yorkais accompagnaient les sanglots de la jeune fille qui serrait convulsivement les mains sur sa poitrine, comme pour protéger l'argent qu'elle y avait caché.

—Ah! Señor! supplia-t-elle, c'est l'argent de mon père; j'ai été tout exprès à Mexico pour le chercher!

—Lancez-le dehors, et sans phrases! commanda l'homme masqué, brutalement.

—Malheur à moi! murmura la jeune fille suffoquée, les joues ruisselantes de larmes, cela brisera le coeur de mon père!

—Ah! Señor, laissez-moi cet argent, je vous en supplie!

Et, pendant ces lamentations écoutées avec une impatience croissante par le bandit, la jeune fille n'avait pas atteint son argent; le pauvre diable n'avait pas ouvert sa bourse. Le quatrième voyageur, calme comme toujours, avait promené un regard rapide de l'un à l'autre, puis il l'avait reporté sur l'homme masqué; alors sans qu'un mouvement le fît prévoir, sans qu'une parole sortit de ses lèvres, il se précipita sur la portière, l'ouvrit et avant même que le voleur pût faire usage de ses armes, il le saisit à la gorge et roula avec lui sur le sol.

Cassidy prudent, malgré, ou peut-être à cause de ses bravades, se contenta de dire:

—Le camarade est fou, il va nous faire tuer!

La manoeuvre était hasardeuse, mais le courageux voyageur sut profiter avec une merveilleuse rapidité de l'avantage momentané qui s'offrait à lui: une lutte désespérée se livrait entre les deux hommes, sous les yeux des voyageurs épouvantés.

Effrayés par le bruit, les chevaux se

cabrèrent et, par un effort violent, échappèrent à la main de fer qui les maintenait. Se sentant libres, ils firent un bond prodigieux qui emporta la voiture loin du lieu de la lutte. Le cocher, dégagé lui-même, put rassembler les rênes, et la voiture disparut bientôt derrière la montagne, laissant les deux combattants aux prises.

Mais la secousse violente avait détaché la bonbonne de ses liens insuffisants, et, brisée sur le sol, elle laissait échapper de ses flancs un ruisseau brûlant dont le cours se dirigeait lentement, mais sûrement, vers le théâtre de la lutte; tout à coup, le voleur poussa un cri déchirant: sa main venait de rencontrer le ruisseau fatal; ses compagnons, masqués également, ignorant la nature du contenu de la bonbonne, accoururent à son secours. L'un d'eux, buttant aux aspérités du chemin, tomba près du liquide corrosif; un hurlement de douleur s'échappa de ses lèvres; il se leva d'un bond et se sauva en proférant de sourds gémissements.

Le troisième bandit, le seul indemne, faisant alors usage de son revolver, visa le brave voyageur et l'étendit à ses pieds.

Mais la Providence veillait: la balle par miracle, avait contourné la tête en causant une blessure relativement légère.

Après un évanouissement de quelques minutes, le voyageur ouvrit les yeux: de voitures, de voleurs, plus de trace; seule, à ses côtés, agenouillée et le pansant délicatement, la jeune fille aux yeux noirs.

—Ils ne vous ont pas tué, Señor, mais il s'en est fallu de peu, de bien peu!

—Où est la voiture? demanda le blessé, en essayant de se soulever.

—Partie, Señor; quand le cocher put se rendre maître de ses chevaux, le gros monsieur ne voulut pas le laisser revenir.

—Mais vous?

—“Madre mia!” Vous avez sauvé l'argent de mon père, pouvais-je vous abandonner?

Il la regarda un long moment, puis il fit un effort violent pour se mettre debout.

—Je demeure à la vieille mine, Señor, ce n'est plus loin, je marcherai bien jusque-là.

—J'y vais moi-même, nous ferons route ensemble.

—J'en serai très heureuse. Souffrez-vous beaucoup, Señor?

La douce voix était pleine de sympathie et de gratitude.

—Je me sens mieux, dit-il. Les voleurs étaient partis lorsque vous êtes revenue?

—Oui, Señor.

—Et le portefeuille lancé sur le chemin?

—Je n'ai pas regardé.

Ils cherchèrent autour d'eux; le portefeuille avait disparu.

—Peu importe, dit le gentleman en cheminant aux côtés de la jeune fille, c'est justice! Si ce gros poltron avait eu un peu de cœur, il serait venu à mon secours. Le New-Yorkais a sauvé son argent, pauvre diable! vous avez conservé le vôtre, c'est tout ce que je voulais!

—Merci à vous, Señor.

Ils marchèrent en silence; le blessé chancelait malgré ses efforts héroïques. Au bout de quelques instants, ils aperçurent, du sommet d'une légère élévation, les réservoirs gigantesques et les maisons du camp.

—Vous demeurez là-bas, dites-vous?

—Oui, Señor.

—Connaissez-vous Miss Amy Travis?

—C'est mon amie, Señor.

—Où pourrai-je la rencontrer, à cette heure?

—Dans le laboratoire, je pense!

—Et dans quel bâtiment se trouve le laboratoire?

La jeune fille le lui indiqua.

—Merci, dit-il, je vais y aller.

Ils se séparèrent sur ces mots; elle le suivit longuement des yeux.

—Qu'il est brave! murmura-t-elle, une larme dans les yeux, il a sauvé l'argent de mon père, je ne l'oublierai jamais!

II

LA BLANCHE MORT

La vieille mine de la Golden-Eagle avait eu son heure de prospérité; c'était au moment où l'Arizona semblait être tout

l'horizon de New-York, où la civilisation s'infiltrait encore difficilement à travers le grand désert américain, vers les mines d'or nouvellement découvertes en Californie.

D'aventureux pionniers, à l'aide d'un matériel minier transporté péniblement à dos de mulet, avaient créé dans la montagne un placer bientôt florissant, grâce à l'énergie déployée et malgré les attaques répétées des Apaches.

Bientôt la Golden-Eagle passa au zénith de la puissance, donnant à ses créateurs, renommée et fortune. Puis vint le jour du déclin, le jour fatal où le pic d'un mineur détachant le dernier fragment de minerai, le contremaître dut faire au directeur ce rapport désespérant :

—La mine est épuisée, Monsieur, elle a donné tout ce qu'elle possédait !

Le directeur avait blanchi au service de l'exploitation qui tenait une place prépondérante dans sa vie ; il en connaissait les moindres niveaux ; tous les puits ; toutes les galeries lui étaient familiers, et ces paroles sonnait le glas de la mine résonnèrent sur son cœur comme la pelletée de terre jetée sur un cercueil.

Cependant il ne perdit pas son temps en lamentations : c'était un homme d'action avant tout ; il vendit les cinquante pilons à une autre mine, toute la contrée à cette époque occupée à l'extraction de l'or, les ouvriers furent congédiés, les bâtiments vendus ou détruits, le matériel inutile dispersé.

Çà et là, comme pour conserver le souvenir du travail gigantesque accompli en cet endroit, un mât solitaire et morne avait été laissé, au haut duquel une poulie rouillée chantait tristement le "De profundis" de la mine.

Des années passèrent : la Golden-Eagle aurait dormi dans le silence de l'oubli, si la science n'était venue la réveiller, en pratiquant des fouilles à travers les ruines du placer épuisé. Ces fouilles eurent pour résultat d'arracher à la montagne le secret qu'elle gardait jalousement, et de faire découvrir les trésors qu'elle cachait encore dans ses flancs.

La terre fut retournée et amoncelée en de fantastiques amas, puis broyée par

d'énormes pilons.

Alors la fiévreuse activité des premiers temps recommença ; d'énormes réservoirs furent construits, les puits, les niveaux, les galeries furent rétablis ; de nouveaux bâtiments furent élevés, et un savant professeur, aidé d'un contremaître et de cinquante Mexicains, fit triompher le règne de la potasse, entouré de ses cornues, de ses balances et de ses éprouvettes.

Le procédé qu'il expérimentait, appelé cyanhydrique, avait été nouvellement apporté du Sud-Africain. Le cyanure de potassium, baptisé par le professeur Hollister, "la mort blanche," en raison de sa couleur et de ses propriétés nocives, était réparti dans des cuves d'étain hermétiquement closes et placés au sommet des réservoirs ; ceux-ci, remplis par la terre, broyée, recevaient la solution de cyanure qui filtrait goutte à goutte, cherchant les parcelles du précieux métal, les dégagant, les engloutissant.

La solution chargée des parcelles d'or était alors dirigée vers une autre cuve remplie de rognures de zinc, qui attiraient l'or et le séparaient de son conducteur liquide : ces copeaux, devenus cassants et noirs, étaient transformée avec leur charge de richesse en un amas informe appelé techniquement "limon". L'acide sulfurique entraînait ensuite en scène ; il servait à dégager de ce limon les parcelles d'or qui, recueillies, travaillées et manipulées, étaient, à la suite d'opérations diverses, converties en lingots.

Ce procédé, qui avait révolutionné toute la contrée, pouvait être considéré comme la plus merveilleuse découverte de la métallurgie.

Dans l'après-midi du jour où commence ce récit, une jeune fille, successeur du professeur Hollister, était assise devant sa table, dans le petit bureau qu'elle occupait à la Golden-Eagle, un verre de "blanche morte" à portée de sa main. On aurait pu lire dans ses beaux yeux bleus la lutte déchirante qui se livrait dans son âme ; trois objets, dont ses regards désespérés ne pouvaient s'éloigner et qui semblaient être la cause de son angoisse, étaient placés devant elle : un fragment de journal, une lettre et un médaillon d'or plat de la

grandeur d'une pièce de vingt-cinq centimes.

Le fragment du journal avait pour titre : **Un audacieux brigandage**, et, au-dessous, se lisaient ces lignes :

“Des voleurs parviennent à ouvrir le coffre-fort de la Golden-Eagle-Mine, et peuvent s'enfuir en emportant cinq mille dollars en lingots.”

L'article était ainsi conçu :

“Nous recevons les détails suivants relatifs à l'audacieux coup de main opéré dans la nuit de vendredi, à la Golden-Eagle-Mine : Comme on le sait, une femme, Miss Amy Travis, est employée depuis deux mois à l'usine de la Golden-Eagle, comme successeur du professeur Hollister. Au commencement de la semaine dernière, l'inventaire qui se fait chaque quinzaine était commencé; vendredi vers dix heures du soir, Miss Travis et ses aides retiraient des moules le dernier morceau de lingot. Il y avait cinq morceaux évalués à mille dollars chacun, et ces lingots furent placés dans le coffre-fort du bureau, pour attendre le transport à la banque de Phoenix; ce transport devait s'opérer le jour suivant.

“Cependant, samedi matin, quand Miss Travis entra dans le bureau, elle s'aperçut que la porte du coffre-fort avait été éventrée avec de la dynamite et que les lingots avaient disparu; personne parmi les ouvriers, cependant, ne semblait avoir entendu l'explosion.

“Miss Travis envoya un télégramme aux actionnaires de l'exploitation à Denver, les informant du vol.

“Elle le notifia également au sheriff Christopher, qui partit immédiatement pour la Golden-Eagle.

“Jusqu'au moment de l'arrivée du sheriff, personne n'a été entendu; mais on n'a pas beaucoup d'espoir en lui, car il paraît bien établi que Christopher est absolument incapable de retrouver le préparateur et le perpétrateur du vol.

“William Jeffries, le contremaître américain, est parti dans la montagne, dit-on, avec une partie des Mexicains à sa suite, à la recherche des voleurs.

“C'est lundi seulement que Miss Travis trouva opportun de venir à la ville pour

envoyer sa dépêche à Denver, et d'appeler les autorités au camp; ce délai peut avoir été indispensable, mais il paraît en tout cas singulier. Il semble absolument prouvé que le désastre est déjà assez ancien pour que la capture des voleurs et la découverte des lingots ne soient bien problématiques.”

Le même récit du vol, reproduit par toute la presse et commenté par un journal de Denver, tomba sous les yeux des actionnaires, quelques heures après qu'ils eurent reçu le message de Miss Travis, et motiva la lettre qui se trouvait sur la table, à côté du fragment du journal :

“Denver, 10 mars.

“Miss Amy Travis,

“Chère Madame,

“Votre télégramme, annonçant le larcin de lingots évalués à cinq mille dollars, est entre nos mains. Nous recevons également un journal en date d'aujourd'hui qui en fait le récit, et ce récit donne des informations qui nous frappent désagréablement, pour ne pas dire plus.

“Quand nous vous engageâmes pour prendre la place du professeur Hollister, ce n'était pas sans de sérieuses craintes, vous le savez très bien; mais vous paraissiez si anxieuse, vous veniez à nous avec de si hautes recommandations, que nous avouons avoir suspendu notre jugement.

“Vous n'êtes, naturellement, en aucune façon responsable de ce qui vient de se passer, ni d'aucun autre désordre, étant donnée votre qualité de femme; mais, par cela même, les voleurs pouvaient considérer la Golden-Eagle comme un lieu propice à leurs exploits. Nous sommes certains maintenant, plus que jamais, que le travail que vous avez entrepris n'est pas un travail de femme, et nous avons décidé d'envoyer un homme, pour prendre votre place : son nom est Whipple; il arrivera à la mine en même temps que cette lettre. Comme Whipple est un homme énergique, habitué à se mesurer avec les difficultés et à les vaincre, nous sommes persuadés qu'il sauvegardera nos intérêts mieux

que vous ne pourriez le faire, et qu'il saura maintenir l'ordre parmi les turbulents Mexicains, ce qui est au-dessus des forces de Jeffries, même avec vous pour le seconder. Dès son arrivée, M. Whipple vous présentera un ordre de nous, vous priant de tout lui transmettre.

—Regrettant la force des choses qui nécessite une nouvelle direction, nous restons vos très dévoués :

“The Arizona Gold Recovery and Co.,
“Par James Hawly, trésorier.”

Tel était le contenu de la lettre. Le médaillon portait sur une de ses faces le monogramme T. T. ; à l'intérieur se trouvait une miniature : le portrait de Miss Travis elle-même.

Le journal et la lettre étaient arrivés, l'un la veille, l'autre dans l'après-midi de ce jour, apportés par la voiture de Cache-d'Oro. Quant au médaillon, la jeune fille l'avait trouvé à terre le samedi matin, près du coffre fort éventré. Elle n'avait fait part à personne de cette découverte, mais ses yeux rougis témoignaient du désespoir qui l'accablait.

Saisissant le médaillon d'un geste convulsif, la jeune fille le cacha dans sa poitrine, en murmurant :

—Oh ! Tom ! Tom !

Puis, d'une main ferme, elle saisit le verre et le porta à ses lèvres...

—Je vous demande pardon !

Ces mots, venant de la porte ouverte, interrompirent le mouvement fatal : Amy se retourna vivement.

Un homme nu-tête, un bandeau sanglant autour du front, se tenait debout sur le seuil : c'était un étranger d'allures correctes.

—Etes-vous Miss Travis ? demanda-t-il en souriant.

—Oui, répondit la jeune fille d'une voix troublée. Qui êtes-vous ? Etes-vous sérieusement blessé ? Que vous est-il arrivé ?

Ces questions sortirent de ses lèvres presque à son insu.

—Je suis légèrement blessé, Miss Travis, rien de sérieux : la perte de sang m'a simplement affaibli. Je me nomme Whipple, je viens de Denver ; vous excuserez

mon aspect en raison des circonstances : j'ai la gorge sèche et, si vous le permettez...

Il s'avança vers la table, prit le verre qu'Amy venait d'y reposer et l'approcha vivement de ses lèvres.

Elle le regarda un instant, comme médusée ; puis, avec un cri d'effroi, lui arracha le verre des mains, et en jeta le contenu à terre.

—Pas cela ! s'écria-t-elle ; c'est une solution de cyanure ; attendez ! Je vais vous chercher à boire.

Whipple la suivit des yeux en se laissant tomber sur une chaise avec lassitude, et ce fut un bien singulier regard que celui qui accompagna Miss Amy Travis.

III

AVERTISSEMENTS

Lorsqu'il se fut désaltéré, Whipple s'informa de l'endroit où il pourrait loger, et prit congé de Miss Travis, en la priant de l'attendre le lendemain matin : les circonstances dans lesquelles cette première entrevue avait eu lieu étaient telles, qu'il ne put être fait allusion à la mission particulière qui l'amenait au camp ; aucune question concernant le travail ne put être soulevée.

Le boarding-house avait cessé de remplir les fonctions pour lesquelles il avait été primitivement institué, grâce au caractère singulier de sa propriétaire, Mrs. Gambel, qui en avait éloigné tous les pensionnaires ; parmi ceux-ci, Amy, ayant trouvé grâce devant ses yeux, était, avec un jeune garçon nommé Pépé élevé par cette aimable hôtesse, restée la seule habitante de la maison.

La jeune fille indiqua donc au nouveau directeur la maison du vieux Gonzalès, veilleur de nuit à la mine, qui logeait déjà le contremaître Jeffrie. Gonzalès et sa femme se montraient supérieurs aux Mexicains employés dans l'exploitation, et tout dévoués à Miss Travis.

L'accueil fut des plus chaleureux, car

Les Glaneurs d'Or

il s'adressait au vaillant défenseur de "l'argent de mon père", et Whipple avait déjà su mériter la reconnaissance de la famille Gonzalès.

Celle-ci se composait, outre le père et la mère, d'une jeune fille de seize ans, Teresa, la même que nous avons vue au commencement de ce récit, et d'un jeune homme nommé Pablo.

Teresa était développée et belle comme toutes les jeunes filles de sa race; restée assez longtemps dans sa ville natale, Sonora, elle avait étudié dans une école anglaise de Phoenix, comprenait et parlait assez bien la langue du pays où elle vivait maintenant.

Son voyage à Phoenix, motivé par un petit héritage qu'un frère de son père venait de lui laisser, et dont elle avait été chercher le montant, était un événement dans la vie de Teresa; événement rendu inoubliable par la terreur qu'elle avait éprouvée au retour, et surtout par la bravoure du gentleman pour lequel son cœur gardait une profonde gratitude.

C'est par Teresa que Miss Amy apprit l'aventure arrivée à la voiture de Cache-d'Oro, et ce récit, empruntant au lieu, à l'heure et aux circonstances certain mystère, fit sur la jeune fille une vive impression.

La lune se levait à l'horizon, découpant sur le fond sombre du ciel les cimes élevées de la montagne, dont le pied se perdait dans une obscurité profonde, tandis que la lanterne du vieux Gonzalès projetait un reflet fantastique sur les réservoirs enténébrés par la nuit.

Amy, songeuse et triste, écoutait le cri lugubre des coyotes, que l'écho répercutait sans relâche. L'esprit absent, le cœur désespéré, elle était si loin du lieu où l'attachait son devoir, que l'apparition soudaine de son amie, se glissant près d'elle comme une ombre, la fit tressaillir profondément.

—Est-ce vous, Térésa? demanda la jeune fille.

—Oui, répondit doucement Térésa, en lui prenant la main. Avez-vous vu le Yankee?

La façon dont ce mot fut prononcé le rendait incompréhensible.

—Le Yankee?

—Madre mia, oui, le nouvel Americano, Amy.

—Oh! Yankee! il n'est pas Yankee, il vient de Denver.

—Mais il a dit au padre qu'il est Yankee!

—Les Yankees sont des braves, vous le savez, et senor Whipple est aussi hardi qu'un matador!

Et Térésa soupira doucement.

—Qui vous fait penser que M. Whipple soit si brave, Térésa?

—Qui me le fait penser? Mais ce qu'il a accompli tantôt, au moment de l'attaque de la voiture de Cache-d'Oro. Vous l'ignorez?

—Oui.

—Ah! jamais je ne l'oublierai, dussé-je vivre aussi longtemps que mon oncle qui vient de mourir à Sonora.

Et Térésa fit, d'une voix vibrante, un récit mouvementé, ponctué de regards expressifs, de soupirs, de pressions de mains, de larmes attendries. Ce fut un panégyrique aussi complet que possible du courageux sauveteur. Amy, écouta silencieusement, n'interrompant ce long récit par aucune question, ne l'accompagnant d'aucun commentaire.

—Blessé comme il l'était, "cara", il insista pour venir au laboratoire; il avait sans doute à causer avec vous?

Cette question insidieuse appelait la confiance des affaires particulières qui amenaient le Yankee à la mine; mais l'attente fut déçue: Amy ne répondit pas.

—N'est-il pas brave? insista Térésa.

—Oui, témérairement, follement brave!

Cette réponse ne satisfit pas la jeune Mexicaine qui espérait forcer la confiance de son amie.

—Mais, continua-t-elle, voyant que la confiance ne venait pas, ce n'est pas pour vous raconter cela que je suis ici, novia, je venais de la part du padre.

—Pourquoi votre père n'est-il pas venu lui-même?

—Il ne voulait pas être vu par les ouvriers, tandis que, comme nous sommes souvent ensemble, ils ne peuvent s'étonner de ma visite.

—A cette heure, les ouvriers ne sont

pas là, ils ne pourraient le voir.

—Il est surveillé par eux la nuit et le jour, murmura la jeune fille, en jetant un regard craintif autour d'elle. Ils savent que mi padre est votre ami, et ils le soupçonnent toujours.

En d'autres temps, Amy se serait alarmée de ces paroles étranges; mais, maintenant, elle attendait passivement les événements.

—C'est à propos des ouvriers; ils préparent une révolte: Chombo est à la tête du mouvement, il y aura effusion de sang! Dios mios! prenez garde!

Et toujours Amy restait silencieuse.

—N'êtes-vous pas effrayée? s'écria la pétulante Térésa. Les hommes sont agités, violents, la révolte menace depuis longtemps, Senor Jeffries le sait bien; mais à quoi cela sert-il, dit-elle avec mépris, ils s'inquiètent bien de lui! Les perturbateurs sont environ cinquante. le padre pense qu'il faudrait demander du secours à Phoenix! Que pourriez-vous faire, Senor Jeffries et vous, seuls contre cinquante? Du reste, Senor Jeffries est encore dans la montagne. sera-t-il de retour avant que la révolution éclate?

—Cela ne me regarde plus! dit Amy.

—Pourquoi? demanda Térésa bouleversée.

—Votre brave Yankee devra se mesurer avec l'émeute, je m'en vais; c'est lui qui prend ma place.

—Oh! novia, s'écria Térésa, la voix brisée par le chagrin, vous allez donc nous quitter?

—Oui, chérie. par la voiture du matin, dit Amy en se levant.

—Je suis si peinée. cara!

Térésa s'élança et jeta les bras autour du cou de son amie.

—Vous n'avez plus été la même depuis le vol des lingots; cela sera si triste quand vous serez partie! Vous avez été ma seule amie, ne trouvant pas indigne de vous la fille du vieux Gonzalès. Ah! je vous regretterai, je vous regretterai!

Les larmes jaillirent abondantes des yeux de Térésa; Amy s'oubliait elle-même et refoulait son propre désespoir, ce désespoir qui l'avait affolée cependant jusqu'à la pousser. elle si chrétienne. au

suicide. Elle s'efforça de consoler, de reconforter sa compagne; si elle avait pu partager le hideux secret qui pesait sur son cœur. si elle avait pu soulager son âme par cette confession, elle aurait fait appel à l'amitié sincère et courageuse de Térésa; mais elle devait garder pour elle seule ses angoisses, sa détresse et ses tourments.

Pourtant Térésa se consola promptement; dans cette nature ardente, le rire était bien près des larmes. Les bras enlacés, les deux jeunes filles cheminèrent lentement au clair de lune pour gagner leurs demeures.

—Vous l'entendrez jouer de la guitare et chanter, dit la jeune Mexicaine après un silence.

—Qui, Pablo?

—Non, le Yankee. Après le dîner, malgré sa blessure, il s'assit avec nous devant la maison, il chanta... C'était beau! un soupir accentua l'exclamation. Il me regardait en chantant, novia!

—Qu'a-t-il chanté, Térésa?

—Je ne me rappelle que la dernière strophe.

Et Térésa fredonna, d'une voix claire et mélodieuse, un refrain sentimental alors fort populaire.

—Très joli, en vérité! dit Amy en s'arrêtant à la porte de sa maison, adios, Térésa!

Se penchant vers son amie, elle l'embrassa tendrement et lui murmura à l'oreille:

—Prenez garde au Yankee!

Avant que Térésa pût répondre, Amy avait disparu.

IV

LE YANKEE EN FONCTIONS

Le lendemain, de très grand matin, Amy était à son bureau, se préparant à transmettre à son successeur les différents travaux qui lui incombaient; elle avait, depuis son entrée à la mine, organisé un système de contrôle et de vérification d'u-

ne clarté admirable, il était donc indispensable qu'elle en fit elle-même l'explication au nouveau directeur.

La voiture devait passer à proximité du camp vers dix heures; un drapeau blanc hissé au faite du boarding house, avertisait le cocher qu'il eût à se détourner de son chemin pour y prendre un voyageur; il était à peine six heures lorsqu'Amy arriva, pensant trouver Whipple. Ce dernier n'était pas là. Sept heures, huit heures sonnèrent, sans que rien fit prévoir sa venue prochaine.

—Jusqu'à quelle heure pense-t-il me faire attendre? murmura la jeune fille légèrement froissée. Si Jeffries était ici, je pourrais le mettre au courant, mais je dois partir.

Une pâleur subite couvrit son visage, à la seule pensée des motifs de ce départ. Elle se dirigea vers une des fenêtres d'où se voyait la maison du vieux Gonzalès; tout y était calme.

—Je n'irai pas à lui, se dit Amy avec fermeté: c'est à lui à venir entendre ce que j'ai à lui dire; s'il s'abstient, je ne changerai pourtant rien à mes projets, je partirai quand même."

Malgré tout, la jeune fille sentait bien que sa conscience ne serait pas en repos, si elle n'avait avec son successeur l'entretien nécessaire; aussi suivait-elle avec anxiété la marche rapide de l'horloge.

Huit heures un quart, huit heures trois quarts, rien encore!

—Qu'est-ce que cela veut dire? se demandait-elle nerveusement en se dirigeant vers une autre fenêtre prenant vue sur le boarding-house.

Ce qu'elle aperçut la remplit de stupéfaction.

Pepe finissait de descendre le drapeau blanc, puis il prit la malle qui attendait le passage de la voiture et la rentra dans la maison. Amy, troublée, se préparait à courir demander une explication à Mrs. Gambel, lorsque Whipple parut sur le seuil.

—Bonjour, Miss Travis, dit-il, en soulevant son chapeau aux larges bords.

—Bonjour! dit-elle brièvement; je vous attends depuis trois heures, Monsieur Whipple; il est nécessaire pourtant que

vous soyez au courant de certaines choses; il nous reste bien peu de temps avant le passage de la voiture!

—Je ne pensais pas que vous partiez ce matin.

—Vous prenez ma place ici! je suis obligée de travailler et de gagner ma vie; il faut que je me hâte de chercher une autre occupation.

L'orgueil d'Amy souffrait de faire cet aveu, mais l'attitude de son successeur semblait appeler une explication, et les mots sortirent de ses lèvres avant qu'elle pût les retenir. Naturellement grave, le visage de Whipple s'adoucit visiblement. La jeune fille, blessée par la pitié qu'elle devinait, rougit violemment, puis fit mine de sortir pour se rendre à l'hôtel.

—Ils ont retiré le signal pour la voiture, dit-elle, il faut que je sache pourquoi.

—Un instant, Miss Travis.

Elle se retourna vers lui avec étonnement.

—C'est moi qui ai demandé à Mrs. Gambel de descendre le pavillon et de retirer votre malle; j'espère que vous voudrez bien me pardonner cette liberté! On m'a dit que la voiture arrivait entre neuf et dix heures, et le cocher est paraît-il furieux lorsqu'il fait un détour inutile.

Whipple souriait avec finesse; tout en parlant, il sortit de sa poche un cahier de papier à cigarette et en détacha une feuille.

Amy était stupéfaite de voir avec quelle audace il avait contrecarré ses ordres.

—De quel droit vous êtes-vous immiscée dans mes affaires? demanda-t-elle les yeux flamboyants,

—Me permettez-vous de fumer, Miss Travis?

Whipple tenait le tabac d'une main, le papier de l'autre, prêt à confectionner ses éternelles cigarettes.

—Je ne vous permets pas de vous occuper de mes affaires! répondit-elle, indignée Mrs. Gambel croira...

—Oh! c'est très simple, dit-il tranquillement en laissant voltiger la feuille de papier de riz, et remettant le tabac dans sa poche. J'ai dit à Mrs. Gambel que vous aviez changé d'avis; je prends hardiment la responsabilité de ce que j'ai

fait. Je sais que lorsque vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire, vous ne désirerez plus partir. Croyez-moi, j'ai agi pour le mieux, vous en conviendrez vous-même dans quelques instants.

Amy était encore très troublée, mais les paroles de Whipple la rendaient hésitante.

—Voulez-vous me laisser m'expliquer ? Après, si vous désirez encore partir, j'irai à l'hôtel et je dirai à Mrs. Gambel que j'ai commis une erreur.

—Mais, pendant ce temps, la voiture sera passée.

—Si cela arrive, je me ferai un plaisir de vous conduire à Phoenix, si vous persistez dans votre résolution.

—Qu'avez-vous à me dire ? demanda la jeune fille après un court silence.

—Je ne suis pas venu pour vous remplacer comme vous le croyez, dit Whipple ; ainsi que vous le verrez dans la lettre de la Compagnie que je dois vous remettre, j'ai carte blanche. Je désire donc que vous restiez ici, chargée des travaux du laboratoire comme par le passé, avec les mêmes appointements.

—Vous prenez la place de Jeffries ?

—Non ; autant que je puisse le prévoir maintenant, Jeffries restera.

—La lettre que j'ai reçue de la Compagnie dit nettement que mes services sont devenus inutiles ; je regrette de ne pouvoir rester, mais je ne peux et ne veux rien changer à mes projets.

Amy dut détourner la tête devant le regard intense que Whipple dardait sur elle.

—Vous ne voudrez pourtant pas m'abandonner aussi rapidement ?

—Je suis ici depuis six heures du matin.

—Il paraît que j'ai perdu trois heures ; et pourtant, trois jours ou trois semaines seraient à peine suffisants pour me familiariser avec le travail.

—Il ne m'est pas possible de rester ; si vous aviez lu le récit du vol commis ici, publié par les journaux de Phoenix, vous sauriez que le dernier paragraphe fait allusion à une négligence de ma part qui...

—sa voix trembla, mais surmontant son émotion—qui m'interdit de demeurer plus longtemps.

—J'ai lu ce récit, dit Whipple d'une voix bienveillante, et je dis que l'homme qui a écrit cela mérite une correction que j'aurais grand plaisir à lui donner. Cependant, si vous voulez bien me permettre un avis, je vous dirai que cette insinuation même doit vous faire réfléchir, et vous décider à rester pour quelque temps au moins.

—Je ne comprends pas !

—Je serai franc avec vous, Miss Travis, quoiqu'il m'en coûte : la Compagnie a engagé un détective à Denver pour rechercher l'auteur ou les auteurs du vol. Si vous partiez maintenant, elle pourrait considérer ce départ comme une fuite.

Amy devint blême ; instinctivement, sa main saisit le médaillon caché dans sa poitrine.

—Est-il possible qu'on me soupçonne, moi !... moi !... demanda-t-elle d'une voix mourante.

—Personne n'est soupçonné, répondit Whipple vivement, vous moins que tout autre ; mais vous pouvez faciliter la tâche du détective ; vous étiez en fonctions quand le vol fut commis, vous seule pouvez donner des indications précieuses.

Lapâleur persistait sur le visage d'Amy et le regard désespéré reparaissait dans ses beaux yeux ; le regard que Whipple avait surpris le jour précédent lorsque, dans la coupable folie où la poussait son chagrin, elle portait le verre de cyanure à ses lèvres.

—Très bien ! dit-elle avec une sombre résignation, je resterai.

—Je désire être votre ami, Miss Travis, dit Whipple doucement, je vous prie d'en être bien persuadée.

Un coup d'oeil scrutateur fut la seule réponse.

—Quand le détective viendra-t-il ? interrogea-t-elle enfin.

—Je crois qu'il se présentera ici incognito et qu'il poursuivra son enquête sans votre aide ni celle de personne.

—S'il désire des renseignements, il devra rompre son incognito.

—Ce n'est pas nécessaire.

—Mais pourquoi opérera-t-il dans le camp ? les voleurs ne sont pas ici !

—Personne de nous ne peut le savoir.

Amy reprit sa place à son bureau.

—Mon travail sera-t-il le même?

—Exactement, Miss Travis. Je prendrai seulement la direction, charge trop lourde pour vos épaules; j'en assumerai toute la responsabilité; vous voudrez bien me conseiller et me guider de votre expérience?

Whipple fut interrompu par l'entrée précipitée d'un homme solidement bâti, à l'allure rude et un peu sauvage.

—Monsieur Jeffries! s'écria Amy en quittant son bureau.

—Il y a le diable ici, Miss Travis! dit le contremaître tout haletant; je suis de retour de la montagne, et qu'est-ce que je trouve? Les ouvriers, sous la conduite de ce gros coquin de Chombo, qui se préparent à la révolte et marchent en corps; ils réclament un autre règlement, plus de salaires, des maisons plus confortables, et Dieu sait quoi encore! J'ai raisonné et discuté avec les gredins, peine perdue!

—Raisonné, discuté, interrompit Whipple froidement: êtes-vous contremaître ou ne l'êtes-vous pas?

Jeffries sembla s'apercevoir pour la première fois de la présence d'un étranger. Pivotant sur ses talons éperonnés, il toisa l'homme de Denver.

—Qui diable êtes-vous?

Cependant, tout en posant cette question, une certaine crainte, remarquée par le directeur, se manifesta dans sa voix.

On entendit à ce moment un murmure de voix coléreuses, avant-coureur de la vague turbulente qui se déroulait dans la direction du bureau.

—Grand Dieu! murmura Jeffries sans attendre la réponse à sa question, ils viennent maintenant! Ils sont mûrs pour des choses graves, ces bandits, et...

Whipples, se retournant vers Amy, interrompit de nouveau le contremaître:

—Voulez-vous me présenter Miss Travis?

—Monsieur Jeffries, dit la jeune fille d'une voix hésitante en jetant un regard craintif par la fenêtre, ce gentleman est M. Whipple de Denver; il est envoyé ici par la Compagnie pour prendre la direction de l'exploitation.

—Dois-je partir? demanda Jeffries vivement.

—Je vous ai demandé si vous étiez le contremaître?

—Oui.

—Vous parlez de raisonner, de discuter, ne pouvez-vous ordonner?

Tout en parlant, Whipple tenait ses regards fixés sur le cou de Jeffries où un mouchoir noué dissimulait mal un pansement récent.

—Ordonner le diable! cria Jeffries, un homme pourrait aussi bien essayer de commander à un troupeau de coyotes qu'à une bande de sauvages tels que ceux-là. Si les revendications de ces hommes ne sont pas écoutées, l'exploitation sera bientôt en ruine!

—J'ai su, la nuit dernière, qu'il se préparait une révolte! ajouta Amy, regrettant maintenant de n'en avoir pas encore parlé.

—Cela devait éclater ce mois-ci; ce misérable Chambo est à la tête du mouvement.

—Alors, dit Whipple, Chombo est l'homme avec lequel nous devons agir?

—Il est rude, et si vous essayez d'agir pendant qu'il est à la tête de ses compagnons, je ne donne pas cher de votre réussite!

Whipple lança au contremaître un regard moitié railleur, moitié méprisant, et reculant sa chaise, il sortit du bureau.

Il s'assit à l'ombre du bâtiment, s'installa confortablement, laissa tomber près de lui son chapeau à larges bords, releva légèrement le bandeau qui lui entourait le front et prit son papier et son tabac.

Chombo, à la tête de ses bruyants compagnons, le trouva paisiblement occupé à rouler une cigarette.

V

CHOMBO

Amy eut aussitôt la sensation que cette action si simple pouvait dès à présent changer la face des choses, bien qu'elle la jugeât un peu théâtrale et destinée à forcer l'admiration de la galerie. Et pourtant

Whipple n'avait rien d'affecté ni de solennel; ce n'était plus un jeune homme; dans ses cheveux noirs quelques fils blancs se mêlaient déjà, son visage bronzé par le soleil dénotait autant de réserve que d'empire sur soi-même, et sa physionomie énergique et grave respirait la force, le courage nuancés de réelle bonté. Sa mise elle-même, des plus simples quoique très correcte, lui permettait de passer partout sans être remarqué; seul, le chapeau à larges bords, adopté depuis son arrivée au camp, faisait deviner l'habitant du Sud-Ouest.

Les ouvriers révoltés, Chombo en tête, avançaient lentement, la vue d'un étranger ayant produit dans leur groupe désordonné une certaine hésitation.

—Je pense qu'il vaudrait mieux pour vous retourner à l'hôtel, Miss Travis, dit Whipple à la jeune fille venue courageusement se placer à ses côtés.

—Ma place est près de vous, ces hommes ne vous connaissent pas.

—Ils me connaîtront avant la fin de l'entrevue.

—Je leur dirai que vous êtes le nouveau directeur, et cela...

—Merci; je préfère me présenter moi-même; Jeffries n'a pas arrangé les affaires, je le vois; je désire vivement, Miss Travis, que vous retourniez chez vous.

—Non, dit-elle fermement, ma place est ici!

—Alors restez au moins dans le bureau.

Elle hésita un instant; mais, à la vue de Jeffries toujours debout près de la porte, elle rentra près de lui.

Le contremaître affectait la tenue des cow-boys: toujours botté, éperonné, les reins ceints d'une large ceinture où se voyait la crosse d'un revolver. Un mouchoir de soie noué autour du cou complétait son accoutrement. La physionomie, dure et sombre, n'avait cependant rien de déplaisant et ne justifiait pas l'antipathie que la jeune fille semblait éprouver.

Jeffries surveillait le nouveau directeur d'un air railleur, un sourire méprisant sur les lèvres.

Cependant, la troupe tumultueuse, arrêtée un instant pour un nouveau conciliabule, s'ébranla tout à coup, pour faire

halte à quelques mètres du bureau. Whipple les avait comptés: ils étaient trente, la plupart sans armes, si ce n'est la pelle qu'ils avaient apportée des chantiers.

Chombo, cependant, avait un long couteau à double tranchant passé dans la ceinture. C'est sur le chef de la troupe que Whipple concentra toute son attention.

L'homme mesurait plus de six pieds; sa nerveuse agilité, ses mouvements violents et déterminés, son visage hideusement couturé de cicatrices repoussantes trahissaient la cruauté d'une nature sauvage, aimant le mal pour le mal, et la lutte pour le plaisir de voir couler le sang.

Quand le forcené arriva devant le bureau, après avoir arrêté ses compagnons, il lança à la jeune fille un regard insolent, et s'adressant à elle:

—Senorita, un Mexicain ne se laisse pas traiter en chien...

—Ici, vous! interrompit Whipple d'une voix de commandement; ce que vous avez à dire, c'est à moi que vous le direz; c'est moi qui gouverne, maintenant!

Chombo se retourna et fixa ses yeux de braise sur son interlocuteur.

—Senor Whipple, dit Jeffries en faisant de la main un geste vague de présentation. Il vient de Denver exprès pour faire sentir sa poigne, c'est à lui que vous avez affaire!

Un sourd murmure sortit du groupe des ouvriers; mais Chombo leur imposa silence, puis se plaçant en face de Whipple:

—Senor! dit-il d'un ton de suprême insolence, un Mexicain n'est pas un chien que vous pourriez traiter comme tel: "per dios!" nous aurons justice!

—Je vous donne deux minutes à tous pour vous éloigner et reprendre le travail; si vous n'êtes pas satisfaits de la manière dont vous êtes traités, faites-vous régler et allez-vous-en; si vous espérez arriver à quelque chose par la violence, je vous préviens qu'il ne fera pas bon pour vous ici: vous avez deux minutes pour réfléchir, "Sabe?"

Les Mexicains furent stupéfaits des paroles du directeur; jusqu'à ce jour, leurs revendications avaient été accueillies par des promesses et des mots conciliants: Amy Travis savait que la Compagnie ne

voulait pas céder, mais elle employait des moyens de femme, puisque Jeffries ne voulait pas s'engager à agir avec plus d'énergie. Cette fois encore, forts de l'assurance donnée par Chombo, ils espéraient que le succès couronnerait leur démarche ; aussi, honteusement déçus par les paroles catégoriques de Whipple, commençaient-ils à regarder leur leader avec quelque défiance.

Celui-ci, voyant que son prestige et par conséquent son autorité étaient menacés, joua le tout pour le tout pour les conserver.

— Nous serons traités selon nos droits, Senor, dit-il en riant et mettant sa vilaine face noire près du visage de Whipple, ou nous brûlerons l'exploitation, vous entendez ?

Et cette bravade fut accompagnée d'affreux jurons.

Les Mexicains attendaient avec anxiété l'effet des menaces de leur conducteur. La plus petite faiblesse pouvait être la cause d'un désastre. Whipple comprit qu'il devait à ce moment même prouver à ces brutes qu'il était le maître. Alors, avant même qu'il pût se reconnaître, Chombo, frappé en plein visage par le poing de fer de Whipple, chancela ; puis, retrouvant son équilibre, bondit en arrière, en lançant des regards farouches, dans un véritable transport de honte et de rage, et sa main saisit le manche du couteau.

Whipple se leva vivement et se retrancha derrière sa chaise. Tous les témoins de la scène attendaient, haletants. Un torrent de mots sauvages jaillit des lèvres de Chombo :

— "Corpetto !" Votre vie pour ce coup. "Gringo !"

À ces mots, le couteau dégagé étincela au soleil, tandis qu'un cri d'effroi échappait à la jeune fille...

Mais Whipple était préparé : protégé par la chaise, il attendait l'attaque du Mexicain ; alors, bondissant sur le bandit avec une force herculéenne, il le précipita à terre et lui arracha des mains l'arme meurtrière. Chombo avait trouvé son maître !

Ce mouvement fut exécuté avec une telle rapidité et une telle adresse, qu'aucun

des spectateurs ne put le prévoir.

Cependant, cinq ou six ouvriers, se détachant du groupe, firent mine de venir en aide à leur chef. Amy, devinant leurs intentions, arracha de la ceinture de Jeffries, témoin impassible de toute la scène, le revolver dont il ne faisait pas mine de se servir.

— Lâche ! s'écria-t-elle, resterez-vous là sans lever un doigt ?

Puis, faisant face aux révoltés, elle braqua l'arme sur ceux qui s'avançaient.

— Arrière ! cria-t-elle d'une voix vibrante, arrière !

Les ouvriers reculèrent ; au même moment, Whipple se redressait, tenant le couteau à la main.

— Quelle somme est due à cet homme, Miss Travis ? demanda-t-il.

— Il ne lui est rien dû, il est toujours en dette avec la Compagnie.

— Vous avez travaillé pour la dernière fois ici, Chombo, dit Whipple au Mexicain qui se relevait lentement, je vous donne une heure pour quitter le camp. Si je vous trouve ici passé ce temps, je vous attache les pieds et les mains, et je vous envoie à la prison de Phoenix ; partez, et pas un mot !

Chombo, la face contractée, s'éloigna plein de honte et de rage.

— Pour vous, ajouta Whipple, en se retournant vers les ouvriers, ceux qui ne sont pas satisfaits peuvent se faire payer et s'en aller avec Chombo. Ceux qui ont l'intention de travailler peuvent retourner à leur chantier.

Tous les ouvriers, silencieusement, se rendirent à leur travail.

— Allez avec eux, Jeffries, dit Whipple en toisant le contremaître ; tant que je serai en fonctions, je compte que vous traiterez les Mexicains avec rigueur ; ce n'est pas une main gantée, c'est un poing de fer qu'il faut employer avec eux ; soyez doux, vous ne gagnerez que leur mépris ; soyez ferme, vous les contraindrez au respect. Vous n'avez pas besoin d'arpenter la montagne pour chercher les voleurs, un autre s'en chargera !

Whipple, en disant ces mots, lança un nouveau regard sur le bandage qui entourait la gorge du contremaître ; puis, rele-

vant sa chaise, il s'assit et concentra toute son attention sur une nouvelle cigarette.

Jeffries sembla vouloir répondre, mais il se contenta de prendre le revolver qu'Amy lui tendit en silence, puis se dirigea vers les travaux.

Amy allait et venait dans le bureau, elle s'arrêta tout à coup près de la porte.

— Vous commencez bien, Monsieur Whipple! dit-elle.

— Merci, répondit-il tranquillement, je suis heureux de penser que j'ai en vous un habile lieutenant; quant aux ouvriers, — il leva les épaules avec mépris, — c'est un bétail!

Amy ne releva pas ce dernier mot qui la choquait un peu; mais, avant de reprendre son travail, elle observa le directeur qui semblait plongé dans de graves pensées. Il avait gagné la première bataille, mais d'autres incidents surgiraient, sans doute, que la mauvaïse volonté latente de Jeffries aggraverait encore: que pouvait-il accomplir seul? Amy sentait que son aide comptait pour peu de chose et serait tout à fait nulle après l'arrivée du détective.

Toutefois, tandis qu'elle le pouvait encore, elle seconderait de son mieux le nouveau directeur, car l'opinion qu'elle avait de lui subissait en ce moment de notables transformations.

VI

L'ÉPREUVE DE L'ACIDE

Chombo, se soumettant à l'ordre reçu, quitta immédiatement le camp et s'enfonça dans la montagne. Mais l'humiliation qu'il ressentait de la défaite subie sous les yeux de ses compagnons surpassait encore la rage causée par son renvoi. Parvenu à un point élevé d'où la vue embrassait le camp tout entier, il tendit dans la direction de l'exploitation un poing menaçant, et jura de se venger de celui qui l'avait vaincu.

— "Je suis d'une famille qui tue!" disait-il souvent par bravade.

Mais cette vantardise semblait devoir se réaliser bientôt, si l'on en jugeait par la façon sauvage dont il embrassait une lame tranchante, empruntée secrètement avant de partir, et par les blasphèmes terribles qui accompagnaient cette action féroce.

Térésa, fuyant la maison pour ne pas assister au départ de son amie, promenait sa tristesse dans la montagne, lorsqu'elle fut frappée par les éclats de cette voix cruelle; abritée derrière un bouquet d'arbres, elle assista, témoin muet et glacé d'horreur, à cette scène barbare.

Lorsque la jeune fille put s'échapper sans être aperçue du bandit, elle courut vers le camp et se mit à la recherche de son protecteur; elle le trouva bientôt sur un contrefort de la montagne, dirigeant des opérations d'arpentage pour l'établissement d'un nouveau rang de réservoirs.

— Senor, dit Térésa en rougissant, il faut que je vous parle!

— Qu'y a-t-il, Térésa? demanda Whipple avec bienveillance.

— Vous avez eu des difficultés avec Chombo?

— Ce n'est pas la peine d'en parler.

— Chombo est renvoyé?

— Oui.

— Alors, prenez garde à lui, senor; je viens de le surprendre: il jurait qu'il aurait votre vie, en pressant un poignard contre ses lèvres!

Whipple accueillit ces mots par un rire bref.

— Le chien peut aboyer, je suppose, dit-il, celui qui grogne n'est pas toujours celui qui mord!

— C'est un méchant homme, senor, soyez prudent!

Les yeux et la voix de Térésa témoignaient tant de crainte, tant de réelle sympathie, que Whipple en fut touché.

— Ce que fait Chombo ne mérite pas qu'on s'en inquiète, dit-il vivement; cependant, je vous remercie, Térésa, de l'intérêt que vous me portez.

Puïl il s'éloigna, suivi à distance par la jeune fille.

— Dites-moi, je vous prie, senorita Travis a-t-elle quitté le camp, la voiture est-elle passée?

—La voiture ne viendra pas ce matin, Térésa, dit Whipple en la regardant pardessus son épaule. Miss Travis a changé d'idée : elle ne part pas !

La joie la plus sincère illumina le visage de la jeune Mexicainne et, frappant ses deux petites mains l'une contre l'autre, elle s'élança dans la direction du bureau.

Cependant la victoire remportée sur Chombo par le nouveau directeur avait eu pour effet de faire admettre son autorité par la masse des ouvriers, et particulièrement par les Mexicains, pour la plupart lourds, brutaux, et n'appréciant qu'une seule chose, la force.

Whipple semblait bien les connaître, car il recourut à ce moyen toutes les fois que le plus faible indice d'insubordination ou même de négligence se manifesta parmi eux ; il sut ainsi leur inspirer par son énergie une crainte salutaire.

Un seul homme, pourtant, demeurait réfractaire à cette influence : on a deviné Jeffries !

L'antipathie la plus profonde régnait entre les deux hommes, et c'est avec un réel étonnement qu'Amy voyait le contre-maître maintenu dans sa place ; ce maintien lui semblait d'autant plus singulier, que Jeffries s'était vu retirer petit à petit toutes les surveillances dont Whipple voulait assumer la charge, et qu'il était passé au rang de simple comparse.

De plus, des réformes économiques importantes ayant été, effectuées, il semblait étrange que ce salaire devenu inutile ne fût pas supprimé.

La jeune fille eut bientôt l'intuition de la vérité. Par suite d'une maladresse voulue, de la part de Jeffries, trois jours après l'arrivée du directeur, une explosion dont le résultat fut assez sérieux se produisit dans les chantiers. Trois hommes, plus ou moins grièvement blessés, parmi lesquels se trouvait le contremaître lui-même, première victime de sa maladresse, furent jetés à terre. Amy, aux cris des blessés, se rendit aussitôt sur le lieu de l'accident. Whipple était là, calme comme toujours, donnant froidement ses ordres à quelques ouvriers.

—Ici, vous, Jorge et Enrique relevez Manuel et portez-le chez lui ; il a une

blessure à la tête, mais rien de cassé ; il n'est qu'évanoui, cela ira tout seul !... Vivement, maintenant, Gaspard, et vous Fernando, portez Miguel à sa maison ; allez doucement, il a une fracture de la jambe. Lorsqu'il sera chez lui, voyez Gualterio et ramenez-le pour qu'il remette le membre brisé. Dites à Gualterio que c'est l'ordre du directeur, et qu'il doit soigner Miguel jusqu'à ce qu'il puisse reprendre le travail. Dites aussi à Miguel, aussitôt qu'il pourra vous entendre, que sa paie sera maintenant tant qu'il sera malade ; mais que, s'il reste chez lui une heure de plus qu'il est nécessaire, je garderai tout ce qui lui revient, et il sera congédié : allez !

Il rappela les deux ouvriers qui avaient transporté Manuel.

—Restez là tous les deux, j'aurai encore besoin de vous.

Puis, se tournant impétueusement vers les curieux :

—Retournez à l'ouvrage à l'instant, ou je supprime à chacun de vous une heure de salaire ; hors d'ici, vivement !

Les ouvriers se rendirent à leur travail plus vite qu'ils n'étaient venus : le maître avait parlé !

Amy et Whipple restèrent seuls auprès du corps de Jeffries étendu à leurs pieds.

—N'allez-vous pas faire transporter Jeffries chez le vieux Gonzalès ? dit Amy d'une voix où perçait quelque indignation.

—Certainement, Miss Travis, Jorge et Enrique sont là pour cela, ne vous inquiétez pas de lui.

—Je ne m'inquiète pas, mais il me semble que vous auriez dû le faire transporter tout de suite, comme Manuel et Miguel.

—J'avais mes raisons pour ne pas le faire. Jeffries n'est d'ailleurs pas sérieusement blessé, il n'est qu'étourdi par la secousse, et je veux profiter d'une occasion qui se présente à moi et que j'attendais depuis deux jours.

Il s'agenouilla près du contremaître, dénoua le mouchoir de soie qui cachait le bandage, le souleva et vit alors une marque noire assez singulière entourant la gorge d'une ligne serpentine.

Lorsqu'il leva les yeux sur Amy, la jeune fille y aperçut une expression de triomphe qui la surprit.

—Etrange cicatrice! Miss Travis, en avez-vous jamais vu de semblable?

—Jamais.

—Observez-la bien, je vous prie, je vous en montrerai une autre prochainement, et vous prierai de me donner votre opinion sur leur similitude!

Amy, ne sachant où il voulait en venir, observa cependant la marque serpentine; Whipple replaça le bandage, renoua le mouchoir, les remettant exactement comme il les avait trouvés; le mystère qui entourait sa façon d'être donnait à ses actions un intérêt tout nouveau; aussi les pensées de la jeune fille furent-elles absorbées par les événements qui venaient de se passer sous ses yeux, et dont elle cherchait vainement l'explication.

Dix minutes après le retour d'Amy à son bureau, Whipple y entra lui-même vivement.

—Avez-vous un peu d'acide sulfurique au laboratoire, Miss Travis? demanda-t-il.

—J'en ai une pleine bouteille.

—Bien!

Whipple enleva son habit, releva la manche de sa chemise, découvrant jusqu'au coude son bras nerveux.

—Donnez-moi l'acide, je vous prie.

La jeune fille passa dans le laboratoire contigu au bureau; le directeur la suivit; sur un des rayons qui garnissaient les murs, elle prit une bouteille de verre.

Whipple s'approcha du puisard et étendit son bras.

—Versez un peu d'acide là, je vous prie, et il toucha son bras avec l'index de la main droite.

Amy recula avec effroi.

—Qu'allez-vous faire?

—J'appellerai cela de l'épreuve de l'acide, dit Whipple en riant.

—Mais vous allez vous brûler terriblement!

—C'est pour une bonne cause! répondit-il gaiement; venez, cela ne sera pas long.

—Je ne ferai pas cela! dit Amy après une légère hésitation.

Et elle posa la bouteille sur le bord du

puisard.

Whipple se remit à rire; puis, ramassant la bouteille, il la déboucha, la prit dans la main droite, et laissa couler le brûlant liquide, goutte à goutte, sur son bras gauche.

Amy semblait fascinée; elle vit son bras se contracter sous la souffrance, elle vit l'involontaire tressaillement de tout son corps malgré l'effort violent qu'il faisait pour rester calme; elle vit deux lignes profondes se creuser entre ses sourcils et ses lèvres se crispent, puis ce fut tout.

Quand il ouvrit la bouche, ce ne fut pas pour laisser échapper un cri de douleur, mais pour demander, d'une voix calme, un bandage quelconque.

Amy courut dans la pièce voisine, revint avec une bande de toile qu'elle enroula elle-même autour du bras brûlé.

—Vous êtes très bonne, dit Whipple en fixant ses grands yeux sur la jeune fille avec une telle intensité, que de pâles couleurs reparurent sur ses joues. Ce n'est pas une simple bravade, croyez-moi; je viendrai demain et vous demanderai votre opinion sur le résultat de mon épreuve; bonne nuit, Miss Travis.

—Bonne nuit!

Amy ferma vivement le bureau après le départ de Whipple et se dirigea pensivement vers sa demeure. Le directeur occupait toutes ses pensées, beaucoup trop à son gré; mais, malgré ses efforts sincères pour s'échapper, les grands yeux gris la poursuivirent toute la nuit.

Dans la matinée, Whipple vint au bureau de bonne heure.

—Maintenant, votre opinion? dit-il gaiement, en relevant sa manche et en soulevant le bandage qui entourait son bras gauche.

La jeune fille ne put retenir un cri d'étonnement: la cicatrice ressemblait à s'y méprendre à celle que Jeffries portait au cou.

—Jeffries est-il jamais entré dans votre laboratoire, Miss Travis?

—Jamais, à ma connaissance.

—A-t-il pu se faire cette blessure dans un autre endroit du camp?

—Je ne le pense pas; vous savez vous-

même que tous nos produits sont enfermés dans un magasin dont j'ai toujours la clef.

Whipple fit un signe d'assentiment.

—Vous rappelez-vous depuis combien de temps Jeffries porte un bandage ?

—Il ne l'avait pas quand il partit dans la montagne, à la recherche des voleurs.

Whipple allait et venait dans le bureau, la tête penchée, le visage pensif. Tout à coup, il vint s'asseoir sur le coin du bureau d'Amy.

—Ce que je vais vous confier maintenant, dit-il à demi-voix, après avoir jeté un rapide regard autour d'eux, doit rester entre nous. Vous avez entendu parler de l'aventure arrivée à la voiture de Cache d'Oro ?

En disant ces mots, sa main se posa instinctivement sur le morceau de baudruche qui avait remplacé le bandage de son front.

—J'en ai entendu parler.

—Les détails vous en sont familiers, le bris de la bonbonne et le reste ?

—Térésa m'a tout raconté.

—Bien ! L'acide a marqué deux des voleurs.

Amy bondit de sa chaise avec une exclamation d'horreur, elle comprit subitement ce que Whipple se proposait en se soumettant lui-même à cette épreuve de l'acide.

—Vous commencez à comprendre ce que je veux vous prouver ? Je veux vous prouver que Jeffries était un des voleurs.

Il s'approcha plus près encore et murmura

—Si William Jeffries est capable d'attaquer une voiture et de dévaliser les voyageurs, il peut aussi bien faire sauter un coffre-fort et dérober les lingots ; ne le pensez-vous pas ?

VIII

CONFIDENCES

A ces mots, la jeune fille regarda fixement son interlocuteur, puis elle lui saisit

la main, l'approcha de ses lèvres et l'arrosa des larmes brûlantes qui tombaient de ses yeux.

Ce mouvement impulsif, que Whipple ne put arrêter, lui causa une vive surprise, bien qu'il n'en fit rien paraître. Amy, se rendant compte de l'étrangeté de son attitude, laissa retomber la main qu'elle pressait, et cacha sa tête dans ses bras.

—Oh ! je suis si heureuse ! si heureuse ! murmura-t-elle ; ce n'était pas Tom ! Tom est innocent ! Oh ! mon Dieu, comme je t'ai outragé, Tom ! comme je t'ai injustement soupçonné ! Ce remords me tuera ! ajouta-t-elle en sanglotant tout bas.

Whipple, profondément ému de son chagrin, posa une main compatissante sur la tête douloureuse et caressa doucement ses belles tresses blondes.

Au bout d'un moment de profond silence, Amy se redressa vivement.

—C'est vous qui avez opéré ce miracle, Monsieur Whipple, dit-elle en leregardant à travers ses larmes ; je vous suis si reconnaissante ! Je vous ai semblé injuste et dure lors de votre arrivée : pardonnez-moi, je vous prie, si vous saviez ce que je souffrais ! Mais je veux que vous le sachiez, je vous le dirai.

—Non, non, ne me dites rien.

—Vous avez le droit de le savoir.

—Je renonce à ce droit, Miss Travis.

—Cela me fera tant de bien de me confier à quelqu'un !

—Vous êtes surexcitée maintenant, mais vous pourriez regretter vos confidences.

—Je suis sûre de ne pas les regretter ; vous m'avez rendu la vie en me rendant l'espoir ; vous avez chassé de mon esprit un soupçon qui me torturait, laissez-moi vous dire quel était ce soupçon.

Elle avait dans la voix une note suppliante à laquelle Whipple n'eut pas le courage de résister plus longtemps, malgré la répugnance instinctive qu'il ressentait.

—Comme vous voudrez ! dit-il enfin.

Amy sortit de son corsage la médaille d'or, cause première de ses sangoisses.

—Regardez cela, dit-elle en le lui mettant dans la main, regardez-le bien et dites-moi ce que vous en pensez.

—Vous le voulez absolument?

—Oui, oui.

—Le monogramme est T. T.

—C'est le monogramme de Tom.

Il ouvrit le médaillon et contempla un moment le joli portrait qu'il contenait.

—Votre portrait, Miss Travis?

—Qu'en pensez-vous?

—Je pense que ce médaillon appartient à Tom Travis, et qu'il vous aime tant qu'il y a mis votre portrait.

—C'est tout?

—Oui. J'ajouterai cependant que si j'étais ce Tom, je serais très triste d'avoir perdu ce médaillon, car j'y tiendrais par-dessus tout.

—Que penserez-vous quand je vous aurai dit que j'ai trouvé ce médaillon près du coffre-fort éventré, le matin du vol?

Amy joignit les mains, les étendit sur la tablette du bureau, et regarda le directeur bien en face.

—Que penserez-vous de moi, Monsieur Whipple, quand je vous aurai avoué que je n'ai parlé à personne de cette découverte, pas même au shériff? Je voulais renvoyer la médaille à Phoenix, le plus rapidement possible, pour qu'il ne mît pas la justice sur les traces de Tom. Oh! j'ai eu tort, je le sais, et ce secret pesait si lourdement sur mon cœur, qu'il me tuait!

Son arrivée au bureau et la scène qui suivit se représentèrent instantanément à l'esprit de Whipple, ainsi que le verre de cyanure, complice muet du désespoir de la jeune fille. Un imperceptible frisson l'effleura à la pensée du malheur que son entrée providentielle avait empêché.

—Vous ne me dites pas ce que vous pensez de moi, Monsieur Whipple? poursuivit Amy; si vous étiez le détective annoncé et que vous ayez appris par d'autres ce que je viens de vous avouer, que me diriez-vous?

La légère pâleur répandue tout à coup sur le visage bronzé du directeur échappa à la jeune fille.

—Je dirais, Miss Travis, que vous avez osé beaucoup pour un homme qui vous est très cher.

—Ne jugeriez-vous pas cela comme une action méprisable, ne diriez-vous pas que j'ai failli à mon devoir envers la compa-

gnie; ne penseriez-vous pas que j'aurais mieux fait de quitter mon poste, portant bien loin ma conscience bourrelée de remords?

—Votre position était très difficile.

—Où était mon excuse?

—Je ne suis pas votre juge.

—Vous dites cela pour ne pas porter de jugement sur moi parce que vous voulez m'épargner; pourtant, je sais avoir mal agi, puisque la culpabilité de Tom me semblait évidente; mais vous venez de changer la face des choses; vous venez d'enlever le poids accablant qui pesait à mes épaules. Tom n'a pas participé au vol puisqu'il a été commis par Jeffries, vous venez de me le prouver. C'est pour cela que je suis heureuse! La vie me paraît belle maintenant! Oh! je vous remercie! je vous remercie!

Et ses yeux bleus, encore obscurcis par les larmes, reflétaient la reconnaissance dont son âme était pleine.

Whipple demeurait silencieux, il quitta la table et se dirigea vers une fenêtre près de laquelle il resta debout, les regards perdus dans le vague.

Amy fit quelques pas vers lui.

—Peut-être...—il n'y eut dans ses paroles aucune amertume... peut-être, comme directeur de la Compagnie, jugerez-vous maintenant qu'il est préférable de me libérer et de me laisser partir? Si cela était, je vous jure que je ne vous blâmerais ni ne vous en voudrais aucunement.

—Vous libérer, Miss Travis? C'est la dernière chose à laquelle je penserais.

—Puis-je m'autoriser de votre touchante bonté, et rester ici plus longtemps?

—Vous oubliez que le détective peut avoir besoin de votre aide.

—Plus maintenant, puisque vous avez découvert le coupable.

Elle était si avide de croire à l'innocence de celui pour lequel elle tremblait, qu'elle acceptait la théorie de Whipple comme la seule possible et que son âme en était tout illuminée.

—Que vous est l'homme pour lequel vous avez tant risqué? reprit Whipple, un cousin, un frère?

—Mon frère, Monsieur.

—Excusez la question que je vais vous

poser : la découverte du médaillon a-t-elle été la seule cause de vos soupçons ?

—Non ! mon frère n'a pas été toujours ce qu'il aurait dû être. Nous sommes restés seuls tous deux, il m'est très cher malgré ses fautes ; je dois veiller sur lui, et par de constants appels à de meilleurs sentiments, le forcer à se mieux conduire. Il est à Phoenix, et, comme je dois rester ici, je suis tentée de le faire venir pour l'avoir près de moi. Peut-être—elle hésita un peu,—peut-être vous serait-il possible de lui donner une petite situation... si Jeffries part, ne pourrait-il prendre sa place ?

—Non ! s'écria Whipple avec fermeté.

Amy recula, surprise et quelque peu froissée de la vivacité de ce refus.

—Que votre frère ne vienne pas ici, Miss Travis, cela vaut mieux pour vous et pour lui.

—Je ne comprends pas...

—Je sais que vous ne pouvez comprendre ; mais croyez-moi, cela est préférable.

—Est-il possible que vous doutiez de l'innocence de Tom, après ce que vous avez découvert ?

Il garda le silence, le visage impénétrable, les regards perdus dans le vague.

—C'est pourtant le devoir d'une sœur de prendre soin de son frère, de veiller sur lui, de sauvegarder l'honneur du nom. S'il chancelle, c'est elle qui doit lui tendre la main et le ramener vers la lumière. Elle doit être son ange gardien, son égide, son soutien. M. Whipple, de là-haut, les yeux d'une mère sont fixés sur nous ; je les ai vus me dicter ma conduite, et me donner un ordre auquel je ne peux me soustraire ; avant que vous me prouviez l'innocence de Tom, mon impuissance m'accablait ; maintenant, tout est différent. Je dois rester ici, vous l'exigez vous-même, aurez-vous donc le courage de repousser ma demande, empêcherez-vous mon frère de venir auprès du seul être qui puisse le sauver !

Whipple reporta ses regards sur la jeune fille ; son visage était sans expression, glacial même ; il prit une des mains qu'elle tendait vers lui, la mena au siège qu'elle avait quitté quelques instants auparavant

et s'assit de nouveau sur le coin du bureau.

—Vous avez votre devoir, Miss Travis, dit-il avec calme, n'oubliez pas que, comme directeur, j'ai aussi le mien. Ils sont différents ; mais, outre mon devoir, mon honneur est également en jeu.

—En quoi la présence de mon frère peut-elle mettre votre devoir et votre honneur en désaccord ? dit-elle d'une voix sourde, tandis que l'espoir disparaissait peu à peu de son visage.

—Excusez-moi si je vous blesse, mais je dois vous rendre confiance pour confiance : ce que j'ai découvert ne prouve pas l'innocence de votre frère, cela jette simplement un doute sur sa culpabilité. Il y avait trois hommes à l'attaque de la voiture ; deux furent brûlés par l'acide : un au cou, l'autre à la main, à la main droite.

—Vous pensez, dit-elle d'une voix haletante, que mon frère peut-être l'un des compagnons de Jeffries ?

—Je ne pense rien, je n'accuse pas sans preuve ; je ne considérerai même pas Jeffries comme coupable, tant que je n'en saurai pas davantage.

—N'hésitez pas, dit-elle froidement, mes sentiments ne sont rien devant une chose qui intéresse votre devoir et votre honneur.

L'ironie perçait dans la voix, mais Whipple comprenait trop ce qu'Amy devait souffrir pour la relever.

—Je regrette de devoir vous parler ainsi, et d'ajouter un grief à ceux que vous avez déjà conçus ; je peux vous aider cependant si vous le permettez.

—Vous pouvez m'aider en laissant mon frère venir au camp.

—Je vous répète que c'est impossible !

—Supposez, dit-elle, une lueur de révolte dans les yeux, que je le fasse venir malgré vous ?

—Vous ne ferez pas cela, répondit-il gravement, car vous me forceriez à agir de façon à augmenter mes regrets.

—Que feriez-vous ? demanda-t-elle en pâlisant.

—Je garderais votre frère et Jeffries, et j'appellerais le Shériff.

Le visage de la jeune fille se glaça

d'horreur; instinctivement, elle s'éloigna de Whipple.

—Vous feriez cela?

—Après ce que vous m'avez dit, je n'aurais pas d'autre alternative.

—Vous feriez vous-même le travail de ce détective, de cet espion, de cet homme qui sec ache pour surprendre les confidences, qui emploie des moyens vils pour arriver à ses fins et gagner son salaire? Vous rempliriez vous-même le rôle d'un tel homme?

Ces mots cinglants ramenèrent la même pâleur sur le visage bronzé du directeur.

—Souvenez-vous, dit-il, que, en qualité de directeur, je ne dois pas fermer les yeux sur une chose aussi grave. La découverte du voleur ou des voleurs est de toutes la plus importante; rappelez-vous encore que mon honneur y est engagé; vous comprendrez, j'en suis sûr, et vous aurez de moi une opinion plus charitable.

—Quand vous serez charitable aux autres, les autres seront charitables pour vous!

Un bruissement léger lui fit tourner la tête et regarder vers la porte. Sur le seuil, deux enfants, pieds nus, vêtus de haillons, se tenaient par la main, un sourire sur leur figure basanée.

—Vous avez des visiteurs, Miss Travis, dit Whipple, heureux de cette diversion.

—Encore le bétail! M. Whipple dit la jeune fille agressivement, Quinto et Juanito, les petits-fils de Miguel Herrera, qui a eu la jambe cassée hier par l'explosion; ce sont deux jumeaux: Quinto est aveugle, Juanito est sourd-muet.

L'explication donnée d'une voix brève, Amy se plongeait dans un travail imaginaire. Whipple s'avança vers les enfants et posa une main compatissante sur la tête du petit aveugle.

—Qu'y a-t-il, mon garçon?

—Mon père demande à voir Senor Whipple tout de suite, dit le jeune garçon, ses yeux levés vers le ciel.

—Je suis senor Whipple et je vais avec vous.

Il prit chacun des enfants par la main, réglant son pas sur ceux de leurs petits pieds nus.

En passant devant la fenêtre, les yeux

de Whipple se croisèrent avec le regard méprisant de la jeune fille; une tristesse profonde lui serra le cœur, mais son calme visage ne changea pas d'expression.

VIII

ENCORE CHOMBO

Miguel Herrera, comme la plupart de ses compatriotes, habitait dans une hutte ressemblant à une tanière. Toute la famille y gîtait pêle-mêle. Les murs faits de tiges de cactus reliées et maintenues avec de l'argile, le toit de chaume et le sol de terre battue donnaient à cette construction primitive un aspect aussi pittoresque que misérable. Deux ouvertures, l'une pour la porte, fermée à l'occasion par une vieille couverture déchirée; l'autre, un trou carré sans vitres remplaçant la fenêtre absente, tel était l'aspect de l'habitation vers laquelle Whipple était conduit par ses jeunes guides.

L'intérieur de la mesure ne le cédait en rien à l'extérieur comme délabrement: de meubles point, quelques escabeaux seulement, et dans un coin, un tas de copeaux grasseux, recouverts d'un lambeau de toile, servait de lit à l'aïeul blessé.

Tous les membres de la famille, jeunes et vieux, s'entassaient dans la chambre, dans l'attente anxieuse de la visite du directeur.

Lorsque celui-ci parut, escorté des deux enfants, tout le monde se rangea pour lui permettre de s'avancer jusqu'à Miguel; un sourire obséquieux se figeait sur tous ces visages bronzés, creusés par la faim, et ce sourire était navrant! Bien plus pitoyable encore celui des deux petits infirmes qui s'étaient repris par la main. Miguel aussi souriait, exagérant le sentiment de reconnaissance qu'il feignait d'éprouver pour attendrir le directeur.

Il n'y avait plus de maïs ni de frijoles, toute la famille avait faim, le senor était bon, il aurait pitié d'eux et avancerait un peu de cet argent qu'il avait promis de ne pas retenir. Un tableau de la misère dont

la famille était accablée suivit cette demande, coupée d'actions de grâces de supplications, de bénédictions, de prières à tous les saints du paradis. Tous les assistants surveillaient ardemment le visage de Whipple pour y deviner ses sentiments, mais cette figure de marbre ne laissait rien paraître.

Pourtant, pendant que le vieil ouvrier cherchait à éveiller sa pitié, Whipple se sentit plus ému du sourire souffreteux des enfants que de ce flot de paroles exubérantes. Il tira son carnet de sa poche, y écrivit quelques mots, déchira la feuille qu'il tendit à l'une des femmes.

—Portez cela à Gonzalès, il vous donnera des frijoles; je verrai Gualtério pour le maïs, je ferai le nécessaire pour que vous en ayez une provision.

Ces mots déchaînèrent des transports de gratitude, des exclamations de joie; quelques-uns même lui saisirent les mains qu'il eut beaucoup de peine à dégager. Echappant enfin aux remerciements de toute la famille, il s'éloigna; mais Quinto et Juanito avaient chacun un dollar dans la main.

En quittant la maison de Miguel, Whipple se dirigea vers le russeau Caballo-Blanco, où se trouvait la demeure de Gualtério. Pour s'y rendre il suivit le canal, long de trois milles, qui amenait l'eau à la mine pour les besoins de l'exploitation; ce canal serpentait à travers la montagne; il en suivait toutes les sinuosités, s'enroulant autour des rochers, coulant doucement sur les pentes unies, se perdant parfois sous de gracieux bouquets d'arbres jusqu'à l'endroit où il rejoignait le russeau à 500 mètres du camp.

Gualtério, chargé de surveiller le fonctionnement régulier du canal, profitait de la situation de sa demeure pour irriguer un petit champ dans lequel il cultivait le maïs; de plus, quelques connaissances en chirurgie et en médecine le posaient parmi les ouvriers comme un être d'une essence supérieure.

Tout en poursuivant son chemin, Whipple alluma une cigarette, alors les images d'Amy et de Tom Travis revinrent occuper ses pensées, sous une forme complexe et quelque peu pénible.

Tout à coup, une voix animée frappa ses oreilles, tandis qu'une petite main se posait sur son bras.

—Arrêtez, Señor!

Whipple regarda autour de lui; en cet endroit le canal, bordé par un bouquet d'arbustes rabougris, disparaissait quelques mètres plus loin derrière une roche escarpée; Térésa surgit du bouquet d'arbres, les yeux brillants, le visage animé par l'émotion; il ne s'étonna pas de la voir là, ses promenades la conduisaient souvent au Caballo-Blanco où elle allait rendre visite à Isabel, la fille de Gualtério.

—Ah! Térésa! s'écria Whipple, qu'y a-t-il? pourquoi m'arrêtez-vous?

—N'allez pas plus loin, Señor, vous courez au-devant du danger; retournez, Señor, je vous en prie!

—Du danger, Térésa? quel danger?

—J'allais à la crique, je les ai vue! "Madre mia!" que j'ai eu peur—mais j'ai pu les éviter, ils ne m'ont pas aperçue; il ne faut pas continuer, Señor, il ne le faut pas!

—Sottises! le danger n'existe que dans votre imagination!

Whipple continua à marcher dans la direction du rocher, suivi par Térésa, de plus en plus effrayée; ses yeux perçants découvrirent alors, cent mètres plus loin, les silhouettes de Jeffries et de Chombo qui semblaient engagés dans une conversation des plus animées. Il surveilla les deux hommes pendant quelques instants; Chombo gesticulait et parlait d'une voix brève et violente; malheureusement, les mots n'arrivaient pas jusqu'à lui; au bout d'un moment, il revint sur ses pas.

—Voulez-vous me promettre une chose, Térésa?

—Oui, Señor.

—Ne dites à personne que j'ai vu Chombo et Jeffries causer ensemble; j'ai de graves raisons pour vous le demander.

—Ne puis-je en parler à Amy?

—Non, à personne.

—Ben, Señor.

—Vous alliez chez Gualtério?

—Oui, Señor.

—J'y allais aussi; mais pourrez-vous faire ma commission?

—J'en serai heureuse.

Whipple, sortant encore une fois son carnet de notes, y écrivit, pour Gualtério, l'ordre de fournir du maïs à Miguel, et de se faire régler par la Compagnie.

—Donnez cela à Gualtério, Térésa, dit-il en lui tendant la note.

Ils firent quelques pas ensemble jusqu'au sentier que devait suivre Térésa.

—Je vais par l'arroyo, Senor, dit la jeune fille.

Whipple s'inclina et continua vers le camp; soudain, il s'arrêta avec l'intuition que la jeune Mexicaine le guettait encore; il se retourna vivement et l'appela.

—Térésa!

—Senor.

—Je n'irais pas si souvent seule à travers la montagne, si j'étais vous!

—Je ne crains rien pour moi, Senor Whipple, dit-elle, une lueur involontaire dans les yeux, mais je crains beaucoup pour vous; Chombo n'oubliera pas l'humiliation que vous lui avez infligée, souvenez-vous que je lui ai vu embrasser son couteau et que je l'ai entendu dire...

—Oui, oui, je sais; mais Chombo est un lâche, Térésa.

—Oui, cependant le serpent se cache dans l'herbe et guette sa proie; Chombo est d'une famille qui tue!

Elle hâta le pas, Whipple revint au camp. Ses pensées détournées d'Amy et de Ton Travis se portaient maintenant sur Chambo et Jeffries.

Une heure plus tard, lorsque Jeffries reprit son travail aux réservoirs, il trouva Whipple qui surveillait les hommes.

—Où avez-vous été, Jeffries? demanda le directeur.

—J'ai été sur le canal, répondit-il avec assurance.

—Vous pouviez m'en parler.

—Il a toujours été dans mes attributions de voir si le canal fonctionnait bien, je ne croyais pas nécessaire de vous demander de permission pour cela, ni pour autre chose.

—Je m'en occuperai désormais; tant que vous serez employé à la Compagnie, vous voudrez bien me consulter avant de quitter les chantiers.

Whipple tourna les talons; mais, comme

il s'éloignait, il sentit peser sur lui le regard farouche de deux yeux de braise.

—J'ai deux hommes déchainés contre moi, pensait-il; pourtant ils pouvaient être liés avant mon arrivée à la Golden Eagle; il y avait trois hommes à l'attaque de la diligence: Chombo est le deuxième, quel est le troisième?"

IX

TOM

Une barrière invisible, mais réelle, venait de s'élever entre Whipple et Miss Travis. L'opinion de la jeune fille subissait depuis quelques jours, des transformations et des fluctuations diverses subordonnées au cours des événements. Tantôt le directeur était un homme courageux dont les actes commandaient le respect, tantôt il se montrait dur et quelque peu sauvage dans le traitement infligé aux Mexicains, et le qualificatif de "bétail" qu'il leur avait appliqué excitait le ressentiment de la jeune fille qui ne pouvait toutefois s'empêcher de reconnaître les bons effets obtenus par des moyens énergiques que sa nature douce réprouvait.

Whipple avait été bon pour elle, elle ne pouvait l'oublier; mais, à ce moment, être bon ne lui coûtait aucune peine, pensait-elle. Dès qu'il s'était agi d'acquiescer à sa demande, il s'était dérobé sans même donner une raison plausible; l'empêcher de faire venir son frère, alors qu'il l'obligeait à rester elle-même à son poste, était injuste et cruel.

Dans la journée qui suivit la conversation rapportée dans un chapitre précédent, Whipple vint plusieurs fois au bureau dans l'espoir d'effacer l'impression pénible qu'il devinait avoir produite sur la jeune fille; mais ses avances, ses essais de conciliation furent repoussés.

Amy ne voulait rien comprendre, et la barrière s'élevait toujours. Vers le soir, cependant, sans se décourager, il revint encore, tenant à la main un petit paquet qu'il avait été chercher à la voiture de

Cache-d'Oro.

—Je désire vous montrer quelque chose, Miss Travis, dit-il gravement, mais avec un scintillement dans les yeux.

Amy ne fit pas un mouvement, absorbée, semblait-il, par un travail important. Il ne se laissa pas intimider par cette attitude hostile, et ouvrit le paquet dont il sortit deux jouets : un singe somptueusement vêtu grim pant à un bâton, et un animal fantastique ressemblant vaguement à un lapin assis sur une boîte qui rendait un son plaintif lorsqu'il le pressait.

Whipple, toujours aussi sérieux, fit grimper le singe, fit crier le lapin dans l'intention de distraire la jeune fille, et d'attirer au moins ses regards. Cette fois encore, le but fut manqué, elle se contenta de lui lancer un regard méprisant et se remit au travail ; elle le trouvait vraiment naïf d'espérer faire oublier ses injustices par cette exhibition grotesque !

Whipple sourit doucement en ramassant ses jouets et se retira. Amy dut faire un violent effort pour continuer le travail accoutumé ; ses nerfs, tendus à se briser, lui faisaient mal et ses larmes semblaient prêts à couler.

Le devoir l'enchaînait, et les chers yeux qui la suivaient de là-haut lui faisaient signe de ne pas tenir éloigné d'elle le frère égaré. Pourquoi avait-elle écouté les paroles de cet homme ; qu'était-il pour la priver de cette joie ? Tom avait encore plus besoin d'elle que le détective, un espion, un homme vil à ses yeux. Alors pourquoi rester ? Si elle ne pouvait prouver l'innocence de son frère, pourquoi de deux maux ne pas choisir le moindre, pourquoi ne pas partir ? Ces pensées obsédantes revenaient torturer son esprit, malgré l'effort violent qu'elle faisait pour les écarter.

À la fin, n'y tenant plus, elle rejeta sa plume avec colère et se leva de son bureau en poussant un profond soupir ; puis, s'accoudant à une fenêtre, elle croisa ses mains tremblantes, et leva les yeux vers le ciel, tandis que ses lèvres murmuraient une ardente prière.

Le soleil couchant mettait un nimbe d'or pâle autour de sa tête douloureuse ;

elle ressemblait ainsi à une sainte de vitrail.

Whipple, qui se dirigeait vers le bureau, la surprit dans cette attitude poétique et angoissée ; son coeur s'émut d'une immense pitié, et pour ne pas troubler la jeune fille qui ne l'avait pas entendu, peut-être aussi pour la contempler plus longtemps, derrière les réservoirs.

Il était là quand Amy quitta le bureau, il y était encore deux heures plus tard, soutenant une lutte héroïque entre le désir qui était en lui d'aider Amy quoiqu'il dût lui en coûter, et le devoir qui lui commandait de n'en rien faire.

Le coeur légèrement soulagé, la jeune fille s'affermir dans sa résolution.

—Je partirai demain, j'irai à Phoenix retrouver Tom !

Le destin qui dirige les choses lui paraissait au même moment un coup si terrible, que la situation déjà si grave en devint tout à fait critique.

Ce fut le lendemain matin que la tempête se déchaîna. À un moment où elle entra dans son bureau,—pour la dernière fois, pensait-elle—un homme, tournant le coin du bâtiment, la suivit pour y pénétrer après elle. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, mince, le visage bronzé et fatigué ; ses vêtements poudreux portaient les traces d'un long usage. Amy l'entendit et se retourna. Un léger cri s'échappa de ses lèvres, le sang afflua à ses joues ; puis, d'un élan irrésistible, elle courut à lui les bras ouverts.

—Tom ! s'écria-t-elle.

—Amy ! Et, la pressant sur son coeur, il murmura : Et-tu contente de me voir, soeur ?

—Je suis bien heureuse ! Puis, s'éloignant un peu, elle le regarda attentivement. Comme ton regard est étrange, Tom ! es-tu malade ? dis-moi ?

Il rit doucement.

—Je n'ai rien du tout, petite fille, rien du tout ; mais si j'avais quelque chose, ta vue me guérirait. Il y a trois mois, trois siècles que je ne t'ai vue : la dernière fois c'était à Phoenix, t'en souviens-tu ?

—Comment pourrais-je l'oublier ?

Se dégageant de ses bras, elle lui avança un siège près du sien.

—Viens, Tom, assied-toi là, et dis-moi tout ce qui t'est arrivé depuis ces trois derniers mois; où as-tu été? viens-tu ici exprès pour me voir?

Dans la joie de la réunion, Amy ne pensait plus qu'à Tom. Il était près d'elle, elle pouvait presser ses mains, lui parler et lire dans ses yeux. Il lui était permis une fois encore de le conseiller, de le guider, de le ramener dans la bonne voie. Leur mutuelle affection était la pierre de touche qui pouvait transformer en or pur tout ce qui était en lui, vil et bas. Tom se laissait entraîner facilement, hélas! mais s'il écoutait les indifférents, et s'il les suivait dans une voie mauvaise, pourquoi n'obéirait-il pas à l'influence de celle qu'il aimait et qui voulait le sauver de lui-même, son plus grand, son seul ennemi!

La pauvre enfant se faisait toujours illusion, grâce à cet argument, malgré ses échecs souvent répétés; mais son indulgente bonté ne se lassait pas, chaque faute nouvelle le lui avait rendu plus cher, et chaque fois elle avait tenté de le relever à ses propres yeux. La découverte du médaillon avait cruellement brisé ses espérances, mais la preuve de la culpabilité de Jeffries—qu'elle voulait trouver décisive, — avait allégé son âme du poids terrible qui l'étouffait; tout espoir n'était pas perdu pour la rédemption de Tom, il n'avait pas encore franchi les limites où son pouvoir sur lui deviendrait nul.

Assise près de lui, pressant une de ses mains gantées, Amy laissait ses yeux s'arrêter effectivement sur le visage de son frère, attendant qu'il parlât.

—Je suis naturellement venu pour te voir, soeur!

—Es-tu sans argent? Si c'est cela...

Il l'interrompit vivement.

—Non, Amy. Tu seras peut-être surprise que je ne te demande rien, mais je désirerais savoir s'il te serait possible de me mettre au courant de ton travail?

—Voudrais-tu l'apprendre?

—Cela me serait très utile. Je n'ai pas valu grand'chose jusqu'à présent: je crois être arrivé au point où il serait bon pour moi de changer.

Amy pressa doucement la main gantée.

—Tu me fais un grand plaisir, Tom;

je serai très heureuse de t'apprendre tout ce que je sais: nous chercherons une place où nous puissions travailler ensemble; je pense que cela te plaira.

—Une autre place? demanda-t-il d'un air embarrassé.

—Oui, cher, nous partirons aujourd'hui!

—Pourquoi ne resterions-nous pas ici?

—C'est impossible!

—Ne crois-tu pas que le directeur me donnerait une place?

—Pour rien au monde je ne le lui demanderai!

—Je lui demanderai moi-même, soeur, tu n'auras pas à t'en occuper.

—Non, non, tu ne le peux pas plus que moi. Nous irons à Southern Californie, ou même à Mexico; on y demande des hommes et des femmes connaissant le procédé cyanhydrique: nous y trouverons facilement une exploitation qui puisse nous occuper tous les deux. J'ai assez d'argent pour nous permettre d'aller où nous voudrons.

—Je préférerais de beaucoup rester simplement ici, Amy.

—C'est impossible! répondit-elle fermement: quand es-tu arrivé Tom? Ce matin?

—Oui, je suis venu à cheval de Cache d'Oro. J'ai confié ma bête à un Mexicain, et je suis arrivé ici tout droit, pour te voir d'abord. Quel homme est-ce, ton directeur?

—Ne nous occupons pas de lui.

En disant ces mots, Amy s'approcha d'une des fenêtres où Tom la suivit curieusement; vivement, elle se recula toute tremblante et toute émue.

—Il vient! s'écria-t-elle. Oh! j'aurais dû prévoir cela!

—Laisse-le venir, je désire justement le voir. Il se nomme Whipple, n'est-ce pas?

—Oui.

Amy s'élança vers son frère pour le mettre en garde contre un péril possible; mais le pas ferme du directeur s'entendait déjà, et avant qu'elle pût dire un mot, il entra dans le bureau. Il y avait un sourire sur son visage, mais le sourire disparut en apercevant un étranger, et ses yeux interrogateurs allèrent de la jeune fille à Tom assis près de la table.

—M. Whipple? interrogea le jeune homme en se levant.

—C'est moi.

—Mon nom est Henderson; James Henderson. Je causais avec cette jeune dame au sujet d'une position que je désirais avoir ici, et elle me disait que je devrais vous voir... puis-je espérer?

Whipple remarqua le trouble répandu sur le visage d'Amy, et le regard angoissé qu'elle lançait au jeune étranger; puis ses yeux, arrêtés sur Tom, se fixèrent sur ses mains gantées.

X

L'INTRIGUE SE NOUE

Le mensonge tombé si délibérément des lèvres de Tom plongea sa soeur dans une stupéfaction si douloureuse, qu'elle ne put trouver assez de force pour l'empêcher ou le réfuter.

Des réflexions pénibles se présentaient en foule à son esprit bouleversé. Si Whipple apprenait le véritable nom de Tom, nul doute qu'il ne l'accusât de l'avoir fait venir malgré sa défense. Pourquoi Tom allait-il contre le désir exprimé par Amy, en sollicitant une place? Il avait donc quelque chose à cacher? Pourquoi ce subterfuge, pourquoi ce faux nom? S'il agissait ainsi, c'était évidemment pour se mettre à l'abri.

Un chagrin immense s'empara de la jeune fille à la pensée de son espoir déçu; elle s'assit à son bureau, détournant la tête pour ne pas rencontrer les yeux du directeur.

Tom, pourtant, s'exprimait aisément, avec une entière liberté d'esprit; il soutenait sans l'ombre d'embarras le regard scrutateur de son interlocuteur.

—Enchanté de faire votre connaissance, Monsieur Henderson.

Et Whipple lui tendit la main avec cordialité.

Le jeune homme hésita un instant avant d'y mettre la sienne, et malgré sa force de volonté, la pression énergique du direc-

teur amena sur son visage une grimace de douleur qui apprit à ce dernier ce qu'il désirait savoir.

—Asseyez-vous, dit Whipple en indiquant un siège, et en s'asseyant lui-même. Habitez-vous cette partie de la contrée, Monsieur Henderson?

—Je suis étranger; je vins à Phoenix il y a un mois pour chercher du travail, hélas, sans succès! Alors, je me suis mis en tête de voir si vous ne pourriez pas me découvrir quelque chose ici.

—Quel genre de travail préférez-vous?

—Je vous serai reconnaissant de tout ce qui me permettra de gagner des appointements, même modestes.

—Bien!

—Si je pouvais choisir—et Tom lança un regard oblique à sa soeur—j'aimerais à me familiariser avec le procédé cyanhydrique; c'est un travail que j'ai toujours désiré apprendre.

—Avez-vous une bonne écriture?

—Très belle, je crois.

—Mettez-vous en face de Miss Travis et écrivez-moi quelque chose.

Amy se pencha sur son travail pour dissimuler son trouble.

—J'ai un spécimen sur moi, dit Tom, en tirant de sa poche un long portefeuille qui attira l'attention de Whipple. Du portefeuille il sortit un papier sur lequel était inscrit un compte de dépenses personnelles.

Le directeur l'examina minutieusement et le lui rendit.

—Seriez-vous disposé à travailler pour 75 dollars par mois?

—Je vous en remercierais beaucoup.

—Miss Travis,—Whipple se tourna vers la jeune fille—je trouve que vous avez trop de travail ici. Aimerez-vous avoir un aide?

—C'est à vous de décider, Monsieur, répondit la jeune fille à voix basse, sans lever la tête, je n'ai pas à donner mon avis.

—Je désire vous soulager le plus possible, et je pense que M. Henderson pourrait nous être utile à tous les deux.

Il attendit une réponse, mais la réponse ne vint pas.

—Je crois pouvoir vous donner espoir,

Monsieur Henderson : je désire que Miss Travis se consacre presque exclusivement aux travaux du laboratoire ; quand pourrez-vous commencer ?

—Tout de suite.

—Très bien. Je pense que vous trouverez facilement à vous loger ; pour le reste, Miss Travis vous mettra au courant mieux que moi.

Whipple se leva et se dirigea vers la porte. Au moment de sortir, il se retourna, et s'adressant à Amy :

—Je vais aller chez Miguel pour réparer une sottise que je fis hier, Miss Travis ; figurez-vous que j'ai donné le singe grimpeur au petit aveugle, et le lapin qui crie au sourd-muet !

Il se mit à rire et dit en sortant :

—Cela arrive parfois ; nos faveurs sont appréciées beaucoup moins qu'elles ne le devraient, à cause des bévues que nous commettons en les accordant !

Lorsqu'il eut passé le seuil, Amy s'élança et le suivit des yeux un bon moment.

—Il est étrange, soeur, dit Tom Travis, mais bon garçon ; pourquoi ne me félicites-tu pas ?

La jeune fille vint à lui, s'appuya au dossier de sa chaise, et lui passa les bras autour du cou.

—Pourquoi as-tu fait cela, Tom ? Pourquoi ?

Et le mécontentement perçait dans sa voix.

—Quoi, petite fille, d'avoir obtenu une place ici ?

—Oui, et donné un faux nom ?

—Il est inutile de me bombarder de tes pourquoi, répondit-il avec bonne humeur, je n'ai pas l'habitude d'avoir de secrets pour toi, Amy, je ne commencerai pas aujourd'hui.

—Si notre mère était ici, Tom, pourrais-tu la regarder sans rougir ?

A ces mots, le jeune homme montra quelques signes d'impatience.

—Quelle femme tu es pour voir tout de suite les choses en noir ! J'ai été très léger, je l'admets, mais je n'ai rien fait qui justifie ce visage chagrin, cet air désolé ! Voyons, soeur, regarde-moi avec gaieté, ou je regretterai d'être venu !

Elle vint se placer en face de lui, mais garda son air sévère.

—Il faut m'expliquer ce que tu te proposes, Tom, en me mettant dans cette fausse position.

Elle se contenait, mais sa voix était ferme et décidée.

—Bien, je serai...

Et s'interrompant brusquement :

—Ecoute-moi, soeur, je suis venu ici pour commencer une nouvelle vie : je rejette le passé loin de moi, je veux devenir tout autre ; j'ai pris la résolution de ne plus causer de peine à personne, surtout à toi ; et si j'ai donné un faux nom, c'est que je ne veux devoir ma position qu'à mon seul mérite ; c'est tout, sur ma parole ! Phfut ! tu fais une montagne d'une taupinière !

—N'est-ce pas plutôt que tu étais honteux ou que tu craignais de révéler ton véritable nom ? demanda-t-elle d'une voix pénétrante.

—Qu'est-ce que tu vas penser ? dit-il durement ; qui peut te faire supposer une pareille chose ?

—Ceci !

Amy tira de sa poitrine le médaillon qu'elle y tenait caché.

—Où, où as-tu trouvé cela ? s'écria-t-il au comble de l'agitation.

—Si tu étais à Phoenix, Tom, tu as certainement entendu parler du vol qui a été commis ici ?

—Certainement ! Mais quel rapport ce médaillon peut-il avoir avec le vol ?

Amy lui dit dans quelles circonstances le médaillon avait été trouvé par elle.

Pendant ce temps, Tom s'était un peu ressaisi.

—Par Jupiter, s'écria-t-il, frappant son genou de son poing fermé, c'est surprenant comme les choses arrivent quelquefois ! J'ai perdu ce médaillon à Phoenix, il y a un mois, j'en étais navré et j'ai tout fait pour le retrouver. Et tu l'as découvert ici, dans ce bureau, le lendemain du vol ?

—Que pouvais-je penser, Tom ?

—Tu aurais pu me faire bénéficier d'un doute.

—L'homme qui a trouvé le médaillon, quand tu l'as égaré, doit être un des voleurs ; par une coïncidence étrange il le

perdit ici où je fus heureusement la seule à le voir.

Tom se leva vivement et marcha de long en large.

—Une telle coïncidence paraît trop étrange pour être possible; je croirais plutôt qu'un des bandits, celui qui avait trouvé le médaillon, l'a laissé ici dans l'intention bien arrêtée de faire porter les soupçons sur moi.

—Oh! Tom! murmura la jeune fille qui voyait pour la première fois l'événement sous un nouveau jour, si tu savais combien la découverte de ce médaillon m'a coûté de nuits blanches!

—Je m'imagine combien tu as dû te torturer avec cela!

S'arrêtant devant elle, il la regarda avec pitié et posa une main sur son épaule.

—Pauvre petite fille, je te plains d'avoir un frère dont le passé autorise une pareille supposition!

A ces mots, les larmes contenues montèrent aux yeux d'Amy.

—As-tu parlé à quelqu'un de ta trouvaille?

—A personne, sauf à M. Whipple.

—Pourquoi le lui as-tu dit?... La voix de Tom tremblait visiblement.

—Je ne sais pas moi-même pourquoi je le fis: j'avais gardé ce secret trop longtemps, je ne pouvais plus le supporter, et puis j'avais besoin d'un conseil.

—Et c'est Whipple que tu as choisi pour cela?

L'anxiété était écrite sur le visage du jeune homme, et c'est d'une voix haletante qu'il ajouta:

—Que t'a-t-il conseillé?

—Il m'a conseillé de ne pas te faire venir à la mine.

—Il a fait cela? s'écria Tom, et l'expression avec laquelle ces mots furent prononcés était aussi brutale que le regard qui les accompagnait. Pendant un moment, les sentiments violents qui agitaient son âme se reflétèrent sur son visage tourmenté; mais il eut bientôt conscience de l'étrangeté de son attitude, et, par un effort énergique, il se ressaisit; ses traits se détendirent et s'éclairèrent. Il prit la main de sa soeur.

—Pardonne-moi, dit-il, mais sais-tu pourquoi Whipple ne voulait pas me laisser venir ici?

—Je ne peux le comprendre et j'en éprouve une grande amertume.

—C'est pour cela que tu tenais à ce que nous quittions la Golden Eagle?

—Oui.

—Bien, ce point éclairci, je pense, moi, qu'il vaut mieux rester, dit Tom délibérément.

—Mais songe dans quelle position je vais me trouver! Je saurai toujours que tu n'es pas celui que tu parais être; et sois sûr que M. Whipple le découvrira avant qu'il soit longtemps.

—Laisse-moi faire: Whipple, s'il est l'homme que je crois, me jugera sur ce que je ferai, et non sur mon passé. Un faux nom me facilite l'entrée dans la carrière: crois-moi, cela vaut mieux ainsi!

La nature droite et loyale d'Amy réprouvait tout ce qui ressemblait à de la duplicité; mais elle craignait, en opposant une trop longue résistance aux volontés de son frère, d'aggraver encore la situation, et dût-elle en souffrir, elle fermerait les yeux sur cette petite supercherie qui permettait à Tom de se réhabiliter et facilitait leur réunion.

Elle garda sur elle le médaillon, craignant que Whipple ne découvrit la fraude, s'il le voyait en la possession de Tom. De même, elle ne parlerait pas à son frère de la découverte concernant Jeffries; ce sentiment de réserve instinctif était-il dicté par la crainte d'exciter encore le jeune homme, ou par le désir d'en savoir davantage avant de dévoiler ce secret? Amy ne le savait pas elle-même.

Le vieux Gonzalès n'ayant plus de chambre libre, il fut décidé que Tom coucherait dans un coin du bureau, et prendrait ses repas chez Mrs. Gambel. Amy eût préféré que son frère trouvât pension ailleurs; mais il sut si bien persuader l'hôtesse qu'elle acquiesça d'assez bonne grâce à sa demande.

Dès que ces détails eurent été réglés, l'instruction du jeune homme commença par le travail routinier de chaque jour. Amy s'aperçut alors, —Tom ayant dû enlever ses gants, —que sa main droite était

entourée d'un bandage: il s'était déchiré la main quelques jours avant, expliqua-t-il, mais cela n'était rien et ne l'empêcherait nullement de travailler.

Alors commença pour la jeune fille un apprentissage pénible: parler à son frère comme à un étranger, éviter tout ce qui pouvait trahir cette situation exceptionnelle, était très difficile, et le plaisir de l'avoir près d'elle compensait à peine la crainte de se trahir.

Elle pensait à tout cela la nuit suivante, alors que le sommeil la fuyait obstinément, à cela, et à d'autres choses encore. Whipple avait-il donné un double sens aux paroles prononcées par lui en quittant le bureau? Peut-être la comédie jouée par son frère et par elle-même n'abusait-elle pas le directeur? Peut-être avait-il deviné que Tom était son frère?... Peut-être aussi bien qu'eux, jouait-il un rôle? Ces pensées lui étaient intolérables, et bien qu'elle ne pût se convaincre de la clairvoyance de Whipple, le soupçon restait en elle, tenace, inquiétant.

Amy en était là de ses réflexions, quand un coup de revolver troubla le silence de la nuit; il semblait venir d'un point assez rapproché; puis un appel au secours suivit de près la détonation. La voix lui semblait étrangement familière: était-ce la voix de Tom?

Sautant à bas de son lit, elle s'habilla aussi vite que ses mains tremblantes le lui permettaient, mit un châle sur sa tête et sortit de la maison.

XI

LE PORTEFEUILLE DE JIM CASSIDY

La lueur de la lanterne du vieux Gonzalès guida Amy vers les réservoirs, où elle trouva réunis son frère, le veilleur et Whipple; Tom, très excité, tenait encore à la main son revolver fumant; son chapeau était tombé à ses pieds.

—J'ai poursuivi le gredin, disait-il, mais la balle ne l'a pas atteint, j'en suis

sûr, il tournait justement derrière le premier réservoir.

Ton allait appuyer son explication d'un juron énergique, quand le directeur l'arrêta en posant une main ferme sur son bras.

—Miss Travis est ici, Henderson, ne la voyez-vous pas?

Amy réprima toute démonstration de sensibilité dans la crainte de trahir son frère.

—Qu'y a-t-il? demanda-t-elle d'une voix calme, en dépit de son trouble; j'ai entendu un coup de pistolet et un appel au secours; qu'est-il arrivé?

—Ne vous alarmez pas, Miss Travis; M. Henderson a été volé, mais il est sain et sauf.

—Volé?

—Oui, reprit Tom, je venais de quitter le contremaître Jeffries qui m'avait montré les réservoirs; j'ai arrêté ici, lorsqu'un homme, surgissant à ma droite, bondit sur moi, je n'ai pu voir le brigand qui, du reste, ne m'en a pas laissé le temps; je fus immédiatement renversé. Pendant que je me débattais, je le sentis fouiller la poche de mon vêtement et s'emparer de mon portefeuille; puis il s'enfuit. Tout cela s'est passé si rapidement que je ne pus me défendre; je le poursuivis et tirai sur lui, mais sans succès.

Tom regarda le directeur, et lui demanda d'une voix exaspérée:

—Quel peuple avez-vous dans ce camp, M. Whipple? Des attaques de ce genre sont-elles fréquentes?

—Je ne suis ici que depuis peu, répondit le directeur avec calme, mais c'est le premier vol commis depuis celui des lingots.

Puis se tournant vers le veilleur:

—Où étiez-vous, Gonzalès, pendant que cela se passait?

—J'étais près du dernier réservoir; mais dès que j'entendis le coup de feu, je vins très vite, oui très vite.

—Je ne sais qui peut avoir fait une pareille chose! murmura Amy.

—Chombo en est seul capable, affirma énergiquement Gonzalès; il est mauvais, je le connais.

—Je ne suis pas de votre avis, Gonza-

lès, repartit Whipple; après ce qui lui est arrivé, Chombo ne se risquerait pas à revenir au camp. Combien y avait-il dans le portefeuille, Henderson?

—Il n'y avait pas d'argent.

—Alors vous vous en tirez mieux que je ne le pensais!

—Oui; mais il y avait des papiers importants dont la perte me cause un grand préjudice.

—Je vous retrouverai vos papiers.

Tom le regarda avec étonnement et s'écria:

—Vous connaissez donc le voleur?

—Oui; Chombo ni aucun des autres mexicains ne doivent être accusés; laissez aller les choses, Henderson, et fiez-vous à moi pour retrouver votre bien et vos papiers.

Sans ajouter un mot, Whipple tourna sur ses talons et se dirigea vers la maison de Gonzalès, tandis qu'Amy rentrait elle-même chez Mrs. Gambel, l'esprit de plus en plus torturé par les dernières paroles du directeur. Si Chombo n'était pas le voleur, quel autre aurait pu attaquer Tom, et pourquoi Whipple semblait-il si sûr de le retrouver?

A quelques jours de là, un matin, le directeur descendit de cheval à la porte du bureau; l'inventaire était commencé, Amy et Tom travaillaient dans le laboratoire; protégés par un tablier et des gants de caoutchouc, ils enlevaient de la boîte de zinc No 1, les parcelles d'or incrustées sur le limon.

—Miss Travis, dit Whipple en se penchant dans l'ouverture de la porte qui séparait les deux pièces, je suis obligé d'aller à Cache-d'Oro, je serai de retour dans l'après-midi.

Il s'adressait à la jeune fille, mais ses yeux restaient fixés sur Tom.

—Très bien! répondit-elle.

—On dit que la foudre ne tombe pas deux fois de suite au même endroit; pourtant, je désire prendre quelques précautions pour cet inventaire... Quand serez-vous prêts à couler l'or en lingots?

—Demain dans l'après-midi.

—Alors, les lingots pourront être retirés dans la nuit de samedi?

—Oui.

—J'emprunterai le puek-board de Gonzalès et je porterai l'or à Phoenix, dimanche.

—Où le mettrons-nous pour la nuit de samedi à dimanche?

—Enfermez-le dans un sac de toile bien fermé, et déposez le sac dans le coffre-fort.

—Mais le coffre-fort est cassé et hors d'usage.

—Un voleur connaissant cette particularité ne pensera jamais y trouver des valeurs; d'ailleurs, M. Henderson couche dans le bureau, il gardera le trésor.

Tom lança un regard rapide au directeur, mais son visage souriant restait impénétrable.

—Vous seul pouvez décider, bien entendu! dit Amy en reprenant son travail.

—J'ai donné des ordres à Jeffries pour la journée, ajouta Whipple, vous n'aurez donc à vous inquiéter de rien. Si je n'étais pas de retour aussitôt que je le suppose...

Ces derniers mots furent couverts par un piétinement de chevaux et un grincement de roues venus du dehors; un instant après, ce fut un bref holà! proféré d'une voix rauque, tandis qu'une voiture s'arrêtait.

Whipple se retourna et traversa le bureau; Amy s'interrompit pour jeter un coup d'oeil à travers la porte du laboratoire.

—Y a-t-il quelqu'un qui s'appelle Whipple? interrogea la voix déjà entendue.

—C'est moi, M. Cassidy, répondit le directeur.

—C'est bien vous, je vous reconnais maintenant; c'est le camarade que nous cherchons, Christopher! Attachez les chevaux; nous allons bien voir si nous sommes sur la bonne voie!

—Christopher!!

Ce nom tomba des lèvres de Tom avec un rauque soupir. Amy se retourna, et ce qu'elle vit la glaça d'épouvante! Tom était appuyé défaillant contre le mur, le visage blême respirant la crainte et l'effroi, le regard vacillant et angoissé. A la main, il tenait le revolver dont il avait fait usage quelques jours plus tôt.

La jeune fille s'élança vers lui et le saisit par les épaules.

—Tom! murmura-t-elle, qu'as-tu?

—Chut! répondit-il, laisse-moi, ne me questionne pas, écoute!

Amy s'éloigna de lui, l'air égaré, mais ne le quittant pas des yeux.

Christopher était shériff! Cette pensée illumina son cerveau! Pourquoi Tom craignait-il un représentant de la loi? pourquoi restait-il là, comme une bête traquée, tremblant, désespéré, prêt à se défendre?

Un soupir désolé s'échappa de ses lèvres, tandis qu'une de ses mains comprimait les battements de son cœur.

Pendant cette scène muette, Cassidy et le shériff étaient entrés, et la voix arrogante du minier, la voix rauque de Christopher alternant avec l'organe calme et profond du directeur frappaient ses oreilles. Amy écoutait avec toute son âme.

—Vous êtes en fonctions ici? demandait Cassidy.

—Oui.

—Bien, je suis venu pour vous voir, Whipple; j'ai amené le shériff pour le cas où sa présence deviendrait nécessaire: je veux savoir si vous êtes droit ou tortueux.

—Vraiment? répondit Whipple avec dédain.

—Oui, par le tonnerre! rugit Cassidy que son exaltation rendait haletant; la semaine dernière, jeudi, vous voyagez dans la voiture qui va de Phoenix à Cache-d'Oro, vous en souvenez-vous?

—J'ai d'excellentes raisons pour ne pas l'oublier; vous avez abandonné votre portefeuille, ce jour-là.

—Sous la menace d'un coup de pistolet! Mais, si vous m'aviez laissé faire, et si vous n'aviez pas effrayé les chevaux par votre folle intervention, j'aurais pu jouer mon rôle avec mon revolver et riposter au bandit. Oh! vous avez embrouillé les choses de la belle façon; j'ai pensé à cela pendant le reste du voyage, et j'en ai conclu qu'il me fallait tirer la chose au clair, comprenez-vous? C'est pourquoi j'ai amené le shériff. Si vous ne pouvez me donner l'explication que j'exige, il sait ce qu'il aura à faire, eh! Christopher?

—Certainement! répondit le shériff; dites-nous cela, Whipple.

Le directeur se mit à rire.

—Il ne s'agit pas de rire! gronda Cassidy, nous ne nous contenterons pas, et vous n'expliquez rien; vous êtes le seul coupable...

—Je suis coupable d'avoir sauvé le peu d'argent que j'avais sur moi, ainsi que celui de la jeune Mexicaine et du pauvre diable de New-York. Quand au vôtre, Jim Cassidy, je ne m'en suis pas plus soucie que d'un rouge liard; je ne sais rien de plus.

—Vous avez une singulière façon de me parler, Monsieur, glapit Cassidy; si cette manière vous semble bonne, vous vous trompez étrangement!

—Je pense que ma manière vaut au moins la vôtre, Monsieur Cassidy; je m'étonne que Christopher vous ait accompagné pour une si étrange commission. Après tout, je suis content que vous soyez venu, cela m'évite un voyage à Cache-d'Oro, où je me disposais à aller pour causer avec vous, je vous prie.

Les trois hommes sortirent du bureau, Amy se tourna vers son frère et put constater l'impression d'immense soulagement reflétée par son visage détendu; le revolver n'était plus dans sa main.

—Là! là! soeur, dit-il, ne me regarde pas ainsi. Par Dieu! on dirait que tu me soupçonnes encore!

—Comment ne te soupçonnerais-je pas, après la crainte que tu viens de montrer?

—N'ai-je pas lieu de craindre? Tu oublies que tu as trouvé le médaillon ici, le matin du vol.

—Personne ne le sait que nous.

—Nous et Whipple, puisque tu as eu l'imprudence de tout lui dire. Cela suffit pour faire tomber les soupçons sur moi; si je dois être accusé, j'ai le droit de craindre le shériff.

Amy, torturée par ses doutes, se raccrocha à ce faible espoir; elle accepta donc l'explication de son frère.

—Je regrette d'avoir fait cette confidence à M. Whipple, je crois pouvoir affirmer qu'il ne s'en servira pas contre toi; mais, si la crainte seule t'a guidé tout à l'heure, je ne regretterai jamais assez d'avoir parlé; pardonne-moi, Tom!

—Laissons cela, dit-il en se remettant

au travail, je suis fou de me tourmenter pour si peu!

Pendant ce temps, Whipple avait conduit ses visiteurs à quelque distance des réservoirs, dans un endroit isolé où se trouvait un petit bâtiment de pierre, à demi encastré dans le flanc de la montagne: cette construction, proche du puits principal de la vieille mine, avait servi de poudrière au temps de la première exploitation: là, ce que le directeur avait à dire ne serait entendu que de Cassidy et de Christopher.

—Pourquoi diable nous amenez-vous ici? grommela Cassidy.

—Pour vous dire un mot en particulier, répondit Whipple, en tirant un objet de la poche de son vêtement; est ce bien ce que vous cherchez, Cassidy?

—Par lord Harry! s'écria le propriétaire minier, en arrachant le portefeuille des mains de Whipple, où l'avez-vous trouvé?

—Est ce bien le vôtre?

—Naturellement, c'est le mien!

Vivement, il dénoua la courroie de cuir et l'ouvrit.

—Vide! dit-il d'une voix angoissée. Où est l'argent qu'il contenait?

—Le voleur se l'est probablement approprié. Je pensais bien que c'était le portefeuille que vous aviez jeté au moment de l'attaque; mais cela a une si grande importance que je désirais en être sûr.

—Où l'avez-vous trouvé?

—Il est certaines choses que vous ne devez pas savoir, M. Cassidy; c'en est une!

Le visage naturellement coloré du minier devint pourpre.

—Par le tonnerre! vous me le direz ou vous irez à Phoenix avec Christopher!

Whipple donna, pour la première fois, quelques légères marques d'impatience.

—Oh! vous ne me faites pas peur, Cassidy, et vous n'obtiendrez pas que le shériff aille contre son devoir et fasse une chose qu'il regretterait ensuite!

—Nous comprenons cela, Whipple, répondit le shériff, en calmant Cassidy du geste; mais vous avez produit ce portefeuille, vous devez nous dire où et quand vous l'avez trouvé.

Whipple attira ce dernier un peu à l'écart, et lui donna à lui seul une explication qui parut le satisfaire entièrement. Lorsqu'ils revinrent près de Cassidy, celui-ci, toujours exaspéré, grommela:

—Bien, bien, quelle est l'utilité de ce procédé étrange? Si vous aviez à dire quelque chose concernant le portefeuille, il me semble juste d'en être informé!

—Vous vous trompiez, Cassidy, en supposant que Whipple ait jamais eu quelque rapport avec les détresseurs; je vous l'avais déjà dit avant de partir, mais vous avez tellement insisté que je vous ai accompagné. Laissons Whipple agir seul, il sait son affaire, et est mieux placé que nous pour dénieher les bandits qui ont emporté les lingots; en mettant la main sur eux, il aura découvert du même coup non seulement vos voleurs, mais encore les assassins de Nate Brander tué à Cache d'Oro. C'est la même bande qui a tout fait, mon opinion n'a pas varié depuis le début de l'affaire.

—Whipple ne m'a cependant pas convaincu de son innocence! répondit Cassidy.

—Il m'a convaincu, cela doit suffire! riposta le shériff.

—Comment fut tué ce Brander? demanda Whipple, s'adressant à Christopher.

—Il entra à Cache-d'Oro avec son camarade Abe Griffin, quand trois hommes les arrêtaient, leur demandant la bourse ou la vie; une lutte acharnée s'engagea, et lorsque le combat prit fin, Brander restait sur le carreau et Griffin avait une balle dans le côté; il est encore en traitement à Cache-d'Oro.

—A-t-il vu l'un ou l'autre de ces trois hommes?

—Il a vu l'un d'eux et pourrait le reconnaître s'il se trouvait en face de lui.

—Comment était cet homme?

—Grand, fort, le teint terreux, la moustache et les cheveux roux; le compagnon a, paraît-il, les allures d'un cow-boy. Les trois hommes étaient masqués, affirme Griffi, mais le masque de celui avec lequel il luttait détaché pendant leur corps à corps.

A ce moment, Jeffries passa devant l'ancienne poudrière; Whipple, tout en

l'observant, ne manqua pas de remarquer le regard furtif qu'il lança vers lui; le contremaître, en rencontrant l'oeil du directeur, détourna latête et continua son chemin. Cette scène muette eut la durée d'un éclair, ni le shériff ni Cassidy n'y prêtèrent attention.

—Tous les hommes de Cache-d'Oro sont surexcités par cet assassinat, continua le shériff, et s'ils trouvent la piste avant moi, ils pourraient bien la suivre et appliquer au meurtrier la loi de Lynch. C'est pour cette raison surtout que j'ai tenu à venir ici aujourd'hui vous donner ce renseignement; je compte sur vous pour agir en conséquence.

Whipple s'inclina.

—Ce portefeuille vide n'a plus d'intérêt pour vous, Cassidy, dit-il au minier en tendant la main, et moi, je pense avoir à m'en servir encore.

Cassidy n'était nullement disposé à acquiescer à cette demande, mais un mot dit par le shériff le contraignait à céder.

—Je n'y comprends rien, grommela-t-il, mais je suppose que vous devez savoir ce que vous faites; nous n'avons plus rien à faire ici, Christopher, nous pouvons partir.

Le minier quitta la poudrière et se dirigea vers le bureau où la voiture avait été laissée. Whipple et le shériff le suivaient à distance.

—Revenez ici demain, dit le directeur, je pense vous livrer un des hommes, peut-être les trois!

—Comptez sur moi! répondit Christopher.

En arrivant, ils passèrent près de Tom actionné à son travail. Celui-ci ne leva pas la tête. Bientôt Cassidy et le shériff furent hors de vue.

Whipple s'arrêta à l'ombre du bâtiment pour rouler une cigarette.

—Il n'y a pas d'autre solution! murmura-t-il en soupirant. Puis, ayant allumé sa cigarette, il entra dans le bureau.

Amy, préparant le travail de la journée suivante, ne prit pas garde à l'entrée du directeur. Il s'assit près de la fenêtre par laquelle on voyait Tom penché sur des boîtes fumantes.

—Miss Travis, dit-il enfin, voulez-vous

me prêter un moment d'attention?

Elle se redressa et se tourna vers lui.

—Je suis désolé de ce que je vais faire, mais c'est mon devoir; je ne peux m'y soustraire!

Sortant le portefeuille de sa poche, il le lui tendit.

—Voici le portefeuille que j'ai pris à votre frère la nuit dernière.

XII

LE DIX DE CARREAU

Whipple, comme tous les coeurs généreux, redoutait d'infliger un chagrin ou une peine à un être faible; aussi fût-il agréablement surpris de constater avec quel empire sur soi-même et quelle impassibilité la frêle créature recevait le coup que son devoir le contraignait à lui porter.

—Le portefeuille que vous avez pris à mon frère! répéta Amy.

Comme un éclair, la vérité jaillit dans son cerveau. Pas un seul instant le subterfuge de Tom n'avait atteint son but; le mensonge avait été percé à jour dès la première heure par le directeur, qui s'emparait maintenant de leurs propres armes et les retournait contre eux.

La jeune fille s'approcha de la table pour y déposer le creuset qu'elle tenait; ses yeux étaient brillants et résolus, ses mains ne tremblaient pas. Whipple ne pouvait qu'admirer ce calme: était-ce bien là celle qui avait pleuré, qui s'était humiliée devant lui pour obtenir l'admission de son frère? Était-ce bien celle qu'il avait vue prête à absorber un poison mortel?

—Le portefeuille que vous avez pris à mon frère?

Amy, en répétant ces mots pour la seconde fois, releva fièrement sa jolie tête et vint droit à lui.

—Quelle sagacité! quelle sagesse, M. Whipple! Saviez-vous que Tom était mon frère, lorsqu'il vous donnât le nom de Henderson?

—J'en étais sûr!

—Et vous étiez sûr aussi, sans doute, que je l'avais fait venir malgré votre défense, que j'avais inventé le mensonge qui me permettait de le garder près de moi?

—Je suis sûr que vous en êtes incapable.

—En vérité, la distinction est délicate! Vous saviez que je tolérais le mensonge, si je n'en suis pas l'auteur; mais laissons cela: mon frère est ici pour vous prouver qu'il est digne de confiance et que vous pouvez vous reposer sur lui, malgré son passé; ce qui importe maintenant, c'est ceci: l'impeccable M. Whipple se fait voleur, attaque mon frère et lui dérobe son portefeuille: dans quelle intention? Ceci est aussi mystérieux que les moyens mélodramatiques employés jusqu'ici. Pourquoi avez-vous fait cela? J'ai le droit de le savoir!

Whipple, devant ces paroles cinglantes, ne se départit pas du ton bienveillant qu'il avait adopté.

—Il me sembla reconnaître ce portefeuille, quand je le vis dans les mains de votre frère.

—Où et quand l'aviez-vous déjà vu?

—Au moment du vol de la voiture de Cache-d'Oro; c'est celui qui a été pris à M. Cassidy, le visiteur venu ici ce matin avec le shériff.

Cette révélation accablante n'eut pas le pouvoir d'ébranler la foi de la jeune fille.

—Alors, répondit-elle, au lieu d'agir franchement et de donner à mon frère les moyens de se disculper, vous lui tendez le piège dans lequel il est tombé l'autre nuit: pourquoi ce mystère? pourquoi cette violence?

—Par égard pour vous, Miss Travis! Je désirais être absolument certain avant d'engager la partie. Je vous ai prévenue que, si vous faisiez venir votre frère, mon devoir m'obligerait à le faire arrêter ainsi que Jeffries. Je sais qu'il est là malgré vous; mais, puisqu'il est venu de lui-même et sous un faux nom, les circonstances étant différentes, je devais agir différemment.

—Vous avez emmené M. Cassidy à la

poudrière pour lui faire reconnaître le portefeuille?

—Oui.

—Il l'a reconnu?

—Il l'a reconnu.

—Alors, vous êtes convaincu que Tom a attaqué la voiture de Cache-d'Oro?

—Je suis persuadé qu'il y a aidé; il avait deux complices: Chombo et Jeffries.

La frêle jeune fille entendit ces paroles sans tressaillir, sans pâlir même.

—Vous ne conservez aucun doute sur la culpabilité de Tom, Jeffries et Chombo, relativement au vol des lingots?

—Non.

—Pourquoi n'ajoutez-vous pas mon nom à cette liste de criminels?

Sa voix âpre et mordante laissait percer une ironie douloureuse.

—Parce que vous n'avez rien à faire avec l'un ou l'autre de ces crimes; votre nature loyale se refuse à toute action inavouable ou déshonorante.

—Merci! mais je m'étonne que votre habileté ne vous ait pas incité à provoquer l'hérédité! Je suis la soeur de Tom, ce qu'il est, je peux l'être aussi!

—Ce n'est pas l'hérédité qui fait le criminel, mais l'influence du milieu dans lequel il vit! répondit Whipple avec calme.

—Alors, que Dieu ait pitié des infortunés qui restaient seuls au monde, car vous êtes dans l'erreur, c'est une vérité aussi puissante que celle des Saintes-Ecritures, que les vices du père se retrouvent dans l'enfant!... Mon père était...

Whipple l'interrompit vivement.

—Je vous supplie de ne pas continuer, cela est hors de la question!

—Mon père buvait; il est mort à la prison d'Etat, continua la jeune fille, il a brisé le cœur de ma mère, et quand elle mourut... (à ce moment l'émotion altéra sa voix...) elle mit Tom sous la sauvegarde de mon amour. "Tom est comme son père, Amy, murmura ma mère. Oh! sauve-le de lui-même!" Ce furent ses dernières paroles! Je serai fidèle à ma promesse, je sauverai Tom de lui-même, je le sauverai de vous!

Whipple, le cœur déchiré, soutenait une lutte terrible entre le devoir et la pitié.

- Que comptez-vous faire?
—Le shériff doit revenir demain.
—Mon frère sera arrêté?
—Votre frère et Jeffries; Chombo aussi, si je peux le trouver.
—Pas avant demain?
—Je garderai votre frère et le contre-maître jusque-là; quand le shériff viendra, je les lui remettrai.

Ces mots ne la firent pas trembler, et ce calme surhumain augmentait l'admiration et l'angoisse du directeur.

—Pourquoi avez-vous jugé nécessaire de me faire part de vos intentions?

—Parce que je trouvais juste de vous préparer à ce qui va se passer!

—Si vous vouliez être entièrement juste, vous m'accorderiez un peu de temps pour prouver l'innocence de Tom.

Il ébaucha un geste de protestation, pensant la convaincre de l'impossibilité de sa demande.

—Je veux bien admettre que vous faites ce qui paraît être votre devoir, mais pourquoi tant vous hâter? Pourquoi ne pas attendre l'arrivée du détective? C'est à lui qu'appartient le triste droit d'opérer les arrestations!

Une lueur fugitive traversa les yeux de Whipple.

—Je dois agir moi-même.

—Mon frère est victime d'intrigants; je suis aussi sûre de son innocence que vous l'êtes de sa culpabilité: donnez-moi une semaine, et je vous empêcherai de commettre une grave erreur, en remettant Tom au shériff.

Whipple réfléchit un moment.

—Rendez-moi le portefeuille, dit-il enfin, j'enverrai un mot au shériff pour qu'il ne vienne que lundi après-midi; mais, si vous êtes enfin convaincue de la culpabilité de votre frère, vous me laisserez faire ce que mon devoir me dictera?

—Rien ne sera changé avant lundi?

—Non.

—Très bien.

Silencieusement, elle tendit le portefeuille que Whipple remit dans la poche de son vêtement; puis, sans ajouter un mot, il sortit du bureau, monta le cheval laissé à la porte et se dirigea vers le

Corral de Gonzalès; il enleva la bride, la selle et la couverture, fit rentrer le cheval, s'asit un instant à l'ombre de la palissade, alluma une cigarette et tomba dans une rêverie profonde.

Au bout de quelques minutes, il prit le portefeuille, l'ouvrit, feuilleta les papiers qu'il avait enlevée pour le montrer à Cassidy et replacés ensuite. Il en sortit une carte salie par l'usage, un dix de carreau; sur la carte, entre les petits carrés rouges, les mots suivants étaient écrits au crayon:

“Whipple sait; il est nécessaire qu'il disparaisse pour que nous ayons les lingots; c'est dans la nuit de samedi qu'il faut agir, soyez prêts!”

“Si elle lisait ceci, pensa Whipple, si elle savait que ce dix de carreau manque à un jeu de cartes trouvé dans le coffre de Jeffries, elle croirait peut-être à la culpabilité de son frère. Je joue ma vie, c'est vrai; mais elle aura une telle preuve dans la nuit de samedi, qu'elle ne pourra plus douter; Dieu sait pourtant que je l'épargnerais, si c'était en mon pouvoir!”

Il remit la carte à sa place, le portefeuille dans sa poche, et revint à la maison, portant les harnais sous son bras.

XIII

LE RESERVOIR No 10

—Les Greasers ont vidé le fond du réservoir no 10, mais on ne peut s'en servir avant qu'il soit réparé.

Tel fut le rapport de Jeffries, le samedi matin.

Depuis le départ de Chombo, les relations de Whipple et du contre-maître demeurèrent très tendues; ce dernier, pour des raisons à lui connues, gardait une dent formidable contre le directeur.

—Qu'y a-t-il à ce réservoir? demanda Whipple.

—La toile métallique est arrachée, le résidu passe dans le double fond, et empêche la solution de couler.

—Bien! mettez tout en ordre.

Les Glaneurs d'Or

Sans ajouter un mot, Jeffries pirouetta sur ses talons et retourna à son travail.

Les grands réservoirs, dans lesquels la solution dissolvait l'or, étaient construits d'une façon spéciale : le fond, d'un plancher étanche, était surmonté de pièces de bois de deux pouces carrés d'épaisseur, posées parallèlement et formant claie ; rivé à ces pièces de bois, un double fond épais d'un pouce, percé de trous ; la face supérieure de cette sorte de tamis était recouverte d'une toile métallique qui empêchait les résidus entassés dans le haut du réservoir de couler à travers les trous du tamis. Une cuve plus petite, élevée au-dessus de la grande, contenait la solution de cyanure, qui, mêlée à l'eau dans des proportions déterminées, filtrait au fond de chaque cuve, entraînant par son propre poids les parcelles d'or qu'elle faisait passer à travers la toile métallique, et menait ensuite à l'aide d'un conduit spécial dans les boîtes de zinc.

Une coursive large de quelques pieds courait le long du faite des réservoirs d'un bout à l'autre des rangs, terminée à chaque extrémité par une pente douce. Indépendamment de la coursive, un escalier de quelques marches donnait accès à la cuve supérieure qui fournissait la solution.

Chaque jour, un courant ininterrompu d'ouvriers amenait dans des brouettes la terre broyée qui devait emplir les réservoirs, vidés préalablement par les Mexicains qui jetaient les résidus à terre, où ils étaient ramassés pour être portés sur les amas de rebut, loin du camp. Les terrassiers montaient par une des pentes douces et redescendaient par l'autre, après avoir déchargé leur précieux fardeau. C'était une activité de ruche, où le va-et-vient continu des hommes présentait une pittoresque animation.

Six réservoirs fonctionnaient journellement, sauf le dimanche, que la douce influence d'Amy avait fait consacrer au repos. Chaque matin, avant la reprise du labeur quotidien, la solution de cyanure était pompée et la cuve emplie d'eau fraîche fournie par le canal ; c'est à ce moment que le travail de la jeune fille commençait.

Avec une éprouvette attachée à un long fil de fer, elle amenait, du fond du réservoir, un échantillon de la solution qu'elle portait au laboratoire pour s'assurer de la quantité de cyanure restée dans la cuve.

Alors elle ouvrait l'armoire où la Blanche-Mort était enfermée, en prenait la quantité nécessaire qu'elle transportait elle-même pour la verser dans les récipients, puis le flot était envoyé dans le grand réservoir, et le travail merveilleux commençait.

Mille détails, mille soins incombaient encore à Amy ; c'était la surveillance constante du travail de filtrage, des prélèvements fréquents sur les résidus pour des expériences de contrôle, etc., etc. ; et les jours d'inventaire, son travail et sa responsabilité étaient plus que doublés. C'est à elle seule qu'appartenait le maniement du précieux métal, et la formation des lingots : là encore, il lui fallait faire preuve d'une grande endurance physique. Les boîtes de zinc, toujours cadencées, étaient placées sous sa responsabilité ; quand le cours du cyanure se détournait de la boîte no 1, elle l'ouvrait et la transportait au laboratoire pour en manipuler le contenu, les mains soigneusement gantées.

Sous l'action de l'acide-sulfurique, les copeaux se transformaient en une masse pulpeuse et noire, qui, séchée et mise dans des creusets, devenait liquide à l'aide de certains dissolvants. Ce limon, soumis à l'action du feu, se transformait insensiblement et formait enfin des lingots prêts à être livrés à la banque qui en créditaient la Compagnie.

Mais ces travaux ne s'accomplissaient pas sans des soins nombreux, sans une vigilance sans cesse en éveil, dont dépendait le succès ; un détail oublié, une opération mal surveillée, et la réussite se changeait en désastre : une telle responsabilité pesant sur de faibles épaules était vraiment très lourde.

Ce samedi-là, la tâche devint plus cruelle encore.

Le devoir enchaînait la jeune fille, et pourtant trois jours seulement lui restaient pour prouver l'innocence de son

frère! Tom ne devait pas être au courant de ce qui se passait; et, bien que Whipple ne lui eût pas demandé le secret, l'honneur lui commandait de ne pas dévoiler à tous les intentions du directeur; il fallait agir pourtant, tenter quelque chose, mais quoi? Cette pensée la hantait! Tout en procédant à ses travaux, elle lui revenait encore, toujours! Tout en procédant à ses travaux, elle lui revenait encore, toujours! puis elle essayait de la chasser, dans la crainte que le désespoir n'anéantit son énergie. Sa tâche terminée, le soir, elle pourrait se consacrer tout entière à son frère, et réunir les preuves de son innocence.

Dans l'après-midi, Whipple vint au bureau; la jeune fille, assise devant le four, attendait que le contenu des creusets fût prêt à être versé dans les moules posés à terre. Elle leva les yeux et inclina légèrement la tête.

Whipple s'assit en face d'elle.

—En passant devant les réservoirs, j'ai vu Tom qui aidait Jeffries.

—Oui, répondit-elle en détournant la tête. M. Jeffries fait quelques réparations au réservoir no 10, il est venu me demander si je pouvais lui prêter Tom pour quelques heures; j'y ai consenti, car je ne peux quitter mon travail.

—Tout est bien ainsi, Miss Travis, je ne songeais pas à vous critiquer; aviez-vous remarqué que le réservoir no 10 fût abîmé?

—Non.

—Vous ne l'avez pas vu, après qu'il a été déchargé ce matin?

—Je ne me suis pas occupée des réservoirs depuis que vous êtes ici; s'il y avait eu quelque chose, M. Jeffries l'aurait su.

Elle se leva, enleva la porte du four et surveilla les creusets. Après avoir ajouté du charbon, elle se rassit; mais la flamme en éclairant son visage, avait permis au directeur de constater combien il était ravagé; une immense pitié lui étreignit le coeur; la pauvre enfant, malgré sa volonté, ne pouvait dissimuler la lutte terrible qui se livrait en elle.

—Quand le réservoir fut-il examiné pour la dernière fois? demanda-t-il après un silence.

—Deux semaines avant votre arrivée.

—Ordinairement, est-il nécessaire de le réparer aussi souvent?

—Non.

Ils restèrent un moment silencieux.

—J'ai envoyé un mot au shériff par le cocher de la voiture de Cache-d'Oro cet après-midi, dit-il enfin.

Amy ne répondit rien, ne le regarda même pas.

—De cette façon, Christopher sera ici lundi après-midi.

Toujours silencieuse, la jeune fille se leva, détacha du mur une paire de pinces que Whipple lui enleva vivement des mains.

—Permettez, dit-il, le creuset est trop lourd pour vous.

Sans un mot, elle souleva le couvercle du four; d'une main forte et ferme, il saisit le creuset brûlant à l'aide des pinces, l'enleva du brasier et versa l'or fondu dans le moule.

—Le dernier lingot, dit Amy.

—Vous n'avez pas besoin de rester, Miss Travis, je ferai le reste.

—Je partirai quand j'aurai terminé, répondit-elle en s'asseyant de nouveau.

Whipple suspendit les pinces et reprit sa chaise.

Quand le moule fut refroidi, Amy le renversa sur la plaque de zinc qui couvrait le plancher devant le four, puis en fit tomber le lingot. Reprenant les pinces, elle saisit l'or, le plongea dans une cuve d'eau; puis, ayant remis le moule à sa place, elle se dirigea vers le coffre-fort brisé, en sortit un sac, l'ouvrit et se tourna vers le directeur.

—Il y a quatre lingots, M. Whipple, je vous prie de venir voir.

—Je m'en rapporte à vous.

—Je préfère que vous les ayez vus.

Il regarda dans le sac.

—Quatre lingots, dit-il.

—Et voici le cinquième.

Elle le sortit de la cuve et le mit dans le sac qu'elle ferma à clef; puis elle lui tendit la clef.

—Ma responsabilité se termine ici, ajouta-t-elle.

Au moment où elle prenait son chapeau, la cloche sonnée par Pepe appelait pour

Le souper; sans ajouter un mot, Amy se dirigea vers la porte.

Whipple, debout, près du sac d'or, ne la quittait pas des yeux.

—Miss Travis! dit-il avant qu'elle fût dehors.

—Qu'y a-t-il? demanda-t-elle en s'arrêtant.

—Vous rendez mon devoir bien dur!

Une émotion intense faisait trembler sa voix.

Était-ce bien l'homme flegmatique si maître de lui qui parlait ainsi! Un instant, Amy hésita, puis avec un sourire amer:

—Dur! s'écria-t-elle, pour vous!

Une minute après, elle avait disparu.

XIV

LE DESTIN COMMANDE

Whipple demeura un long moment debout, les yeux rivés sur la porte par laquelle la forme svelte et jeune s'était évanouie; puis il se dirigea vers une fenêtre. C'était l'heure où les ouvriers quittaient leur travail, et la gaité bruyante des Mexicains, leurs conversations animées donnaient à cette partie du camp un aspect des plus pittoresques. Mais il ne vit rien de cette scène, une vision charmante flottait devant ses yeux, lui voilant le reste du monde: c'était un visage nimbé d'or, élevé vers le ciel au-dessus de deux mains jointes.

Whipple passa la main sur son front, puis d'un geste machinal la porta à sa poche pour y prendre une cigarette, mais il la retira vide; il retourna à sa chaise et s'assis, la tête penchée.

—Si elle savait, pensa-t-il, si elle pouvait savoir ce que cela va me coûter!

Un long moment, il resta immobile dans l'ombre croissante; les flammes mourantes du foyer projetaient sur lui des lueurs tremblotantes et fantastiques. Il fut brusquement tiré de sa rêverie par une voix venant du dehors.

—Senor Whipple?

Il releva la tête en tressaillant: une forme féminine, appuyée contre la porte, se détachait sur le fond obscurci du ciel.

—Ah! dit-il, est-ce vous, Térésa?

—Oui, répondit-elle, hésitant à franchir le seuil; vous allez venir souper?

—Je suis occupé, Térésa: je me passerai de souper, ce soir.

—Si vous le désirez, senor, je vous l'apporterai ici?

—Non.

Avec regret, Térésa se détourna pour s'en aller.

—Jeffries est-il à la maison, Térésa? demanda Whipple brusquement.

—Il finit de souper, il partira ensuite.

—Très bien.

—Dois-je vous l'envoyer, senor, ou Pablo peut-être?

—Non, non, je n'ai pas besoin d'eux.

La jeune fille partit. Whipple sortit à son tour, contourna les bâtiments, jetant des regards scrutateurs dans l'ombre qui les entourait. De retour au bureau, il souleva une des lames du parquet. La nuit était tout à fait venue et le foyer à demi éteint accentuait les ténèbres rendues plus profondes par les lueurs vacillantes qui s'en échappaient. Saisissant le sac d'or, Whipple le transporta près de l'ouverture pratiquée dans le plancher. Soudain, un bruit de pas l'interrompit; il se précipita à la porte, fouilla l'ombre, mais, n'ayant rien vu, ni rien entendu, qui pût confirmer ses craintes, il reprit sa besogne mystérieuse.

Il ouvrit le sac, en sortit les lingots, un à un, les glissa sous le parquet et rabattit la planche soulevée. Près du foyer se trouvait un tas de scories dont il avait soigneusement remarqué la place; il y vint avec assurance et, morceau par morceau, il en remplit le sac allégé de son précieux dépôt. Lorsqu'il fut satisfait du poids, il le ferma et le déposa dans le coffre-fort, dont il repoussa la porte brisée.

La nuit s'avancait; seul, le cri lointain des coyotes troublait le silence profond qui régnait dans le camp; Whipple, en s'éloignant du coffre-fort, s'arrêta devant la fenêtre qui prenait vue sur les réservoirs; ils se détachaient, farouches et gigantesques, dans la lumière douce de la

lune, formidable escouade commandée par le réservoir monstrueux qui les dépassait tous.

Le directeur, debout près de la fenêtre, guettait le moindre mouvement, écoutait le moindre bruit, s'étonnant de ne pas voir apparaître la lanterne du veilleur de nuit, dont la lueur piquait ordinairement d'un point lumineux l'ombre opaque de la nuit.

Peut-être Gonzalès était-il derrière le second rang, surveillant les cuves; cette idée le rassura. Whipple reprit alors sa place près du foyer, mais en ayant soin de se tourner de façon à faire face à la porte. Les minutes s'écoulaient lentement, l'attente lui semblait longue et angoissante.

—“C'est dans la nuit de samedi qu'il faut agir”, dit-il, répétant les mots significatifs crayonnés sur la carte; l'heure est passée pourtant!

Ces mots étaient à peine formulés, qu'un bruit de pas pressés, écrasant le gravier du chemin, parvint à son oreille.

“Un seul!” pensa-t-il, en mettant sa main droite sur la crosse d'un revolver caché dans la poche de son vêtement.

Une minute plus tard, une forme sombre apparaissait à la porte.

—Etes-vous là, M. Whipple? appela la voix de Tom Travis.

—Je suis là, Henderson, sur mes gardes!

—Sur vos gardes?

—Oui, le trésor, vous savez, c'est le moment de veiller sur lui!

—Je ne savais pas que cela vous retenait ici, sans quoi je serais déjà venu.

—Oh! Je n'ai pas envie de rester. Asseyez-vous, Henderson, il y a une chaise près du foyer.

—Pourquoi n'avez-vous pas de lumière?

—J'aime l'obscurité, parfois!

—Il est onze heures, dit Tom en s'asseyant.

—Le temps s'avance.

La voix était toujours calme, mais Whipple n'avait pas quitté la crosse de son revolver.

—Comment trouvez-vous votre travail, Henderson?

—Très intéressant! répondit Tom avec

élan; je pense que Miss Travis m'aura bientôt appris tout ce que je dois savoir, je pourrai alors espérer de meilleurs appointements dans une autre exploitation.

—C'est possible; si quelqu'un peut vous mettre au courant, Henderson, c'est bien Miss Travis, elle connaît tout sur le bout du doigt. A propos, avez-vous entendu parler de l'effervescence qui s'est produite à Cache-d'Oró, depuis quelque temps?

—Quelle effervescence?

—A propos du meurtre du mineur Brander, c'est son nom, je crois?

—Jeffries m'en parlait tantôt, pendant que nous posions une nouvelle toile métallique au réservoir no 10, répondit Tom d'un ton indifférent. J'espère qu'on prendra les brigands; Jeffries me disait qu'il y a une certaine quantité d'attentats commis récemment dans cette contrée.

—Oui, une grande quantité. J'espère qu'il n'arrivera rien ici, cette nuit.

—A quel propos?

—Nous avons cinq mille dollars en lingots dans le bureau, vous savez; c'est un gâteau de valeur bien fait pour tenter les bandits.

—Oh! je serai là pour les recevoir!

—Naturellement.

Whipple se dirigea vers la porte, le visage tourné vers Tom, la main appuyée sur le revolver.

—Veillez bien sur le coffre-fort.

—Fiez-vous à moi, dit Tom avec un rire bref, je ne dormirai que d'un oeil!

—Avez-vous fini de réparer le réservoir no 10?

Whipple était maintenant à la porte, écoutant tous les bruits du dehors, et fouillant du regard l'ombre qui s'étendait en face du bâtiment.

—Oui, répondit le jeune homme, il est prêt à être rempli lundi matin.

—Vous avez un revolver, Henderson?

—Je crois prudent de me tenir armé, dans cette contrée.

—S'il arrivait quelque chose ici, ce que je ne pense pas, j'entendrais le bruit de votre arme et je viendrais immédiatement. Bonne nuit!

—Bonne nuit!

Whipple franchit la porte et se dirigea

lentement vers l'angle des bâtiments. Le chemin conduisant à la maison de Gonzalès, passait devant l'extrémité Est des deux rangs terminés par le réservoir no 1 d'un côté et le réservoir no 10 de l'autre.

Avant de les atteindre, le directeur s'arrêta pour écouter; les coyotes faisaient entendre leur cri lugubre, et le silence profond qui régnait dans tout le camp avait pour lui une signification inquiétante.

Seul dans l'obscurité du bureau, il avait offert à ses ennemis l'occasion qu'ils devaient chercher; qu'ils eussent laissé échapper cette chance, Whipple ne pouvait se l'expliquer.

Avait-il commis une faute? La nuit se passerait-elle sans un acte de violence? La tranquillité de Tom l'avait également étonné. S'il y avait complot, et si le jeune homme en faisait partie, il avait fait preuve d'un réel sang-froid, en ne se trahissant ni par un mot ni par un geste. A demi convaincu qu'il avait mal interprété les mots écrits sur la carte, Whipple poursuivit son chemin, scrutant l'ombre pour y découvrir la lueur de la lanterne de Gonzalès qu'in'avait pas frappé ses yeux depuis le commencement de la soirée; légèrement inquiet de cette absence prolongée, il l'appela par son nom.

—Ici! lui fût-il répondu d'une voix rauque tandis qu'un homme bondissait à ses côtés.

—Chombo! s'écria le directeur en sortant son revolver.

Puis il recula jusqu'à ce qu'il pût s'adosser au réservoir placé près de lui.

—Chombo! Oui! J'aurai votre vie, Gringo! Vous pouvez appeler Gonzalès, il ne viendra pas; je suis ici, moi, Chombo, et personne ne vous sauvera!

Le bandit était un poseur tragique; cette qualité seule lui avait donné la suprématie sur ses compatriotes qui, éblouis par ses bravades et ses fanfaronnades, en avaient fait leur leader.

Ses paroles soulignées par un rire sauvage et triomphant, ses allures mélodramatiques, le couteau étincelant dans sa main, tout cela appelait, si la situation n'eût pas été si grave, l'éclat strident de

la foudre, le trémolo impressionnant de l'orchestre.

Mais Whipple n'était pas homme à se laisser intimider par des mots: tenant son revolver à la hauteur de ses yeux, il visait la forme sombre du Mexicain.

—Je vous ai prévenu de ce qui arriverait si vous reveniez ici, Chombo, jetez ce couteau, vous êtes mon prisonnier!

Au même moment, un coup violent asséné sur le bras droit faisait tomber l'arme de ses doigts engourdis. Chombo se jeta sur lui, pensant avoir facilement raison d'un homme sans défense, mais une main de fer le saisit à la gorge et le fit trébucher. Un instant de plus, Whipple se fût emparé du couteau, si un coup violent sur la tête, porté par un ennemi invisible, ne l'eût fait chanceler, tomber sur les genoux, étourdi, à la merci de ceux qui l'attaquaient.

Le féroce Chombo, prompt à profiter de l'avantage qui s'offrait à lui, se précipita avec un grognement sauvage; ses doigts nerveux serrèrent la gorge de son adversaire et il plongea son couteau dans le corps du directeur, prêt à plonger encore.

—Etes-vous fou, Chombo! cria la voix de Jeffries, tandis que le contremaître retenait le bras armé et repoussait le bandit.

Chombo grommela, tout en essayant la lame contre son vêtement.

—Il n'est pas mort, mais il n'en vaut guère mieux! murmura Jeffries en s'agenouillant près de Whipple.

—Est-ce fait Jeffries? demandait à ce moment la voix ferme de Tom.

Un juron sortit des lèvres de Chombo.

—Chombo et moi nous avons fait la besogne; avez-vous les lingots?

—Oui!

—Alors, allez aux chevaux et attendez.

—Qu'avez-vous fait à Whipple, vous aviez promis...

—Ne vous mêlez pas de cela! interrompit le contremaître violemment.

Tom s'éloigna, sans insister, dans la direction du bureau.

—Fermez ce couteau, Chombo, et donnez-moi la corde, continua Jeffries en s'adressant au Mexicain.

Deux cordes solides ligotèrent l'homme évanoui. Pendant que Jeffries procédait à

cete besogne, Chombo escaladait le réservoir no 10, se mettant à cheval sur le rebord; puis il éleva jusqu'à lui, avec des efforts violents, le corps inerte que Jeffries soulevait, et le précipita au fond de la cuve.

—Maitnenant, amenez les chevaux, Chombo, ordonna Jeffries à voix basse, je ferai le reste!

Chombo se laissa glisser à terre avec un ricanement terrible; debout près du réservoir, il flatta de la main ses flancs rudés.

—Par Dios! le réservoir finira l'ouvrage, amigo mio! Cela vaut mieux que le couteau.

Alors il s'éloigna dans la direction prise par Tom. Jeffries ne perdit pas un instant, courut à la valve qui commandait l'approvisionnement de la solution de cyanure, l'ouvrit d'un mouvement sauvage, puis revint coller son oreille contre la douve brune.

Le glouglou de l'eau prenant sa charge de blanche mort s'entendait distinctement.

XV

COMMENT WHIPPLE ECHAPPA A LA "BLANCHE MORT"

Tout était resté calme et paisible chez Gonzalès pendant cette soirée; seule, la mère avait éprouvé, à la tombée de la nuit, une angoisse vague dont elle ne pouvait définir la cause.

A quarante ans, la mère était usée et fatiguée comme toutes les femmes de sa race, dont la jeunesse fleurit tôt.

Elle avait été aussi belle que sa fille: Térésa lui avait pris son teint olivâtre, ses joues pleines et rondes, ses yeux vifs, ses cheveux noirs lustrés, sa taille gracieuse et potelée; mais l'âge avait déformé et amaigri la taille, de nombreux fils blancs striaient maintenant ses cheveux; ses yeux seuls conservaient un reste de beauté. Aussi son affaissement physique et moral la disposait-il plus qu'autrefois

à l'inquiétude et à la crainte.

La maison couronnait une émience d'où se découvraient d'un côté, les ondulations de la montagne, et de l'autre les réservoirs et les amas de terre broyée. De la fenêtre du parloir, la mère pouvait suivre, à travers l'obscurité, le point lumineux de l'alanterne de Gonzalès, qui aimait lui aussi à voir le doux reflet de la lampe familiale. De temps en temps, sachant bien que sa chère femme guettait le signal habituel, il prenait plaisir à agiter sa lanterne, pour lui prouver que sa pensée ne le quittait jamais.

Pourtant, dans cette nuit fatale, une chose étrange se produisit; la mère avait déjà regardé plusieurs fois sans apercevoir la tache de feu, ni ici ni là; "il y a peut-être quelque chose d'abîmé aux réservoirs", se disait-elle en cherchant le feu follet dans cette direction; le Padre pouvait être occupé sous l'un d'eux, à remettre quelque pièce cassée ou quelque conduit détérioré; il fallait être folle pour se tourmenter ainsi, rien de mauvais ne pouvait lui arriver! Elle s'efforçait de se rassurer, et revenait s'asseoir à la table, mais en vain: son inquiétude la ramenait toujours à la fenêtre où une déception nouvelle l'attendait.

Pablo était couché depuis longtemps; Térésa, assise sous la lampe, son ouvrage tombé sur les genoux, semblait plongée dans une rêverie si profonde qu'elle avait à peine répondu au bonsoir de son frère, et que les allées et venues de sa mère ne pouvaient l'en tirer.

Tout à coup, elle déposa son ouvrage, prit sa guitare et, s'accompagnant doucement, chanta à voix basse:

Jeune fille, fuyez la ville assiégée.

Epargnez ces malheureux!

Vos beaux yeux sont plus meurtriers

Que les ballés perfides!

L'air tendre, les mots si doux avaient touché son coeur et le faisaient battre; et cette pensée détachait ses jolis doigts des cordes sonores, ramenant la rêverie.

—Où est le senor Jeffries, petite fille?

De la fenêtre où elle regardait toujours, la mère posait cette question en es-

pagnol, la langue anglaise étant pour elle si dure qu'elle hésitait à s'en servir.

Térésa haussa les épaules sans détourner les yeux.

—Je ne m'en inquiète pas! répondit-elle.

Un silence suivit, pendant lequel la mère quitta la fenêtre, puis y revint encore, attirée par une force invincible.

—Et senor Whipple! continua-t-elle. Il est tard, il ne vient pas souper?

Térésa prêta plus d'attention à ces paroles.

—Il était occupé, petite mère, répondit la jeune fille en se levant et en remettant la guitare à sa place; sans cela, il serait sûrement là.

—Ton père peut-il aider senor Whipple, Térésa?

Une telle anxiété perçait dans la voix de la mère, que Térésa la regarda avec étonnement.

—Le travail du père est trop important; il ne doit quitter les réservoirs sous aucun prétexte.

—Dios mio! murmura la mère, où peut-il être? Je n'ai pas vu sa lanterne une seule fois, depuis qu'il est parti! Térésa vint à la fenêtre, passa tendrement ses bras autour du cou de sa mère, et fouilla l'ombre qui s'étendait devant la maison.

—Il n'y a pas de lumière autour des réservoirs, ni au bureau, murmura-t-elle, je vais y aller, je verrai où est le père, puisque vous êtes inquiète.

—Appellerai-je Pablo?

—Non, non, j'irai seule, reprenez courage, petite mère, le père est sauf, j'en suis sûre.

Elle embrassa sa mère, mit une mantille, s'en enveloppa et sortit.

Le versant rocailleux de la colline était si familier à la jeune fille qu'elle aurait pu le descendre en courant, les yeux fermés, sans faire un faux pas.

Arrivée à proximité des réservoirs, elle s'arrêta pour écouter; son cœur battait violemment et une vague terreur se glissa dans tout son être sans qu'elle pût en pressentir la cause.

—Padre! appela-t-elle, Padre!

Sa voix tremblait de crainte et d'impatience; elle appela encore, jetant cette

fois un appel désespéré.

Aucun bruit ne troubla le silence de la nuit. Un effroi irraisonné la poussant à s'enfuir, elle ne put y résister que par un violent effort de volonté.

Les réservoirs étaient plongée dans une obscurité profonde. Bravement, Térésa pénétra dans l'allée centrale, la traversa dans toute sa longueur, d'un pas rapide, la respiration haletante, et s'arrêta au réservoir no 10, où un bruissement d'eau inusité frappa ses oreilles.

L'inquiétude où la jetait l'absence de son père triomphait, en cet instant, de la crainte qu'elle aurait éprouvée en toute autre circonstance; allant dans tous les sens autour des réservoirs, à droite, à gauche, elle multiplia ses recherches. Tout à coup, un objet couché à terre la fit trébucher et tomber sur les genoux.

—Padre! soupira-t-elle, toujours agenouillée, en tâtant avec les mains.

Ses doigts reconnurent une forme humaine, un cri d'horreur lui échappa; mais le corps, en remuant, la rassura immédiatement. L'homme n'était pas mort, le vie sage était chaud au toucher.

—Padre! dit-elle, est-ce vous, Padre?

Un son inarticulé fut toute la réponse. En passant doucement ses doigts tremblants sur le visage de l'homme, elle sentit qu'un bâillon attaché derrière la tête fermait la bouche. Elle l'enleva vivement.

—Est-ce toi, Térésa? dit la voix du père.

—Oui répondit-elle en tremblant. Qu'est-il arrivé? Etes-vous blessé?

—Gracias à Dios! dit Gonzalès avec effort. Vite, petite fille, délie mes mains; le senor Whipple est en danger, il est peut-être mort!

—Mort! répéta la jeune fille avec terreur, non! non!

—Délie mes mains, te dis-je! cria Gonzalès, ce n'est pas le moment de gémir... Dios mio! s'ils l'avaient tué! et j'étais étendu là, impuissant! C'était Chombo! je l'ai vu, et senor Jeffries, et je ne sais plus qui encore! Hâte-toi, Térésa!

La faiblesse et le tremblement qui l'avaient saisi rendaient Térésa maladroite; à la fin, elle délivra les mains de son père, qui put enlever lui-même les liens atta-

chant ses chevilles.

—Ma lanterne? murmura-t-il. Ah! voici! Maintenant, de la lumière! allons à la recherche du directeur!

Il ralluma vivement la lanterne, et la haussa au bout de son bras.

—Où était senor Whipple, père? demanda Térésa; que lui est-il arrivé?

Elle sanglotait à demi, mais Gonzalès n'y prit pas garde: projetant la lumière autour de lui, il longeait les réservoirs, cherchant, fouillant, regardant partout. Térésa le suivait.

—Il était ici, dit le veilleur, en l'arrêtant à l'extrémité du chemin, j'ai tout entendu, et je ne pouvois le secourir! Vois comme la terre est foulée! voici son chapeau!... du sang!... "Madre de Christos!" il y a du sang!...

Térésa pleurait, ses nerfs vaincus ne pouvaient résister à cette nouvelle angoisse.

—Chut! écoute, Térésa! (Gonzalès posa une main sur l'épaule de sa fille,) le cyanure coule dans le réservoir vide!

Sans en entendre davantage, Térésa bondit par la pente jusqu'à la coursive, et s'agenouilla sur la planche qui traversait le réservoir 10.

—Ici! s'écria-t-elle, il est ici!

Une minute plus tard, inconsciente du danger, Térésa avait rejeté sa mantille, et s'était laissé glisser jusque dans la cuve, son père étant encore trop loin pour la retenir. Lorsqu'il put, à son tour, se pencher au-dessus du vide, il y descendit sa lanterne. Ce qu'il vit lui arracha un cri d'effroi.

Whipple, les mains attachées derrière le dos, était assis au fond du réservoir, le dos appuyé à la paroi.

Le flot montait lentement, bientôt il en serait submergé. Ses cheveux étaient emmêlés sur son front, ses vêtements, mouillés et déchirés, laissaient filtrer, à la hauteur de la poitrine, une large tache sanglante.

—Il vit, père! s'écria Térésa avec une joie sauvage.

Elle avait passé ses bras autour du corps et le tenait debout.

—S'il tombe, si sa blessure touche à la solution, il est perdu!

—Il faut le sauver!

Déposant sa lanterne sur les planches, Gonzalès se laissa couler à son tour dans le liquide dangereux. Réunissant leurs forces, ils firent tous deux des efforts héroïques pour hausser le blessé jusqu'à la coursive circulaire. L'homme était insensible et ne pouvait leur apporter aucune aide; le sauvetage, si difficile et si périlleux qu'il fût, s'opéra pourtant. Alors le vêtement et la chemise sanglante furent enlevés, et la mantille de Térésa recouvrit la blessure.

—Va chez la Senorita Travis, Térésa, dit Gonzalès, elle doit être mise au courant.

—Non, murmura le blessé, qui avait repris ses sens et cherchait à se soulever, il n'est pas nécessaire d'en parler à Miss Travis. Menez-moi chez vous, Gonzalès, j'ai un travail important à faire faire à Pablo.

—Mais vous ne pouvez pas marcher, Senor!

—Si, je pourrai! répondit Whipple avec un retour de son ancienne vigueur, en m'appuyant sur vous et sur Térésa.

Lentement, douloureusement, il se redressa et, s'appuyant sur la jeune fille et sur son père, il descendit le plan incliné; alors, un peu plus aisément, ils gravirent la colline et atteignirent la maison. Dix minutes plus tard, un Mexicain courait chercher Gualterio, et moins d'une demi-heure après, Pablo partait pour Cache-d'Oro à la recherche du shériff.

XVI

DESEPOIR DE SOEUR

Durant le cours de son aventureuse existence, Whipple avait bien souvent côtoyé la mort, mais jamais d'aussi près que dans cette nuit terrible. Prévenu, il avait un instant espéré prendre ses ennemis en les frappant le premier; mais sa conversation avec Amy et la promesse que le désespoir de la jeune fille lui avait arrachée, avaient changé la face des cho-

ses.

Pourquoi cette faiblesse ? Il regarda dans son cœur, et ce qu'il y découvrit l'épouvanta.

La sympathie que lui inspirait la jeune fille ne pouvait seule lui faire combattre son devoir ; un sentiment plus tendre emplissait son âme ; et, sans s'illusionner, il en supputait clairement les conséquences. Il avait, il est vrai, sauvegardé les intérêts de la Compagnie en cachant les lingots ; mais son devoir ne s'arrêtait pas là : il y avait failli en laissant aux trois hommes, dont il répondait, le temps de s'échapper impunément.

Malgré tout, il ne voulait pas accuser Amy, prenant pour lui seul tout le poids de la faute.

Gualterio, venu au premier appel, jugea le coup de couteau sérieux, mais non mortel ; mais Whipple avait lui aussi son opinion faite : après avoir réfléchi un long moment, il se laissa gagner par un sommeil profond et réparateur.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, le shériff était à son chevet. Après lui avoir fait le récit des événements tragiques qui venaient de se passer, Whipple, par un retour bien caractéristique de sa nature, le pria d'ouvrir un sac placé au pied de son lit, et d'y prendre du papier à cigarette et du tabac ; puis, comme sa main droite était immobilisée, Christopher dut rouler la cigarette et la lui allumer.

—Si j'étais venu hier après-midi, dit enfin le shériff, tout cela ne serait pas arrivé !

—Certainement, cela ne serait pas arrivé ! répéta le directeur.

—Pourquoi m'avez-vous fait dire de ne pas venir avant lundi ?

—Ceci est une question que nous n'avons pas à discuter ; vous avez le signalément des trois hommes, l'important est de les trouver.

—Cela paraît difficile.

—Plus vous attendrez pour commencer les recherches, plus la difficulté grandira.

—Je vais commencer les poursuites immédiatement, j'aurai des hommes pour m'aider, rien ne sera négligé ; mais avant, je désire que vous m'éclairciez un point.

—Lequel ?

—Vous savez pour quel motif Chombo en voulait à votre vie ? — quelle vilaine race que ces Mexicains ! — mais Jeffries ?

—Il m'a vu causer avec vous, dans la poudrière !

—Et vous croyez qu'il a soupçonné votre véritable personnalité ?

—Il la soupçonnait depuis plusieurs jours ; en me voyant avec vous, le soupçon s'est changé en certitude.

—Et le jeune Travis, pourquoi fait-il partie de ce diabolique complot ?

Whipple fuma un instant en silence.

—Mon jugement sur lui est moins sévère, répondit-il enfin, le jeune Travis est faible ; en cette circonstance, c'est Jeffries qui l'a entraîné.

—C'est le frère de la jeune femme employée aux travaux du laboratoire ?

—Oui.

—Ne pensez-vous pas qu'elle ait pu avoir connaissance de ce qui allait arriver ?

—J'ai trop haute opinion de votre sagacité, Christopher, pour croire que vous envisagiez sérieusement une telle idée !

—Ce n'est pas une idée aussi folle que vous l'imaginez. Pourquoi, lorsque les lingots furent volés, il y a deux semaines, Miss Travis vint-elle seulement le lundi à Phoenix pour en parler ?

—Je vous dis, répliqua Whipple vivement, que Miss Travis n'est pas futive ; depuis que je suis ici, j'ai eu le temps de m'en convaincre !

—Oh ! si vous êtes convaincu que Miss Travis est innocente, je n'ai plus rien à dire ; mais ce retard me semblait étrange.

Whipple ne daigna plus répondre, et le shériff se leva pour partir.

—Il est permis de penser que ce brigand de Jeffries dévalisait avec ses complices la voiture de Cache-d'Oro, pendant qu'il était soi-disant dans la montagne pour m'aider à chercher les voleurs ; mais nous connaissons ces hommes maintenant, c'est déjà quelque chose !

—C'est tout, répondit Whipple. Je serai sur pieds dans quinze jours, et si vous ne les avez pas arrêtés d'ici là, je vous y aiderai.

—On disait, en bas, que vous ne pour-

riez pas quitter votre lit avant un mois, c'est au moins l'avis du docteur.

—Le docteur est un Mexicain qui n'y connaît rien. Adios, Christopher et bonne chance!

—Bonsoir! répondit le shériff en sortant.

Whipple l'entendit saluer quelqu'un, et murmurer quelques mots d'excuse en s'éloignant; alors il tint les yeux fixés sur la porte où apparut bientôt la silhouette d'Amy Travis.

—Êtes-vous assez bien pour me recevoir quelques minutes, Monsieur? demanda-t-elle.

—Certainement, Miss Travis, entrez, je vous prie.

Bien qu'elle fût très pâle, bien qu'elle eût le visage défait, elle semblait se contenir avec autant de volonté que lors de leur dernier entretien. Elle entra dans la chambre, doucement, et prit le siège quitté par le shériff.

—Tom est parti! dit-elle.

Elle faisait tous ses efforts pour paraître brave, et l'admiration du directeur s'en trouvait accrue.

—Je le pensais! répondit Whipple.

—Le sac de lingots a été enlevé, continua-t-elle. Puisque vous saviez Tom indigne de confiance, pourquoi vous fier à lui?

—Je ne me fais pas à lui, Miss Travis!

Elle répondit par un regard interrogateur.

—Les lingots n'ont pas été pris!

—Le sac n'est plus dans le coffre-fort.

—Je le prévoyais, mais le sac ne contenait plus l'or.

—Pensez-vous toujours que je puisse rester à la Golden Eagle? demanda-t-elle, après un silence.

—J'ai besoin de vous maintenant plus que jamais. Jeffries n'est plus là, je serai retenu à la chambre pendant deux semaines, le travail ne peut continuer sans vous.

—Je resterai donc... pour le moment.

—Merci, je sais ce que cela doit vous coûter; mais je crois votre présence nécessaire ici.

—Peut-être avez-vous raison, répondit-elle lentement. Pensez-vous que mon frère soit venu ici dans l'intention d'accom-

plir ce qu'il a fait cette nuit!

—Je ne doute pas qu'il ne soit venu à l'instigation de Jeffries.

—Prit-il part à la tentative de meurtre dirigée contre vous?

—Non, Jeffries et Chombo étaient seuls.

—Quel désastre, si vous n'aviez pris la précaution de cacher les lingots!

—J'étais prévenu.

—Comment?

Le portefeuille de Cassidy était sous l'oreiller. Placé dans la poche de côté du vêtement du directeur, l'humidité ne l'avait pas atteint; mais Amy remarqua une déchirure assez grande sur la face extérieure.

—Qui a fait cela? demanda-t-elle, présentant la vérité.

—Le couteau de Chombo. Le portefeuille fit dévier l'arme et me sauva la vie.

Whipple en tira le dix de carreau révélateur et le tendit à la jeune fille.

—Cette carte y était-elle déjà, quand vous avez pris le portefeuille à Tom?

—Oui.

—Si vous aviez arrêté Tom et Jeffries jeudi, vous auriez évité la terrible épreuve de cette nuit!

La tournure que prenait l'entretien n'était pas faite pour plaire au directeur.

—J'étais sans défiance, et ces deux bandits m'ont surpris; sans cela, les choses se seraient passées autrement.

—Les choses se seraient passées autrement si vous n'aviez pas cédé à ma prière, et consenti à attendre jusqu'à lundi pour faire arrêter Tom et Jeffries. Me direz-vous pourquoi vous avez fait cela?

Les yeux bleus scrutateurs étaient fixés sur le visage de Whipple.

—Plus tard, répondit-il, pas maintenant!

Elle se leva, posa la carte sur le lit, près de lui, et se tint debout, les mains appuyées au dossier de la chaise.

—J'étais dans le hall, à côté, pendant une partie de votre conversation avec le shériff, j'ai entendu que vous preniez ma défense; je vous en suis reconnaissante et je suis très triste de vous avoir méconnu.

Des larmes montèrent à ses yeux pendant qu'elle lui tendait une main qu'il serra, et garda un instant dans la sienne.

— Je me suis mis à votre place, Miss Travis, je ne peux vous blâmer en rien ; vous êtes une brave fille, et j'espère que votre courage ne sera pas abattu, quoi qu'il arrive !

— Le détective qui doit venir de Denver sera-t-il aussi indulgent que vous ?

Sur ces mots, elle se détourna et quitta la chambre.

“Pourquoi est-elle si peu clairvoyante, pensa-t-il ; j'ai tout fait pour qu'elle comprenne cependant ; que pensera-t-elle de moi, quand elle saura ?”

Ces pensées lui étaient si pénibles, que Whipple fut heureux de la diversion qui s'offrit dans la personne de Térésa apportant le déjeuner.

XVII

APPEL A L'ACTION

Térésa avait apporté, ce matin-là un soin tout particulier à sa toilette, jamais elle ne sembla si charmante au directeur qui dut le constater en la voyant entrer dans sa chambre, portant le déjeuner sur ses petites mains brunes.

— Bonjour, Senor, dit-elle en souriant et en rougissant ; êtes-vous mieux ?

— Il faudrait être une brute, Térésa, pour ne pas se sentir mieux auprès d'une si délicieuse infirmière !

Whipple n'était pas flatteur, pourtant il ne dédaignait pas de faire un compliment qu'il savait devoir être bien accueilli.

Le sang afflua aux joues de la jeune fille, tandis qu'elle déposait le plateau sur une table placée à la tête du lit.

— Merci ! répondit-elle naïvement ; nous ne pensions pas que vous seriez si vite en état de faire des compliments, après ce qui est arrivé cette nuit. Ah ! Senor, c'était ter... r... riblé !

Et Térésa roulait les r si gentiment, et leva les yeux avec un regard si désespéré, que Whipple ne put s'empêcher de sourire.

— Mais sans vous, Térésa, je ne serais pas ici !

— Gracias à Dios ! s'écria-t-elle avec un nouveau regard vers le ciel.

— Il semble que votre destinée vous appelle près de moi, lorsqu'un danger me menace ; déjà, lors de l'attaque de la diligence, vous êtes revenue seule pour me secourir.

— Pouvais-je faire autrement, répondit-elle, après que vous avez risqué votre vie pour sauver l'argent de mon père ?

— Et la nuit dernière, vous alliez bravement vers le danger, et vous m'avez découvert à temps !

— Oh ! hor... r... riblé ! dit-elle encore en posant une main sur ses yeux ; cependant, Senor, je n'aurais pu vous secourir sans l'aide du père.

— Le Padre lui-même a été attaqué ? Racontez-moi cela, pendant que je déjeune.

Whipple concentra toute son attention sur la tortillas, mélange d'oeufs et de café, et Térésa raconta la scène de la nuit précédente, la ponctuant d'exclamations, d'invocations à Dieu et à tous les saints du Paradis. Toute émue encore des événements tragiques qui s'étaient déroulés sous ses yeux, elle en retraça les moindres péripéties, depuis l'inquiétude de la mère jusqu'au sauvetage périlleux accompli par son père et par elle-même.

— Pensez que c'est ma petite mère qui a rendu le secours possible. Si elle ne s'était pas inquiétée de ne pas voir la lanterne du père, comme d'habitude, je n'aurais pas été aux réservoirs ; le Padre serait resté garrotté jusqu'au matin et...

— Et la compagnie aurait dû prendre un autre directeur, dit Whipple en finissant son repas et en s'adossant à ses oreillers. Faites-moi une cigarette, Térésa, je vous prie ?

De ses jolis doigts agiles, Térésa roula une douzaine de cigarettes qu'elle déposa sur la table ; puis, sur l'invitation du directeur, elle en fuma une, heureuse de partager ce plaisir avec lui.

Pablo vint à ce moment prendre des nouvelles du blessé, et savoir s'il n'avait rien à lui commander.

Whipple lui demanda de s'asseoir un

instant et de prendre une cigarette. Pablo, comme la plupart de ses compatriotes, n'était pas grand,— Chombo faisait exception à la règle,— mais il avait les épaules larges, une vigueur peu commune et l'intelligence ouverte comme tous les membres de la famille Gonzalès.

Depuis quelque temps Whipple le suivait avec intérêt et, les circonstances aidant, il avait décidé de l'élever au-dessus du rang des hommes de pelle et de pioche.

—Jeffries est parti, dit enfin le directeur, demain vous prendrez sa place!

Le jeune homme bondit sur ses pieds; il regardait son interlocuteur et se demandait s'il avait bien compris.

—Vous me nommez contremaître!

—Avec le salaire que la Compagnie accordait à Jeffries.

Une joie folle éclaira le visage de Pablo, tandis que Térésa battait des mains avec bonheur.

—Vois, mon frère, s'écria la jeune fille, tu as été fidèle, c'est ta récompense; il faut que je le dise à la mère!

Et, se levant brusquement, elle s'enfuit aussi légère qu'une gazelle.

La famille Gonzalès toute entière se précipita dans la chambre avant que Pablo eût eu le temps d'exprimer sa gratitude, accablant le directeur de l'expression exubérante de sa reconnaissance.

Le lendemain matin, Pablo entra en fonctions. La chambre de Whipple était située au-dessus du parloir, et de son lit poussé près de la fenêtre, il pouvait suivre les travaux. Il passa une partie de la journée à surveiller le nouveau contremaître, et put se convaincre que sa confiance était entièrement justifiée.

Les deux semaines d'immobilité passèrent très lentement pour le blessé qui, malgré une forte dose de philosophie, supportait avec peine son inaction forcée. Chaque jour, Amy lui rendait compte des affaires; chaque nuit, Pablo lui faisait un rapport minutieux de ce qui s'était passé aux réservoirs; Gualtério lui aussi venait souvent, il s'attardait dans le parloir avant de prendre congé, affirmant que Senor Whipple était un homme surprenant, un homme de fer qui recevait un coup de couteau comme un coup d'épin-

gle, mais qu'il ne serait pas sur pied avant deux semaines, malgré son énergie et sa volonté.

Pourtant, Gualterio se trompait; quinze jours après sa première visite, il trouva la chambre vide: Senor Whipple, lui dit-on, avait repris ses travaux; mais il hochait la tête, clignota ses petits yeux ronds, et ne voulut rien croire qu'il n'eût vu par lui-même.

Un nouvel inventaire de quinzaine s'opérait, et Whipple avait senti sa présence nécessaire. Lorsque les cinq lingots furent sortis des moules, il les ajouta à ceux de l'inventaire précédant restés dans la cachette où il les avait placés lui-même, les mit dans un sac qu'il chargea sur la voiture de Gonzalès, et partit seul pour Phoenix.

La journée se passa sans incidents, et les dix lingots furent déposés à la banque, au crédit de la Compagnie.

Whipple, ne devant revenir à la Golden Eagle que le jour suivant, laissa le cheval et la voiture dans un corral, puis se dirigea vers un hôtel où il se trouva nez à nez avec Christopher.

—Par Jupiter! s'écria le shériff en secouant cordialement la main du directeur, quelle heureuse rencontre! Comment vous sentez-vous, Whipple?

—Assez bien pour reprendre pied et terminer l'ouvrage qui m'appelle à Arizona; mais vous semblez préoccupé, Christopher, qu'y a-t-il?

Le shériff s'approcha du directeur, et lui dit à l'oreille:

—Je tiens un fil conducteur depuis une heure seulement, c'est le premier indice depuis que je vous ai laissé dans votre lit; mais vous voilà, et vous êtes venu droit à cet hôtel, c'est d'un bon augure; j'espère que la chance va continuer!

—Quel est ce fil?

—Un de mes suppléants revient de Wirkemburg; il dit qu'un homme répondant au signalement de Jeffries travaille de nuit à la Royal Ophir mine.

—Pourquoi votre suppléant ne l'a-t-il pas suivi?

—Il ne le pouvait pas: il s'occupait d'un autre individu qu'il devait ramener. Le train part dans une heure et j'y vais!

désirez-vous venir aussi ?

— Bien entendu !

— Alors, soyez au train ; nous irons à la Royal Ophir, et nous verrons où ce fil nous conduira.

Whipple avait le temps de dîner et d'écrire quelques mots à Amy, l'informant qu'il devait engager l'action et que son retour serait retardé d'un jour.

En réalité, cinq jours se passèrent avant qu'il pût revenir à la Golden Eagle ; pendant ce temps, Térésa fit une découverte de la plus haute importance.

XVIII

LA DECOUVERTE DE TERESA

Tout le monde, à la mine, ignorait la véritable personnalité de Tom Travis ; le shériff avait été nécessairement informé, mais non sans avoir préalablement promis une entière discrétion, Whipple désirant, autant que faire se pourrait, retarder la divulgation d'un tel secret, afin de ne pas alourdir encore le fardeau supporté par Amy.

Térésa, pourtant, s'étonnait que le vol des lingots eût été la seule cause du changement notable remarqué chez son amie. Avant cette époque néfaste, les deux jeunes filles étaient inséparables ; toutes les minutes de liberté de l'une et de l'autre se passaient soit chez Gonzalès, soit chez Mrs. Gambel ; parfois même, la jeune Mexicaine apportait son ouvrage au bureau et babillait, tout en tirant l'aiguille, pendant qu'Amy se livrait aux occupations de sa charge.

Le dimanche, elles faisaient de longues promenades dans la montagne, ou rendaient visite à Isabel, la fille de Gualterio.

Maintenant, rien de tout cela n'existait plus ; plus de causeries, plus de promenades à deux ; Amy, taciturne, réservée, semblait fuir la société de la jeune Mexicaine, et Térésa constatait ce changement avec une profonde tristesse. Ce nouvel état de choses existait depuis le vol ; mais l'arrivée de Whipple semblait l'avoir en-

core aggravé, car les avances amicales de Térésa ne rencontraient plus que froideur et éloignement.

Après s'être inutilement creusé la tête pour découvrir le motif de ce changement, la jeune fille, en désespoir de cause, s'adressa directement à son amie, qui, pour toute réponse, lui passa les bras autour du cou, l'embrassa avec effusion, et se détourna, les yeux pleins de larmes.

Térésa comprit qu'elle n'était pour rien dans la tristesse d'Amy, et s'éloigna d'elle pour ne pas troubler la solitude qu'elle semblait rechercher.

Un coeur jeune et ardent comme celui de Térésa exige l'amitié d'une compagne, autant que la fleur exige le jour et le soleil. La société d'Amy lui manquant, Térésa vint plus souvent visiter Isabel. Celle-ci avait avec elle de nombreux points de contact : mêmes yeux vifs, mêmes cheveux noirs, même voix douce et même coquetterie innée ; même nature versatile aussi, où les sentiments de plaisir et de peine, d'amour et d'indifférence se rencontraient, héritage direct de leur race commune.

Cependant, malgré ces ressemblances capitales, il y avait entre les deux jeunes filles quelques divergences, et toutes, il faut l'avouer, en faveur de la charmante Térésa.

— Ne vous rongez pas le coeur à propos de la Senorita Travis, avait dit Isabel. Sûrement, elle aime et n'est pas aimée ! Soyez sûre qu'il faut chercher là, la cause du chagrin de la Senorita. Isabel hocha la tête et ajouta : Le temps la guérira !

— Le temps peut-il guérir toutes les peines du coeur ? soupira Térésa.

— Peut-être pas celles d'une Senorita, novia, mais sûrement celles de son caballero ! Les hommes rencontrent une jeune fille, ils l'aiment, demandent sa main ; si le mariage ne se fait pas, ils oublient et poursuivent leur route, pour en rencontrer, en aimer, en épouser quelque autre !

— Non ! non ! protesta Térésa avec un regard lointain, je ne puis croire cela !

— Pouff ! dit en riant Isabel ; puis, embrassant son amie : un de ces jours, vous l'apprendrez à vos dépens !

Le départ de Whipple laissa dans la

maison de Gonzalès un vide qui se fit plus vivement sentir dans le coeur de Térésa; cette journée d'absence lui parut un siècle.

Le lendemain elle ne quitta pas des yeux le chemin que devait suivre la voiture pour revenir au camp; mais ni la voiture ni les chevaux de son père ne se montrèrent. Seule, la lourde et vieille diligence de Cache-d'Oro se dirigea de son côté. Lorsque le cocher l'aperçut, il arrêta ses chevaux, et agita une lettre que Térésa s'empressa d'aller chercher.

—Est-ce pour moi? cria-t-elle, le coeur bondissant d'espoir.

—Pour Miss Travis, répondit le cocher en reprenant sa route.

Térésa tapa du pied, et froissa la lettre dans sa main.

—Pour Amy... pourquoi écrit-il à Amy? Mais peut-être n'est-ce pas de Whipple, après tout!

Elle se gourmanda pour sa folie, défroissa la lettre et courut au bureau.

Amy était à sa table, penchée sur des papiers épars.

—Ah! Térésa! dit-elle en la voyant entrer, vous avez quelque chose pour moi?

—Une lettre, Amy.

Térésa s'approcha de la table et y posa la lettre.

—Du directeur! dit Amy.

—Peut-être ne revient-il pas aujourd'hui? s'écria Térésa, les mains jointes, la respiration haletante.

Elle éprouvait une sensation si étrange, qu'elle ne pouvait se l'expliquer à elle-même.

—Le directeur a écrit à Amy! il a écrit à Amy!"

Cette pensée hantait son cerveau.

Amy remarqua à peine le trouble de Térésa; elle prit la lettre, l'ouvrit avec précaution, et la retira de l'enveloppe; quelques minutes suffirent à la lecture de ce court billet, mais la jeune fille, le visage contracté, la relut encore, et vivement le dissimula dans un carton.

—Le directeur ne reviendra pas avant demain, dit-elle en hésitant, il est allé à la poursuite des voleurs.

Sans un mot, Térésa fit volte-face et sortit de la pièce. Ses yeux lançaient des

flammes, son visage respirait la colère et le chagrin; sans s'expliquer la cause de cet état d'âme, la même pensée dansait dans sa folle petite tête:

"Il a écrit à Amy! à Amy! pas à moi!"

Aucune autre pensée ne vint combattre celle-là. Elle ne se dit pas que cette lettre avait peut-être trait à des questions de travail, elle ne sut que sangloter, lorsqu'après une course folle, elle se fut enfermée dans sa chambre. Quand elle en sortit, son ressentiment avait aussi bien pour objet Amy que Whipple, et quand sa mère s'informa de l'heure du retour de celui-ci, elle haussa les épaules sans répondre.

Mais le lendemain, elle était à son poste, guettant la voiture, qui ne vint pourtant ni ce jour-là ni les jours suivants.

Aucune lettre ne fut apportée ni pour Amy, ni pour elle, et ce fait apaisa sa colère; il ne resta dans son coeur qu'une inquiétude vague, calmée à demi par de longues courses dans la montagne, ou par des visites à Isabel.

Un soir, elle revenait de chez Gualterio, où elle avait espéré changer le cours de ses pensées; la lune éclairait la montagne et l'enveloppait d'une gloire d'or pâle; la jeune fille marchait lentement, plongée dans son rêve; elle approchait du camp, lorsqu'elle reconnut l'entrée de l'exploitation abandonnée. Les puits à moitié détruits, l'aspect désolé de la vieille mine en ruines faisaient un tel contraste avec les arêtes rocheuses des cimes éclairées par l'astre des nuits, que Térésa demeura pensive.

Comme elle regardait au-dessus du petit vallon, ses yeux furent attirés par une forme noire, gravissant un amas de roches... Qu'était-ce? un coyote?... Un léger cri lui échappa quand elle reconnut, à mesure que la forme émergeait de l'ombre, la silhouette d'un homme.

Peu à peu la silhouette se détacha, et lorsqu'elle arriva sur la cime des roches, la lune mit une lueur vive sur son visage.

C'était Henderson!... Térésa étouffa un cri prêt à jaillir de ses lèvres; puis, se dissimulant, elle guetta jusqu'à ce que l'homme eût disparu dans l'ouverture béante d'un des puits abandonnés. Alors

elle courut à travers la ravine, très surexcitée, hors d'haleine.

Henderson, un des voleurs! Henderson qui avait pris part à la tentative de meurtre sur Senor Whipple! Henderson s'était réfugié dans la vieille mine!

Que faire?... confier ce secret au Père?... Non, le Père ne pouvait rien; le mieux était de ne rien dire; Henderson pouvait, par suite d'une indiscretion, se douter que sa cachette était découverte, et prendre la fuite; il valait mieux attendre le retour de Senor Whipple qui trouverait là, au moins, un de ceux qu'il cherchait.

Après quelques instants d'hésitation, convaincue du plaisir qu'elle aurait à révéler elle-même ce secret au directeur, et résolue de n'en rien dire à personne, elle gravit la colline et rentra à la maison.

La Madre attendait Térésa, inquiète de sa longue absence à pareille heure.

—Où as-tu été, petite fille? demanda-t-elle, tellement heureuse du retour de la jeune fille qu'elle ne remarqua ni son visage animé, ni ses manières étranges.

—Chez Isabel, petite mère, répondit Térésa faisant un grand effort pour raffermir sa voix; il est très tard?

—Oh oui! beaucoup trop tard pour que tu fasses ce chemin seule à travers la montagne; tu ne le feras plus, petite fille; n'es-tu pas effrayée?

—Effrayée, moi? dit Térésa en riant et en embrassant sa mère sur le front.

Puis elle courut s'enfermer dans sa chambre pour résister au désir de parler qui lui brûlait les lèvres.

XIX

DESACCORD

Un secret est chose bien difficile à garder, surtout pour une jeune fille, mais la difficulté s'accroît en raison de son importance et de la somme d'émotion qui doit en causer la divulgation.

Térésa serait restée fidèle au serment qu'elle s'était fait à elle-même, si les cir-

constances ne l'avaient incitée à prendre pour confidente Amy, la seule personne à qui elle n'eût dû rien dire.

A la vérité, en sortant de chez elle, le lendemain matin, elle n'avait aucune idée arrêtée; mais ses pieds la portèrent, presque malgré elle, vers le bureau. Depuis longtemps déjà son ressentiment s'était évanoui, car la jeune Mexicaine oubliait et pardonnait aussi vite que les sentiments affluaient dans son âme ardente. Elle se trouva donc presque inconsciemment à la porte du bureau, regardant avec contrition sa jeune amie penchée à sa table de travail.

—Entrez, Térésa! dit Amy.

Celle-ci, accoutumée au caractère ardent de Térésa, ne s'était pas autrement troublée de l'incident.

—Il y a longtemps que je n'ai eu à qui parler!

La voix et les manières étaient séduisantes comme toujours. Térésa, heureusement surprise, bondit dans la chambre, embrassa son amie impétueusement, puis s'assit près de la table.

—Etes-vous plus heureuse, cara? Et Térésa interrogeait le visage de la jeune fille en posant cette question.

—Ne parlons pas de cela! répondit Amy avec un sourire forcé. Vous n'êtes pas venue depuis plusieurs jours, pourquoi?

—Je ne supposais pas que ma présence pût vous manquer, Amy.

—J'en suis peinée; si j'ai été moins confiante avec vous, vous auriez dû comprendre que mes préoccupations en étaient seules cause; je vous ai toujours beaucoup aimée, Térésa, je vous aime toujours.

Un cri de joie s'échappa des lèvres de la jeune Mexicaine, elle se pencha et saisit la main d'Amy.

—Votre sotte Térésa s'imaginait qu'elle vous avait offensée! mais si je ne suis pas venue vous voir, vous n'êtes pas venue non plus!

—Mon cœur a été triste, il l'est encore! Quand j'ai de la peine, je fuis tout le monde, je voudrais me fuir moi-même sur tout!

—Dites-moi, novia, demanda Térésa d'un air entendu, est-ce pour quelque

cruel caballero que vous vous tourmentez ainsi ?

— Pourquoi pensez-vous cela ?

— Parce qu'il me semble qu'aucun chagrin n'égale celui-là !

— L'amour n'a rien à voir dans cette affaire.

— Alors je suis contente, le temps guérit toutes les douleurs, hormis celle-là !

— Quelle sagesse ! murmura Amy amusée en dépit d'elle-même. Y a-t-il longtemps que vous avez acquis toutes ces connaissances, Térésa ?

— Je ne sais pas, répondit Térésa en levant les yeux au ciel, Isabel m'a dit beaucoup de bonnes choses, cara.

— Alors votre science vient de seconde main ?

— Non pas, répondit-elle vivement, je ne suis pas toujours d'accord avec Isabel ; mais dites-moi, pourquoi Senor Whipple ne revient-il pas ?

— Je ne sais pas.

— Il ne vous a plus écrit ?

— Non.

— Croyez-vous qu'il soit toujours à la recherche des voleurs ?

— Cette recherche peut seule le tenir éloigné d'ici.

La clarté qui avait un moment illuminé le visage d'Amy fit place à l'ancienne expression désespérée, lorsqu'elle ajouta :

— Il les a peut-être trouvés !

— Il ne les a pas trouvés ! déclara Térésa avec assurance.

— Comment le savez-vous ?

Térésa regarda son amie avec compassion :

— "Si elle savait ! pensait-elle, si elle savait !"

— J'ai découvert une chose, novia, une chose qui me permet d'affirmer que le directeur n'a pas trouvé ceux qu'il cherche.

Amy lisait sur le visage de Térésa comme dans un livre ouvert ; elle y devina une partie du grand secret que la jeune Mexicaine ne pouvait plus contenir.

— Vous avez découvert quelque chose relativement aux hommes qui ont attaqué M. Whipple ? demanda-t-elle tranquillement.

— Qui, la nuit dernière, je revenais du

ruisseau Caballo-Blanco, la lune resplendissait, et ce que je vis, je le vis aussi distinctement qu'en ce moment ; je n'ai rien dit à personne, pas même au padre ! J'attends le directeur, il saura que faire, lui !

— Ne pensez-vous pas que je le saurais aussi ?

— Peut-être ; mais vous êtes une femme, vous ne pouvez aller dans la vieille mine et capturer... Madre mia ! qu'allais-je dire ?

Le secret s'était en partie échappé des lèvres de Térésa avant même qu'elle s'en aperçut ; elle resta stupéfaite, les yeux fixés sur Amy qui avait bondi dans son fauteuil.

— Vous avez vu Jeffries aller dans le puits de la vieille mine ?

— Comment savez-vous que j'ai vu quelqu'un pénétrer dans le vieux puits ?

— Était-ce Jeffries ?

Térésa fit un signe négatif.

— Alors c'était Chombo ? C'est bien, la cachette que Chombo devait choisir ! Vous avez raison, Térésa, il n'y a personne ici qui puisse décider quelque chose, il faut attendre tranquillement que M. Whipple soit de retour.

— Ce n'était pas Chombo ! s'écria Térésa.

— Non ? Les mains d'Amy s'abattirent sur les bras de son fauteuil. Qu'avez-vous vu ? vous devez me le dire ! Pendant l'absence de M. Whipple, c'est moi qui commande ici, je dois savoir !

Ces mots furent dits d'un ton de commandement auquel Térésa n'osa pas résister.

— C'était Henderson ! répondit-elle.

— Henderson ! répéta Amy en se levant brusquement, vous l'avez vu entrer dans le vieux puits, la nuit dernière, vous en êtes bien sûre ? n'est-ce pas une erreur ?

— Il n'y a pas d'erreur possible ; j'étais bien effrayée ; je n'ai rien dit à personne.

Toujours avide de protéger le frère indigne, Amy avait arraché le secret enfoui au fond du cœur de Térésa. Alors, sans dire un mot, elle saisit son chapeau, le mit à la hâte et se dirigea vers la porte ; mais Térésa, plus prompte, l'avait devancée et les bras étendus lui barrait la rou-

te.

—Qu'allez-vous faire? demanda la Mexicaine avec anxiété.

—Laissez-moi passer! cria Amy, pourquoi essayez-vous de m'arrêter?

—Où allez-vous, Amy?

—Je vais dans la vieille mine, je chercherai, je saurai bien le trouver, laissez-moi passer!

—Il y a danger.

—Pour moi?

—Oui, si Henderson est là, Jeffries et Chombo peuvent y être aussi!

—Rangez-vous, vous dis-je!

La respiration d'Amy devenait courte et dure, elle prit le bras de Térésa comme pour l'arracher de la porte; mais la jeune Mexicaine était forte, elle résista.

Une lueur soudaine éclaira son esprit.

—Cet Henderson est votre fiancé! vous l'aimez!

—Je l'aime! Qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous et aux autres?

—Vous allez l'avertir?

—Pourquoi n'avertirais-je pas l'homme que j'aime! Je ne le laisserai pas arrêter, on ne l'emmènera pas!

—Vous n'irez pas! dit Térésa avec ardeur, vous m'avez forcée à parler, et maintenant vous voulez frustrer *senor Whipple* de tous ses droits.

—Eh! que m'importent les droits de M. Whipple, quand la vie de mon frère est en péril!

—Votre frère?

—Oui, celui que vous appelez Henderson est mon frère Tom, Tom Travis! voilà mon chagrin, voilà ce qui assombrit ma vie et me rend l'existence insupportable; supposez que Pablo soit dans la situation de mon frère, croyez-vous que je vous empêcherais de lui porter secours? Je dois y aller! Oh! ne m'en empêchez pas!

—Vous n'irez pas! répondit Térésa d'une voix ferme; je ne veux pas savoir si cet homme est votre frère, et si vous êtes mon amie, *senor Whipple* aura seul connaissance de l'endroit où se sont cachés ses assassins!

Amy se recula et releva la tête: les yeux bleus et les yeux noirs se creusèrent alors, durs et brillants comme des glaives, sans qu'un mot fût prononcé, le temps

n'était pas aux paroles, mais aux actes.

Avec un cri de douleur dans lequel se devinait une détermination sauvage, Amy se précipita vers Térésa, qui, la saisissant à la taille, la traîna à demi pour l'éloigner de la porte. Au même moment, ces mots se firent entendre:

—Térésa! Miss Travis! que faites-vous?

En reconnaissant la voix de Whipple, les deux jeunes filles se séparèrent, rouges et courroucées.

Il resta debout devant elles, le visage empreint, pour la première fois de sa vie peut-être, de surprise et de consternation.

XX

JE VOUS MEPRISE

Le directeur était encore poussiéreux de son long voyage à travers le désert; les fatigues qu'il venait d'endurer, au lieu de retarder sa guérison, ce qui se fût produit pour tout autre, avaient eu pour effet de redonner à ce tempérament d'acier, la vigueur et l'énergie que sa blessure lui avait fait perdre momentanément; l'homme d'action revivait tout entier, prêt à continuer la lutte.

A sa vue un cri étouffé échappa à Térésa; le directeur était là, tout était sauvé! Elle tourna ses regards irrités vers Amy, et la colère fit place à une immense surprise quand elle la vit tomber dans son fauteuil, en exhalant un soupir douloureux.

Un profond silence régna dans la pièce pendant quelques instants, les jeunes filles étaient anxieuses, Whipple les observait curieusement.

—Voilà qui est étrange! dit-il enfin. Voulez-vous me dire ce que cela signifie, Miss Travis?

—Térésa vous le dira, répondit-elle d'une voix brisée, c'est son droit et son devoir!

—Eh bien, Térésa?

—*Senor*, je disais à la *senorita* que Henderson, un de vos agresseurs, est dans la vieille mine.

—Ici, à la Golden Eagle?

La nature flegmatique du directeur ne pouvait s'émouvoir longtemps; aussi la

stupéfaction et la surprise éprouvés à son entrés dans le bureau s'étaient-elles vite apaisées; le calme régnait de nouveau en maître.

—Oui, señor, répondit Térésa désappointée de voir sa nouvelle accueillie si froidement.

—Vous l'avez découvert, Térésa?

—Oui!

—Quand et comment?

Whipple écouta avec la plus grande attention le récit détaillé que lui fit Térésa.

—Et vous n'avez rien dit à personne?

—A personne Señor, qu'à la Señorita.

Après un regard rapide à Amy, elle ajouta:

—La Señorita s'obstinait à vouloir aller...

—Je sais, dit-il en l'interrompant, vous avez très bien fait de garder cette nouvelle pour vous; les chevaux et la voiture sont au boarding-house, voulez-vous les faire ramener au corral de votre père, et me faire seller un cheval?

—Vous partez, Señor? demanda-t-elle avec un battement de coeur.

—Je vais à Cache-d'Oro et n'ai que peu de temps à rester ici; voulez-vous hâter, je vous prie?

—Je ferai ce que vous désirez!

Térésa sortit du bureau.

Lorsqu'il fut seul avec Amy, Whipple se rapprocha d'elle.

—Je suis allé à Wickemburg avec le shériff Christopher, Miss Travis; nous avions été informés de la présence de Jeffries à la Royal Ophir Mine, près de cette ville; l'indication était juste; Jeffries avait réellement travaillé à la Royal Ophir; mais, depuis quelques jours, il se sentait soupçonné et nous ne l'y trouvâmes plus; pour aider sa fuite, il avait volé un cheval. Nous avons suivi sa trace à Castle Creeck, à travers les montagnes de Prescott, puis nous sommes revenus à Wickemburg et à Phoenix; notre dernier renseignement nous le donne comme caché quelque part dans les environs de Cache-d'Oro. Christopher est parti sur-le-champ, mais je désirais ramener le chariot et les chevaux de Gonzalès que j'avais laissés dans un corral à Phoenix. Je vais maintenant à Cache-d'Oro, où j'es-

père avoir plus de succès et prendre mon homme; vous veillerez au travail ici, avec l'assistance de Pablo, jusqu'à mon retour.

—Qu'allez-vous faire de mon frère?

—Rien pour le moment.

—Rien?

—Rien que m'assurer qu'il ne peut s'échapper, s'il est encore dans la mine; quand je reviendrai de Cache-d'Oro, j'aviserai.

—Vous n'avez pas laissé parler Térésa?

—Je lui ai permis de dire tout ce qu'il est nécessaire que je sache.

—Je lui ai arraché le secret de la retraite de Tom, et j'ai voulu courir à la mine pour l'avertir et le sauver.

—Je le pensais, dit-il avec calme.

—Vous êtes arrivé bien à propos!

—Je le crois aussi. Au revoir!

L'air calme, le sang-froid de Whipple eurent pour effet de bouleverser la jeune fille; elle se leva vivement, et tournant vers lui un visage glacial:

—Voulez-vous me dire pourquoi vous vous transformez en policier?

—Oui, je vous le dirai; aussi bien, la vérité peut se faire jour à cette heure; votre esprit clairvoyant aurait dû en pénétrer plus vite la raison: je suis le détective qui doit retrouver les voleurs de lingots.

—Vous!

Jamais une telle idée n'avait effleuré son esprit; instinctivement, elle se recula avec une expression d'indicible mépris.

—Oui, Miss Travis, j'ai fait tout au monde pour vous le faire comprendre, puisque je ne pouvais vous le dire. Comme tout détective consciencieux, j'ai une teinture de tout ce que je peux rencontrer dans l'exercice de ma profession, je connais un peu le procédé cyanhydrique. J'ai été engagé par la Compagnie pour venir ici assumer le contrôle en qualité de directeur, et poursuivre mes investigations, inconnu de tous; mon devoir a été parfois pénible à remplir, mais je crois y être resté fidèle.

—Pourquoi vous êtes-vous faussement présenté à moi? Pourquoi m'avez-vous obligée à rester ici?

—Je ne pense pas m'être présenté faus-

sement.

—Pourquoi m'avez-vous obligée à rester ?

—Parce que la Compagnie exigeait d'abord votre arrestation ; elle voulait que je vous garde prisonnière pendant mes recherches.

Amy chancela et dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber.

—Avant de quitter Denver j'obtins de modifier mes instructions sur ce point ; on me laissa carte blanche, mais sous ma propre responsabilité ; c'est pour cela que je vous ai priée de rester ; en prenant les voleurs, je vous innocentais !

—Je ne resterai pas ici une heure de plus ! s'écria la jeune fille d'un air égaré ; si je ne peux me faire conduire hors de ce lieu infâme, j'irai, je marcherai...

En chancelant, elle se dirigea vers sa table, s'y appuya lourdement en lançant autour d'elle des regards désolés, qui fuyaient pourtant l'homme, immobile près de la porte.

—Je vous connais, Miss Travis, dit Whipple à voix basse, votre dévouement à votre frère vous retiendra aussi longtemps qu'il sera dans la mine. Croyez-moi, pour le moment, la vieille mine est son plus sûr refuge.

Il se rapprocha de quelques pas :

—Je vous répète ce que je vous ai déjà dit : il est en mon pouvoir de vous aider.

—N'ajoutez pas un mot ! s'écria la jeune fille, ses yeux d'un bleu d'acier fixés sur lui, allez ! je vous méprise du fond de mon âme !

Il resta devant elle un long moment, le regard calme et fier ; puis, s'inclinant en silence, il fit demi-tour et sortit du bureau.

L'incident était clos, Whipple n'avait plus rien à dire.

Aux réservoirs, il rencontra Pablo, et coupa court aux salutations du jeune homme.

Je vais à Cache-d'Oro, je pense être bientôt de retour ; mais si j'étais retardé, surveillez bien le travail, j'ai la plus grande confiance en vous et je suis sûr que vous ferez pour le mieux.

Des réservoirs, il courut chez Gonzalès : le vieux veilleur était au lit, son tra-

vail faisant, pour lui, de la nuit le jour ; Whipple entra sans cérémonie dans sa chambre.

—Gonzalès, dit-il, combien de Mexicains dignes de confiance avons-nous ici ? des hommes dont vous soyez sûr ?

Gonzalès en nomma une demi douzaine au plus.

—Faites-leur quitter le travail immédiatement et postez-les à chacune des sorties de la vieille mine. Vous êtes familier avec l'ancienne exploitation ?

Gonzalès connaissait, mieux que personne la topographie de la mine ; sa jeunesse s'y était presque entièrement passée.

—Térésa m'a dit qu'Henderson, un des bandits que le shériff recherche en ce moment, s'y cachait. Je veux toutes les issues gardées nuit et jour, et plus particulièrement la nuit, jusqu'à ce que je sois de retour de Cache-d'Oro, vous comprenez ?

Gonzalès comprenait, tout en trouvant étrange que Térésa ne lui eût rien dit de sa découverte.

—Je désire que le puits principal et les autres issues soient gardées d'ici un quart d'heure ; vous serez un des gardiens Gonzalès ; Pablo vous remplacera cette nuit aux réservoirs ; soutenez-moi fidèlement, vous n'aurez pas à vous en repentir !

Il sortit de la maison devant la porte, Térésa tenait en main le cheval qu'il avait demandé.

—Je n'oublie pas ce que vous avez fait, Térésa, dit-il en sautant en selle et saisissant les rênes ; puis, avec un claquement de fouet, un coup d'éperon, il s'éloigna à bride abattue, les larges bords de son chapeau battant, comme des ailes, les bouts de son écharpe flottant derrière lui comme des flammes au haut d'un mât.

XXI

PRIS AU PIEGE

Cache-d'Oro ne justifiait nullement le nom pompeux de ville sous lequel on la désignait ; quelques cabanes, des huttes,

un assemblage aussi pittoresque que misérable de constructions primitives faites de planches et de toile, composaient seules le camp établi dans un repli de la montagne, près d'une source d'eau vive, à un mille de l'exploitation minière de Jim Cassidy.

La grande mine de Cassidy, qu'un seul cours d'eau alimentait, avait dû rejeter un peu loin d'elle le peuple de travailleurs qu'elle occupait, par l'excellente raison que ce cours d'eau, entièrement utilisé comme force motrice par les cent marteaux pilons, dont le bruit assourdissant retentissait sans cesse aux oreilles des habitants de Cache-d'Oro, ne pouvait servir aux besoins journaliers d'une agglomération humaine.

Le camp de Cache-d'Oro et les établissements de plaisir qu'on rencontre toujours près des grandes exploitations étaient le rendez-vous de tout l'élément bruyant et querelleur de la grande mine et des mines environnantes; les hommes se rencontraient là pour boire, jouer, et se livrer à tous les plaisirs grossiers chers aux Américains. Peu à peu, cependant, se mêlèrent à ceux-ci des Mexicains, des Chinois, puis un ramassis polyglotte attiré sans doute par ce milieu tapageur,—comme le papillon se sent attiré par la flamme—et par l'alcool dont l'usage était si libre à Cache-d'Oro, que l'utilité de la source d'eau claire semblait bien problématique.

Vers le soir, la ville, assez calme jusquelà, s'animait tout à coup; les joyeux compagnons descendus des montagnes environnantes se répandaient dans les cabarets nombreux semés au milieu du camp, et, la nuit venue, se livraient à toute l'exubérance, à toute l'ardeur de leurs natures primitives et déchaînées; alors le choc des dés, le cliquetis des verres, le battement des pieds, entraînés par une musique endiablée, les cris sauvages, montaient à un diapason tel, qu'ils couvraient la voix des cent marteaux pilons fonctionnant un mille plus loin.

De temps à autre, en dépit des ordonnances, un coup de revolver retentissait dans la nuit, ajoutant sa note brève et vibrante au concert général.

La veille du jour où Whipple avait fait une apparition si courte et si mouvementée à la Golden Eagle, un homme pénétra, à la nuit close, dans le camp de Cache-d'Oro. Grand et décharné, une barbe rouge inculte encadrait son visage aux joues hâves; les yeux injectés de sang lançaient de tous côtés des regards furtifs dans lesquels on sentait la crainte de la bête traquée. Ses vêtements témoignaient de la lutte prolongée qu'ils avaient dû soutenir contre les épines et les ronces du chemin, dont son visage et ses mains portaient encore l'empreinte. Un mouchoir de soie en loques, tordu autour de son cou, dissimulait à peine un bandage sali et graisseux.

Les allures louches de ce misérable ne venaient pas sans doute du trouble de sa conscience endurcie depuis longtemps, mais de la crainte que ressent le proscrit, le vagabond rejeté par sa faute du sein des honnêtes gens, lorsqu'il se sait poursuivi, tel un animal aux abois, pourchassé par une meute ardente. L'homme portait sur toute sa personne la griffe de sa déchéance morale. Une porte ouverte le faisait tressaillir, une chaise remuée provoquait un battement de cœur, une clameur soudaine éclatant près de lui remplissait de terreur son âme sombre.

Depuis un long moment il arpentait la rue principale de Cache-d'Oro sans oser franchir le seuil d'un cabaret; enfin il se décida à entrer dans un bar et demanda de l'alcool.

Le tenancier, mis en défiance par les allures suspectes de cet étrange client, voulut voir la couleur de son argent avant de servir la consommation demandée. Après avoir absorbé coup sur coup trois verres d'alcool, le fugitif chercha à percer le nuage de fumée qui mettait un brouillard sur toutes choses, et à s'assurer que rien ne le menaçait.

Tout à coup, ses yeux rencontrèrent d'autres yeux qui l'examinaient avec persistance et un visage familier, lui semblait-il. D'un bond il fut dans la rue, regardant si personne ne le suivait.

Là, dans une atmosphère plus saine, il chercha à rassembler ses idées et à se reconnaître. Alors, comme dans un éclair,

il revit une route comme celle-ci où cinq hommes étaient aux prises; deux de ces hommes luttèrent corps à corps, et l'un d'eux, lui-même, se voyait arracher son masque dans l'effort de la lutte; le visage qu'il venait de voir était celui de son adversaire. Avait-il été reconnu? A cette seule pensée, l'homme pris de terreur se mit à courir, mais plus vite encore il s'arrêta.

Un homme qui fuit attire l'attention! Il fallait éviter cela à tout prix, et par un violent effort de volonté, il parvint à ralentir le pas et à prendre l'allure insouciant d'un promeneur attardé. Rien ne bougeait dans la rue, aucune poursuite ne semblait probable.

—Mon imagination vagabonde me fait voir le danger partout! murmura-t-il en s'arrêtant en face d'un autre cabaret, j'ai de quoi jouer encore, j'ai de quoi boire pour calmer mes nerfs.

Un instant après, il entra dans le bar, et usait si généreusement de son hospitalité, que ses nerfs furent non seulement calmés, mais brisés, ses facultés émoussées, son esprit obscurci et que peu à peu il perdit la conscience des choses. La crainte du danger s'éloigna de son âme, noyée dans le breuvage mortel. Il se laissa tomber sur une chaise et appuya la tête sur le mur auquel il était adossé.

Les hommes qui se mouvaient autour de lui, dans un nuage opaque, prirent d'abord la forme d'ombres vagues, puis s'évanouirent en fumée; l'éclat des voix, le cliquetis des verres, les rires bruyants et les chansons grossières moururent bientôt à ses oreilles. Droit sur sa chaise, la tête levée en pleine lumière, le fugitif tomba dans un profond sommeil.

C'est ainsi que Abe Griffin le trouva.

Les yeux ardents, brillant d'une joie sauvage, Griffin s'arrêta devant l'homme endormi et contempla en silence ce visage aperçu pendant quelques instants seulement, mais dont tous les traits étaient restés gravés dans sa mémoire. La barbe inculte, gardée dans un but de déguisement, le déroutait un peu; mais, sur d'autres points, l'identification était complète.

Relevant la tête, Griffin poussa un cri

de triomphe répété par tous les hommes entrés à la suite dans le cabaret. Cette clameur troubla le dormeur, il changea de position, murmura quelques mots incohérents, et se rendormit: l'ivresse triomphait de la peur!

Plusieurs voix demandèrent la cause de l'exclamation triomphante de Griffin.

—C'est le brigand que j'ai vu la nuit où Nate Brander fut tué! affirma le mineur en désignant du doigt l'homme endormi; c'est avec lui que j'ai lutté, c'est lui qui a joué du couteau! Voilà pourtant comme les choses arrivent!

Alors, pris d'une fureur rétrospective, Griffin s'élança sur le misérable, le souleva par les épaules et le secoua violemment.

Le fugitif, réveillé à demi, leva les mains pour se défendre, glissa, esaya en vain de se relever et retomba enfin pesamment sur le plancher.

—Ivre-mort! s'écria un assistant.

—Compagnons, dit Griffin avec férocité, qu'allons-nous faire de lui?

—Vous êtes sûr de ne pas vous tromper, Abe? demanda alors un vigoureux mineur, en se dirigeant vers Griffin.

—Je l'ai vu comme je vous vois, Kannuck, répondit Griffin avec assurance, et je donnerais ma tête à couper que c'est l'un des trois bandits qui ont trempé dans le meurtre du pauvre Nate; ne m'avez-vous pas entendu dire que je le reconnais, depuis la première minute où je l'ai aperçu! C'est encore cela que je dis et que je répète!

—Vous avez raison, Abe, dit une voix.

—Vous n'avez jamais changé, dit un autre.

—La chose est claire, continua Griffin, c'est mon homme; j'aurai ma revanche; je ne pouvais pas oublier cette figure-là!

Un autre compagnon de petite taille, mais d'allure déterminées et autoritaires, se fraya un passage à travers la foule et vint se placer à côté de Kannuck.

—Tout cela paraît évident, je le reconnais, dit-il; Andy Larkin, courez à Me Graw's, faites-vous donner trente pieds de corde neuve. Il faut éviter aux contribuables de cette commune une dépense extraordinaire qui ne mérite certaine-

ment pas ce voleur! Ces paroles furent accompagnées d'un clignement d'yeux significatif à l'adresse de la foule.

Celle-ci approuva véhémentement, de la voix et des mains, la proposition qui lui promettait un plaisir inattendu. Seul, Kannuck gardait le silence. Quand le calme fut relativement rétabli, il posa une main calleuse sur l'épaule du petit homme et arrêta Larkin au moment où il allait franchir le seuil.

—Attendez, Larkin! Puis, se tournant vers l'autre: Votre proposition est juste. Yeager, je n'ai rien à dire contre, mais nous devons d'abord considérer...

—Considérer quoi? grommela Griffin.

—Ceci, Abe: trois hommes vous ont attaqués, vous et Nate Brander, n'est-ce pas?

—Trois!

—L'homme que voilà était l'un d'eux, mais est-ce lui qui a tué Nate?

—Il était avec le brigand qui l'a tué!

—Pourquoi tant d'histoires? interrompit Yeager, Andy vous...

—Attendez! cria Kannuck avec énergie. L'homme que nous tenons possède un secret important, quand il sortira de son ivresse, nous saurons par lui où sont les deux autres, nous le forcerons bien à parler; voilà ou je voulais en venir.

L'argument s'imposa à tous, même à Griffin; Yeager cependant ne se tint pas pour battu.

—Si nous y arrivons, la police fera long feu, c'est vrai; mais si le Sous-shérif qui est quelque part dans la montagne revient avant que le prisonnier ait pu parler, les rôles pourraient bien changer!

—Quoi! s'écria Kannuck, un homme empêcherait la partie, quand nous sommes vingt?

—Cet homme est le Sous-shérif, pensez-y!

—Quand ce serait le Shérif lui-même! Yeager consulta du regard ceux qui l'entouraient.

—Tout le monde est-il de l'avis de Kannuck? demanda-t-il.

—Oui, oui, Kannuck a raison.

Le sort du prisonnier était entre les mains d'ennemis bien redoutables.

Le lendemain matin, les fumées de l'i-

vresse dissipées, il se retrouva couché sur le plancher d'une petite chambre, pieds et poings liés, gardé par deux hommes armés; l'un d'eux était Griffin.

Lorsque son esprit eut retrouvé assez de lucidité pour se rendre compte de la situation, une terreur folle s'empara de lui: il comprit que la fortune l'avait abandonné et que, terrassé, il se trouvait à la merci de ses adversaires. Il ferma les yeux et s'abandonna à son destin. Quelques instants après, il sentait ses chevilles déliées de leurs liens.

—Levez-vous! comanda une voix rude.

Le prisonnier obéit.

—Maintenant, suivez-nous!

Il marcha, précédé de Griffin et, suivi de son second geôlier, sortit de la chambre, descendit quelques marches et pénétra dans le cabaret.

De tous les hommes présents la nuit précédente, quelques-uns manquaient, mais Kannuck et Yeager étaient là avec quelques autres, représentant leurs camarades. On fit asseoir le prisonnier le dos au mur, tout frissonnant des suites de l'ivresse; ses yeux injectés de sang se baissaient vers la terre qu'il frappait nerveusement du pied. Personne ne lui adressa la parole que pour lui lancer quelques ordres brefs.

Le misérable sentait si bien l'inutilité d'une explication, qu'il ne tenta même pas de rompre ce silence inquiétant. Petit à petit, les retardataires arrivèrent au rendez-vous, lançant au prisonnier, dès le seuil, un regard aussi cruel que significatif. Lorsqu'ils furent au complet, Yeager se leva, et s'adressant au prisonnier:

—Nous avons quelques mots à vous dire; vous avez peut-être pour vous une chance de sauver votre cou, mais nous ne nous engageons à rien. Comment vous appelez-vous?

L'homme leva la tête et, après une suffocation involontaire, il articula avec difficulté:

—Jeffries!

—Vous avez été reconnu pour être l'un des trois bandits qui attaquèrent Abe Griffin et son compagnon Nate Brander; le niez-vous?

Jeffries rencontra de regard sauvage

de Griffin rivé sur lui; il secoua la tête au moment où des bruits de pas se rapprochant rapidement frappaient les oreilles de l'assemblée.

—Niez-vous avoir pris part à la lutte qui coûta la vie à Brander et mit Griffin dans l'impossibilité de travailler pendant un mois?

De nouveau, Jeffries secoua la tête; mais les pas s'étaient rapprochés et, avant que Yeager pût poser une nouvelle question, ils s'arrêtaient à la porte même de la taverne. Les hommes se regardèrent avec crainte: le Sous-Shériff! ce devait être lui qui arrivait si mal à propos!

Au même instant, la porte s'ouvrit et donna passage au Shériff lui-même.

—Christopher! s'écria Kannuck en même temps que ses compagnons.

—Oui, Christopher, s'écria brièvement le Shériff; je viens pour cet homme, j'ai appris à Me Graw's que vous le teniez; je vous relève dès maintenant de votre garde et j'en prends la responsabilité.

En disant ces mots, il se dirigea vers Jeffries; mais aussitôt Yeager, Kannuck et Griffin lui barrèrent le chemin.

—Doucement, vieil homme! lui lança Kannuck; Jeffries est notre prisonnier, il n'est pas le vôtre!

XXII

LA FIN DE CHOMBO

Le Shériff, un vieux routier de la frontière, se rendit bien vite compte de la situation.

—Prétendez-vous entraver un officier de la police dans l'exercice de ses fonctions? demanda-t-il.

—Oui, dit Yeager; tirez-en les conclusions qu'il vous plaira.

—Je tirerai autre chose que des conclusions, si vous m'y forcez! répondit Christopher d'une façon significative.

—Vous êtes trop bon, M. le Shériff, ajouta Griffin; pourtant, nous vous invitons pacifiquement à reprendre votre cheval, à l'enfourcher et à repartir avec lui.

—Voilà bien ce que je ne ferai pas, vous pouvez y compter; je poursuis cet homme depuis une semaine, je le tiens, je ne partirai pas sans lui!

—Quand nous aurons terminé, vous pourrez l'emmener où vous voudrez! dit Kannuck en lançant un regard singulier à ses compagnons.

Christopher ne sembla pas prendre garde à cette remarque.

—Laissez-moi vous expliquer les choses, dit-il, vous comprendrez mieux pourquoi je suis ici et vous n'essaierez plus de m'entraver; vous vous souvenez de l'attaque de la diligence de Cache-d'Oro, où Jim Cassidy perdit son portefeuille?

—Nous nous en souvenons très bien.

—Eh bien, cet homme est un des trois brigands qui firent le coup.

Les assistants manifestèrent une légère surprise.

—C'est l'un des trois bandits qui allègèrent la caisse de la Golden Eagle de cinq mille dollars.

La surprise augmenta.

—Enfin, dit Christopher, il a pris part à la tentative de meurtre dirigée contre Whipple, le directeur des travaux.

Un murmure courut parmi les ouvriers. Il ressortait de ce que le Shériff venait de raconter, que Jeffries était encore plus criminel qu'ils ne le supposaient.

—Tout cela n'est rien, comparé à ce qu'il a fait ici près à Cache-d'Oro, dit Griffin: il était de la bande qui tua mon camarade Nate Brander.

—Si je l'emmène à Phoenix, argua Christopher, il sera puni pour tous ses crimes.

—Nous ne voulons pas de cette sentence, répondit Griffin.

—Vous ne voulez pas! s'écria le Shériff commençant à perdre patience, savez-vous que vous êtes tous passibles de la loi pour rébellion à l'autorité?

Il se retourna vivement et scruta le groupe massé derrière Kannuck, Yeager et Griffin.

—Andy Larkin, continua-t-il sévèrement, Macé Allison, Thierry, Huff et Burke, au nom de la loi, je vous somme de m'assister pour faire sortir Jeffries. Que ceux que j'ai nommés viennent par

ici!

Un silence de mort accueillit ces mots, pas un homme ne bougea.

—Alors, s'écria le Shériff, braquant ses revolvers, il me reste mieux à faire, vous serez responsable de ce qui va arriver.

—Chris...! s'écria Kannuck, mettant une main sur l'une des armes; vous savez bien que vous n'avez pas besoin de recourir à la violence. Vous voulez cet homme, vous l'aurez, mais pas avant cette nuit.

—Croyez-vous que je ne devine pas vos projets? Je le veux tel qu'il est maintenant, et non pas tel qu'il sera, quand vous et vos camarades en aurez fini avec lui.

—A ce moment, il sera dans l'état où vous le voyez à présent, je vous le promets!

—Alors, dans quel but voulez-vous le garder jusqu'à la nuit?

—C'est notre affaire, Chris...! Suis-je un homme de parole? Vous savez que lorsqu'il promet une chose, je la tiens!

—Mais je ne comprends pas...

—Vous n'avez pas besoin de comprendre. Allez maintenant, enfourchez votre bête et partez pour la mine de Cassidy; revenez ici à la fin de la journée, vous prendrez votre homme.

Christopher jugea plus prudent de temporiser que de résister à des hommes déterminés, il replaça ses pistolets d'un geste bref.

—Maintenant, écoutez-moi, dit-il, si vous faites souffrir cet homme de quelque façon que ce soit, si vous ne me le livrez pas quand je viendrai, j'enverrai ici une force armée assez grande pour vous prendre tous; je ne sais pas quel est votre dessein, je veux le croire juste; cependant, suivez mon conseil et agissez en douceur, c'est tout!

Sur ce, il tourna brusquement sur ses talons et quitta la place.

Trois heures plus tard, Whipple galopait dans la direction de Cache-d'Oro; à deux milles du camp, il aperçut avec quelque étonnement, deux chevaux attachés au bord d'un chaparral construit sur le flanc escarpé de la montagne.

La chose lui paraissant de trop mince importance pour perdre une minute d'un

temps si précieux, il allait donc passer outre, quand Christopher surgit soudain auprès d'un des chevaux.

Instantanément, Whipple ralentit le pas et se dirigea vers le chaparral en hélant le Shériff.

—Je vous guettais, Whipple, dit celui-ci, après un court salut, mais je craignais que vous n'arriviez trop tard.

—Comment cela?

—Attachez votre cheval et suivez-moi sur la montagne.

Whipple se rendit à l'invitation; puis, se frayant un chemin à travers d'inextricables broussailles, il suivit de près son guide. Ils arrivèrent bientôt dans une clairière formée par la déclivité de la pente; au centre, un gigantesque cactus élevait son tronc épineux haut d'au moins vingt pieds; à six pieds du sol, le cactus projetait une branche épaisse et recourbée. Ce n'était certainement pas pour admirer cet arbre que Christopher amenait là son compagnon, l'espèce en étant fort répandue dans la contrée, mais bien pour lui faire voir le singulier fardeau qu'une corde passée sur la branche y tenait suspendu.

—Chombo! s'écria Whipple; qui a fait cela, Christopher?

—Une bande d'hommes de Cache-d'Oro.

—Pourquoi se sont-ils livrés à cette extrémité?

—Ils ont pris Jeffries la nuit dernière; Griffin, le témoin du meurtre du mineur Brander, l'ayant reconnu au moment où il venait de s'approvisionner au camp. Ils le tenaient déjà, quand je suis arrivé ce matin.

—Vous avez mis Jeffries en sûreté loin d'eux?

—Quoi! mais ils étaient au moins vingt!

—Bon! Mais qu'avez-vous fait? demanda Whipple avec impatience.

—Ils m'ont promis de ne pas lui faire de mal, et de me le rendre cette nuit.

—Et, comptant sur leur parole, vous l'avez laissé entre leurs mains?... Continuez.

—Je ne pouvais faire autrement. Il me vint bien à l'esprit qu'ils complotaient quelque chose, mais je ne pus deviner

quoi. Un de mes employés, qui surveillait les alentours du camp, découvrit la vérité!

—Qu'était-ce? Hâtez-vous, Christopher, il se peut que nous n'ayons pas une minute à perdre.

L'esprit actif de Whipple devançait les explications du Shériff, il vit l'affaire sous son vrai jour avant même que son compagnon la lui eût expliquée.

—Jeffries n'a pas tué Brander, continua Christopher; la bande voulait le meurtrier, et tenant l'un des brigands, ils le harcelèrent pour le forcer à nommer ses complices, et à dévoiler le lieu de leur retraite.

—Et Jeffries les a dénoncés?

—Evidemment; il avait laissé cet homme ici; s'il ne l'avait pas vendu, les autres n'auraient pu ni trouver, ni pendre le Mexicain.

—Où sont ces hommes, maintenant?

—Ils vont poursuivre Henderson, je suppose; peut-être est-il plus loin du camp que Chombo; la bande se prépare à partir en expédition.

—Qu'allez-vous faire pour l'en empêcher?

—Tout ce que je pourrai, vous pouvez être tranquille; Garretson est parti à la recherche de quelques hommes sur lesquels je sais pouvoir compter, et Cassidy en choisit d'autres à la mine. Il sera là avant peu avec eux et tous les chevaux qu'il aura pu se procurer; je laisserai quelques hommes ici pour surveiller la bande qui tient Jeffries, et j'irai moi-même à la recherche de Henderson... Qu'y a-t-il, Whipple, où allez-vous?

Le détective était arrivé déjà au bas de la pente.

—Suivez-moi, Christopher, dit-il sans s'arrêter.

Quand le Shériff l'eut rejoint, il avait déjà détaché le cheval le plus frais.

—Cette bête est-elle à vous ou à Garretson? demanda Whipple en sautant en selle.

—A Garretson.

—Alors il prendra mon cheval; tout dépend de la façon dont je serai monté.

Tout en parlant, Whipple s'était dirigé vers le chemin.

—Ne partez pas si vite, s'écria le Shériff, j'ai le droit de savoir ce que vous allez faire.

Whipple se retourna sur sa selle:

—Henderson est caché dans la vieille mine de Golden Eagle, dit-il, si nous voulons lui épargner le sort de Chombo, il faut que nous le prenions et que nous le conduisions à Phoenix.

—Je vais avec vous!

Christopher était toujours à la tête de son cheval, une main sur la bride.

—Non, répondit Whipple, attendez ici vos renforts et venez ensuite en hâte à la Golden Eagle.

Et Whipple partit à fond de train.

La vie de Tom dépendait de lui, il ne ménagea pas son cheval. Cependant, la pensée d'Amy lui donnait des ailes, plus encore que l'intérêt de Tom.

XXIII

ESPOIR TROMPEUR

Rien ne peut rendre le désespoir d'Amy lorsqu'elle découvrit la vraie personnalité du directeur; jamais le plus léger soupçon ne l'avait effleurée; cette révélation lui fit l'effet d'un coup de foudre.

La venue prochaine du détective la maintenait dans un état constant de crainte; mais elle avait, sans se l'avouer à elle-même, caressé l'espoir que Whipple lui épargnerait les curiosités blessantes de celui qu'elle considérait comme un espion. Le caractère du directeur lui avait inspiré assez de confiance et d'estime, malgré ses révoltes, pour compter sur lui comme un défenseur dévoué.

Et voilà que tout lui manquait à la fois; celui sur qui reposait son espoir était le détective lui-même!

Ce coup, le plus terrible de tous, le plus inattendu, l'avait remuée jusqu'au fond de l'être, et avait arraché de ses lèvres les paroles odieuses avec lesquelles elle avait chassé le directeur de sa présence.

La haine et le mépris qu'elle ressentait n'atténuait cependant pas l'angoisse qui

la torturait.

Pourquoi Dieu l'avait-il choisie pour souffrir ainsi? se demandait-elle. Pourquoi le destin s'acharnait-il contre elle?

La fidélité à son frère, indigne de son sacrifice peut-être, ne pouvait cependant lui être imputée à crime. N'était-ce pas son devoir de le servir malgré tout et contre tous?

Assise à sa table, la tête penchée sur ses bras, elle se rappelait jour par jour les événements des dernières semaines; l'arrivée de Whipple, son intervention délicate pour la détourner de ses projets de départ; l'épreuve faite sur lui-même pour découvrir la culpabilité de Jeffries; c'est alors qu'elle eût dû avoir la présence de sa personnalité; elle aurait retenu les confidences qu'elle avait faites pensant prouver l'innocence de son frère, quand au contraire elle fournissait des armes contre lui.

Tout s'éclairait maintenant: cet homme avait caché son véritable caractère pour abuser de sa crédulité et de sa naïveté. Il avait tiré d'elle, avec de fausses apparences de sympathie, tout ce qu'il lui était utile de savoir, et ces manoeuvres hypocrites le faisaient triompher.

Amy, toute à son ressentiment, niait toutes les qualités qu'elle avait pourtant dû reconnaître; elle était injuste, elle en eut la preuve plus tard; mais, à cette heure cruelle, elle était aveuglée par le désespoir.

Ces réflexions l'incitaient à la révolte, et lui donnaient l'ardent désir de courir au secours de son frère et de transformer la défaite en victoire.

Pourquoi ne le ferait-elle pas? Whipple était loin, les Mexicains, — "le bétail" — gardaient la mine, il est vrai; mais oseraient-ils s'opposer à sa volonté?

Retrouver Tom dans la vieille mine, se procurer des chevaux, parvenir jusqu'à Mexico, son frère serait sauvé. Sous le coup de la terrible leçon qu'il venait de recevoir, la bonne semence qu'elle versait sans cesse dans son âme germerait sans doute, et porterait les fruits de sa rédemption.

Cette pensée l'électrisait, il fallait tout essayer, dût cet espoir trompeur lui

échapper encore.

La révélation de Whipple la libérait de la fidélité qu'elle avait cru lui devoir; elle pouvait donc, sans manquer à l'honneur, quitter son poste et voler au secours de son frère; si son projet échouait, elle serait du moins son soutien et sa consolatrice jusqu'à la fin.

Sa résolution prise, elle quitta le bureau en toute hâte et se dirigea vers le puits qui devait lui donner accès dans les galeries souterraines; mais là, une première déception l'attendait; le vieux Gonzalès et un de ses frères, — il en avait deux à la mine, — étaient assis sur le sommet des roches, l'arme au bras, surveillant.

Après un instant d'hésitation, elle gravit le rocher par une pente qui servait autrefois aux attelages et aux wagonnets.

L'ouverture béante et sombre la fit frissonner; l'échelle vermoulue se perdant dans les profondeurs du puits semblait incapable de soutenir le moindre poids, quelque léger qu'il fût. Elle s'éloigna de la fosse; mais la pensée que Tom se cachait au fond de ce gouffre lui donna le courage d'affronter le vieux veilleur et de lui demander si elle pouvait descendre. Gonzalès parut profondément étonné et joignit les mains.

— Senor Whipple a dit que personne ne devait aller dans la mine, Senorita, répondit-il; mais vous ne pourriez de toute façon y descendre: l'échelle casserait, ou vous glisseriez.

— Si Henderson a pu descendre par là, dit Amy, je le pourrai aussi.

— Vous êtes une femme, Senorita, il y a cent pieds jusqu'au premier niveau!

Amy réfléchit un moment, puis redescendit lentement au bas de la roche. Gonzalès était l'esclave de sa consigne, il ne fallait pas songer à passer outre.

Ses promenades fréquentes dans la montagne en compagnie de Térésa avaient familiarisé la jeune fille avec la topographie de la vieille mine; elle savait qu'en dehors du puits principal gardé par Gonzalès, il y avait encore deux autres ouvertures praticables; l'une d'elles se trouvait adossée à un contrefort avancé, et l'autre était située sur le versant opposé,

dans une petite vallée.

Amy, s'étant assurée que Gonzalès la surveillait, reprit sa course vers le boarding-house; mais, à mi-chemin, hors de la vue du vieux Mexicain, elle prit un chemin détourné et revint vers la seconde ouverture. Là encore, elle fut déçue: un autre frère et un cousin du veilleur gardaient l'issue. Tout en dissimulant de son mieux son désappointement, elle s'approcha et demanda aux gardes s'ils savaient quelque chose d'Henderson. Sur leur réponse négative, elle s'éloigna et se dirigea vers le troisième puits.

La fortune sembla à ce moment vouloir la favoriser un peu; une des deux sentinelles était José Francesco, un vieil ami de Gonzalès; mais l'autre, Pedro Tadeo, un terrassier, lui devait quelque reconnaissance pour d'importants services rendus. Feignant une indifférence qu'elle était loin d'éprouver, Amy fit la même question et reçut la même réponse.

Elle s'approcha de la bouche de la fosse et vit les montants d'une échelle qui se perdait dans l'obscurité du gouffre.

— Cette échelle approche-t-elle de la première galerie, Pedro? demanda-t-elle.

— Moi ne pouvoir dire, Senorita, répondit le Mexicain.

L'anglais lui était peu familier, et son intelligence n'atteignait pas au niveau de celle de Gonzalès et de sa famille.

— Personne n'est-il descendu récemment?

— Qui sait! dit Tadeo en haussant les épaules, tandis qu'Amy restait debout, les regards plongés dans la sombre profondeur qui s'ouvrait à ses pieds.

Au même moment, la cloche de M. Gambel tinta, annonçant l'heure du dîner.

Tout en l'écoutant, la jeune fille suivit d'une oreille attentive quelques mots échangés entre les deux gardiens; bien qu'ils fussent dits en espagnol, elle en saisit le sens.

Tadeo devait rester au puits No 3, tandis que Francisco irait en hâte prendre son repas; ce dernier déposa son fusil, remonta le flanc de la montagne et disparut rapidement.

Amy saisit instantanément la chance

qui s'offrait à elle.

— Tadeo, dit-elle avec énergie, vous souvenez-vous que j'ai contribué à sauver la petite Josefita?

— Non, jamais oublier cela, Senorita! répondit Tadeo en levant les yeux au ciel.

— Gualterio était absent et Josefita serait morte dans la nuit si je n'étais venue assister la senora; Gualterio vous l'a affirmé.

— Gracias à Dios! murmura Tadeo en se signant.

— Si je vous ai rendu service à ce moment, vous pouvez faire de même pour moi, si vous voulez.

— Vous n'avez qu'à demander, c'est tout, Senorita.

Une lueur d'espoir éclaira les yeux de la jeune fille.

— Combien de temps José sera-t-il absent?

— Une demi-heure à peu près.

— Alors, attendez, je reviens de suite.

Amy s'éloigna vivement; cinq minutes plus tard elle entra au boarding-house par une porte communiquant directement avec sa chambre; là, elle sortit d'une malle un sac en peau de daim renfermant toute sa petite fortune mise précieusement de côté pour un cas critique; puis elle prit sur une table une bougie à demi consumée qu'elle retira de son bougeoir, un paquet d'allumettes, et sortit de la maison sans avoir attiré l'attention de personne.

Le retour fut un peu plus long: il fallait éviter Gonzalès et Térésa qui venait d'apporter le dîner de son père; cependant, lorsqu'elle parvint au puits No 3, Tadeo était encore seul.

— Pouvez-vous me procurer deux chevaux et les attacher dans le chaparral près du chemin de la diligence? Vous savez, à l'endroit où la route bifurque pour aller à la Golden Eagle!

— Dos Caballos? répéta Tadeo avec épouvante.

— Oui, procurez-vous-les quand vous irez dîner, et amenez-les au chaparral en revenant.

— Dios Mio! je peux pas, Gonzalès! il dit...

AUX ABOIS

—Je ne m'inquiète pas de ce que dit Gonzalès, souvenez-vous de Josefita, Pedro!

—Oyalo! murmura le malheureux Tadeo, pourquoi la Senorita ne va-t-elle pas à Gonzalès?

—Gonzalès ne doit rien savoir de tout cela, répondit Amy avec impatience, craignant à chaque minute le retour de Francesco; je ne veux pas emprunter, mais acheter!

Elle sortit de son sac cinq pièces d'or que Tadeo contempla, comme fasciné.

—Cien pesos! cria-t-elle, en versant l'or dans la main calleuse de l'ouvrier, ceux-là sont pour les chevaux, et ceux-là, elle sortit deux autres pièces et les lui tendit, ceux-là sont pour vous; maintenant, voulez-vous vous souvenir de la petite Josefita? Voulez-vous m'aider?

Tenté par l'or, Tadeo sacrifia son devoir à la cupidité.

—Si, Senorita, répondit-il, je me procurerai les caballos, et je les mènerai au chaparral.

—Et vous ne direz rien?

—Uf! il eut un haussement d'épaules, je n'oserais pas!

Les mains tremblantes, Amy avait sorti de son sac la bougie et les allumettes, puis remplacé celui-ci dans sa poitrine; alors elle se dirigea résolument vers l'échelle.

—Que faites-vous, Senorita, s'écria Tadeo en tressaillant, Gonzalès il dit...

—Je vais dans la mine, interrompit la jeune fille.

—Mais l'échelle, peut-être elle va casser! peut-être elle ne va pas au bout! Malheur de moi!

—Chut! je dois avoir disparu quand José reviendra; aidez-moi, Jedro, donnez-moi la main, bien, ne dites à personne où je suis allée, attention!

Tadeo ne fit aucun effort pour l'arrêter, l'or lui fermait la bouche; il aida la jeune fille à attraper l'échelle et attendit, muet et glacé, que la forme svelte se fût abîmée dans les profondeurs du gouffre. Alors, se signant dévotement, il releva son fusil, et se laissa tomber sur un amas de pierres.

Cette descente dans un gouffre inconnu, par une échelle vermoulue, peut-être brisée, aurait fait reculer les plus braves; mais un dévouement inlassable comme celui d'Amy la rendait indifférente au danger, puisqu'il devait la conduire vers son frère,

Le moindre faux pas, un échelon brisé pouvaient la précipiter dans le vide; heureusement, l'obscurité la préservait du vertige en lui cachant l'effroyable profondeur dans laquelle elle s'enfonçait héroïquement. Pourtant, elle se sentit pâlir affreusement et serra convulsivement les montants, quand, à un mouvement plus vif, l'échelle oscilla sous son poids. L'idée de renoncer à la tâche n'effleura cependant pas son esprit, et quand elle eut repris son calme, elle recommença à se glisser doucement, prudemment plus bas, échelon par échelon, s'aidant des pieds et des mains.

Tout à coup, son pied rencontra le vide; un barreau rompu sans doute, nécessitant un écart périlleux.

Un silence profond coupé, seulement par sa respiration haletante et le frôlement de ses vêtements sur le paroi, régnait dans le puits. Il semblait à la jeune fille que la descente durait depuis des heures et qu'elle devait être parvenue dans les entrailles de la terre.

Cherchant toujours un point d'appui où poser le pied, elle ne rencontrait que le vide; l'échelle n'allait pas plus loin! Amy se sentait suspendue sur l'abîme impénétrable!

L'épouvante lui glaça le sang; allait-il falloir battre en retraite? Au-dessus d'elle un point lumineux était seul visible.

Sans perdre courage, sans renoncer à l'espoir, elle chercha encore, elle chercha toujours le point d'appui sauveur; mais en vain! le gouffre était là, insondable, infranchissable!

Tout à coup, un souffle glacial lui frappa le visage; il ne venait ni d'en haut ni

d'en bas, mais évidemment de la paroi du puits à sa gauche. Alors, se cramponnant d'une main, elle avança l'autre vers le mur, et ses doigts ne rencontrèrent rien, il n'y avait plus de mur de ce côté.

Subitement, la lumière se fit; Amy était parvenue au premier niveau de cent pieds, tout en prenant d'infinies précautions, elle quitta l'échelle et sentit sous ses pieds, avec un inexprimable soulagement, un sol ferme et rocailleux.

Brisée de fatigue, elle s'assit à terre et reposa un instant ses membres endoloris. Mais ce n'était là qu'une première étape; l'idée qu'elle était enfin dans la vieille mine et que son frère se cachait quelque part dans ce dédale de voies obscures, la poussait en avant.

—Tom! appela-t-elle en trébuchant sur le plan raboteux du niveau, Tom!

Sa voix réveilla les échos endormis, et produisit dans les galeries sonores des vibrations prolongées. Soudain, un bruit étrange, fait du bruissement de milliers d'ailes, parvint à son oreille, s'enfla, s'enfla, jusqu'à l'intensité d'un roulement de tonnerre, puis un corps dur effleura son visage et sa poitrine.

Avec un cri d'effroi, elle mit un bras sur ses yeux, et tomba sur les genoux; le bruit s'éloigna petit à petit, et mourut enfin derrière elle. Amy surmonta sa première épouvante et chassa la crainte qui l'étreignait.

— Des chauve-souris! murmura-t-elle, j'ai entendu dire à Pepe que la mine en est pleine.

Alors, elle se releva courageusement et reprit sa route. La faible lueur de sa bougie lui permettait de distinguer un petit chemin raboteux courant devant elle; mais il lui fallait marcher avec précaution pour s'assurer qu'aucun gouffre ne s'ouvrait sous ses pas; elle avançait avec prudence, lançant le nom de Tom à de fréquents intervalles.

Après quelques instants de marche, la galerie se sépara en deux tronçons; l'un continuait devant elle, l'autre bifurquait à droite. Lequel prendre?... La jeune fille se décida à suivre le premier chemin; mais, au bout d'un moment, elle fut arrêtée par un puits béant encore muni de

son échelle conduisant sans doute à une galerie inférieure; que faire? Descendre plus bas... Avant de s'aventurer sur les échelons branlants, ne fallait-il pas visiter la route négligée tout à l'heure? C'est à cette dernière résolution que la jeune fille s'arrêta; elle revint donc sur ses pas, mais un vent violent s'éleva tout à coup contre lequel elle dut protéger sa lumière jusqu'au moment où un brusque courant d'air la laissa dans l'obscurité. A ce moment, un bruit se fit entendre devant elle, la glaçant d'effroi.

—Tom! appela-t-elle désespérément.

Aucune voix humaine ne lui répondit, mais le bruit se rapprocha. Qu'est-ce que cela pouvait être, quel danger nouveau la menaçait? Après plusieurs efforts infructueux, Amy parvint enfin à rallumer sa bougie et l'éleva au-dessus de sa tête pour explorer les sombres régions qui l'entouraient.

Du haut d'une roche, deux yeux ardents la regardaient avec une expression cruelle qui la cloua au roc, incapable d'un mouvement, muette d'horreur; les yeux s'enflammaient de plus en plus; un bruit de pas assourdis parvint distinctement à son oreille; alors elle vit les yeux s'élever vers la voûte et la faible lueur de sa bougie lui permit de distinguer une forme noire accroupie sur une roche. Terrifiée, la jeune fille restait immobile. Un coup de pistolet retentit à ses côtés; la forme mystérieuse roula à terre avec un grognement de douleur, tandis qu'Amy s'appuyait au mur en poussant un cri.

Un homme bondit près d'elle, saisit la bougie dans ses mains tremblantes et la tint en face de son visage, blême de terreur.

—Bon Dieu! s'écria une voix, est-ce toi, Amy?

—Tom! soupira la jeune fille en tombant dans ses bras.

—Là! là! soeur, dit Tom en la posant sur le sol de la galerie, ce n'était qu'un coyotte. J'en ai tué une demi-douzaine depuis que je suis dans cette caverne infernale; calme-toi, Amy, tu es en sûreté maintenant. Dis-moi, soeur, comment as-tu fait pour venir ici?

Il fit couler quelques gouttes de cire

sur une roche et planta la bougie solidement; puis, se laissant tomber aux côtés de sa soeur, il lui prit les mains et les lui serra pour la rassurer.

Les joues creuses, une barbe de plusieurs jours, ses vêtements déchirés, couverts de la boue noirâtre qui remplissait la vieille mine, ses cheveux emmêlés lui tombant sur le front et sur les yeux, lui donnaient un aspect tragique.

Le coeur de la jeune fille se brisa de douleur en regardant Tom, elle se cacha les yeux avec angoisse.

C'était là son frère, traqué comme une bête fauve, forcé de se terrer dans ce gouffre! Elle ne contint plus le désespoir qui l'étreignait, un torrent de larmes jaillit de ses yeux.

Tom passa tendrement un bras autour de sa taille et la pressa contre lui.

—Pauvre petite fille! murmura-t-il, que n'as-tu pas bravé pour ton malheureux frère! Ce que tu as accompli, un homme ne l'aurait pas tenté! Dis-moi pourquoi tu es ici, Amy? Ils m'ont découvert, je le sais, les ouvertures sont gardées; tu as deviné que je m'étais réfugié ici?

—Oui! répondit-elle au milieu de ses sanglots.

—Quels sont les gardiens?

Elle dit comment Whipple avait posé les sentinelles avant de partir pour Cache-d'Oro.

—Jeffries est-il ici? continua-t-elle; Chombo et Jeffries sont-ils descendus ici avec toi, Tom?

—Non! malédiction sur eux, ils m'ont abandonné! Nous allions à Cache-d'Oro, une nuit, évitant la poursuite du Shériff; le cheval de Jeffries s'arrêta à moins d'un mille du camp, il prit le mien, m'ordonnant de venir me réfugier ici, me dit qu'il allait revenir me chercher et que nous franchirions la frontière du Mexique; mais il ne viendra jamais, le chien!

—Je suis heureuse que tu sois délivré de cet homme à quelque prix que ce soit!

Amy reprit enfin son calme, et ajouta:

—Ce que tu as fait est bien mal, Tom!

—Mal? Je me suis dupé moi-même; quant à Whipple... un furieux juron prêt à sortir de ses lèvres fut arrêté par la petite main qui se cramponnait à son bras.

Whipple nous a dupés, continua-t-il avec un rire dur; c'est un malin, soeur, mais Jeffries et Chombo ont été plus forts que lui, la nuit aux réservoirs!

—As-tu pris part à cette agression, Tom?

—Non, Amy. Aussi vrai que Dieu est mon juge, j'ai aidé à prendre les lingots; j'avoue n'être venu à la Golden Eagle et ne m'y être fait engager que dans cette intention; mais, avant de venir, j'avais fait promettre à Jeffries que le directeur serait épargné; tu vois comme il m'a tenu parole! il est à double face, le lâche, et l'a toujours été!

—C'est une consolation pour moi, bien petite en vérité, de savoir que tu n'as pas prêté les mains à ce crime! Est-ce vous trois qui avez attaqué la diligence de Cache-d'Oro?

—Nous avons essayé; mais Whipple nous a empêchés de mener la chose au bout.

—Qu'as-tu conservé de ce vol?

—Le portefeuille de Cassidy, dit Tom avec amertume, c'est tout, sur mon âme!

—Tu as aussi aidé à me voler les lingots?

La voix d'Amy avait retrouvé sa fermeté, elle voulait savoir jusqu'au fond de quel abîme son frère avait roulé.

—Oui.

—Où sont-ils?

—Demande à Jeffries.

—Et tu as eu le courage d'aider ces hommes à prendre l'or qui m'était confié?

—J'étais une brute, Amy et je devrais être pendu pour l'avoir tenté une seconde fois; mais Jeffries voulait avoir cet or.

—Et tu te laissais entraîner par Jeffries pour tous ces crimes! Où étaient ta volonté d'homme, ton indépendance?

—Il ne m'a pas entraîné, répondit le jeune homme avec violence, il m'a forcé à faire ce qu'il voulait.

—Forcé? Comment pouvait-il te forcer? demanda la jeune fille d'une voix douce, mais persuasive.

—Je n'ai pas le droit de te rien dissimuler, soeur. Je me trouvais un jour dans une maison de jeu de Cache-d'Oro avec Jeffries; il m'a grisé, et je n'ai qu'une vague souvenir de ce qui s'est passé. Nous

allions, Jeffries, Chombo et moi, du côté du camp nous avons arrêté deux hommes pour les voler; mais ils se sont défendus. Quand nous sommes partis, l'un des hommes était mort, l'autre blessé.

—As-tu tué cet homme?

Amy s'imposait, à cet instant, une contrainte effroyable pour conserver tout son calme.

—Je ne sais pas. Mais Jeffries dit que je l'ai tué. Par des menaces, il m'a forcé de prendre part à l'attaque de la voiture, au vol des lingots, et en dernier lieu, à l'attentat où Whipple fut si près de sa fin.

Ainsi, Jeffries était la cause de l'abaissement de son frère, Amy se rappelait avec horreur les persécutions dont il l'avait poursuivie au commencement de son séjour et sa lâcheté avec les Mexicains. Elle s'expliquait clairement la tolérance du contremaître vis-à-vis de Chombo; mais le temps était trop précieux pour s'appesantir sur ces choses; il fallait sauver son frère, cela seul devait l'occuper.

—En as-tu fini avec les dérèglements et les crimes, frère? demanda-t-elle. Si tu étais libre, dans un pays où tu fusses inconnu, voudrais-tu mieux vivre?

—Si je le voudrais? Je donnerais dix ans de ma vie pour effacer ces deux derniers mois! Procure-moi seulement le moyen de prouver ma sincérité, c'est tout ce que je demande!

—Notre mère nous écoute, dit la jeune fille avec passion, elle est près de nous, elle nous voit tous les deux; dis-moi, frère, si je peux te tirer d'ici et te faire passer la frontière, seras-tu corrigé par cette terrible leçon, et mèneras-tu enfin une vie honnête et droite? C'est la vérité que je te demande, Tom, pas un mensonge comme celui dont tu t'es servi, dont tu m'as leurré en t'engageant sous un faux nom!

—Je suis arrivé au point où le mensonge ne me servirait pas, soeur; si je peux être sauvé, je vivrai pour expier le passé autant qu'il sera en mon pouvoir.

Il se leva, et dit avec exaltation, d'une voix retentissante:

—Je le veux, Amy, j'y parviendrai!

En même temps, que ses paroles se répercutaient sur les murs rocheux de la galerie, un homme surgissait brusquement

de l'ombre dans le cercle de lumière projeté par la bougie.

—Vous le voulez, Tom Travie, dit une voix sévère, il est trop tard!

—Whipple! s'écria Amy.

—Whipple! murmura Tom d'une voix étouffée, en plongeant une main frémisante dans la poche de son vêtement.

XXV

PARCE QUE JE VOUS AIME !

La distance qui séparait Cache-d'Oro de la Golden Eagle fut franchie par Whipple avec une rapidité inconnue jusqu'alors; la vie de Tom en dépendait! Jamais l'endurance de cet homme de fer n'avait été mise à une si rude épreuve, et cette course précipitée venant, après plusieurs jours de voyage en voiture ou à cheval, alors qu'il relevait à peine d'une terrible secousse, était bien faite pour triompher de la nature la plus résistante. Son visage avait pâli sous son hâle.

Lorsqu'il arrêta son cheval à la porte de Gonzalès, et qu'il mit pied à terre, tout tourna autour de lui; pendant un moment, il dut se cramponner à la selle pour ne pas tomber.

Térés, étendue dans un hamac sous le porche, ne pouvait en croire ses yeux. Señor Whipple de retour! Il ne devait revenir que dans deux jours au plus tôt; vivement, elle vint au-devant de lui, et plus vivement encore, elle se précipita en le voyant chanceler.

—Qu'avez-vous, Señor? demanda-t-elle.

Il se redressa en haussant les épaules.

—J'ai oublié de déjeuner et de dîner, Térés, c'est dur pour tout le monde, mais encore plus pour un convalescent.

—Entrez, Señor, je vous donnerai tout de suite quelque chose.

—Pas de nourriture, je n'ai pas le temps; un verre de brandy seulement, si vous en avez.

Pendant que Térés allait chercher ce qu'il demandait, Whipple enleva le harnais du cheval, et le fit rentrer dans le

corral ; puis il s'assit un instant pour boire la liqueur généreuse.

—Que s'est-il passé depuis mon départ ?

—La Senorita est partie.

—Qui ? Miss Travis ? Partie où ?

—Personne ne le sait ; on ne l'a pas vue depuis midi, elle n'était pas chez la Senora Gambel pour le dîner.

Whipple déposa le verre près de lui et se leva.

—Procurez-moi une bougie, Térésa, dit-il.

—Vous voulez aller dans la mine ! Oh ! Senor !

—Faites vite, je vous prie.

Elle entra dans la maison, pâle et tremblante, et revint aussitôt.

Whipple lui prit la bougie des mains, la mit dans sa poche et s'éloigna vivement dans la direction du puits principal.

Lorsqu'il eut atteint le haut des roches, il se dirigea droit à l'échelle sans écouter le vieux Gonzalès qui tentait de le dissimuler. Voyant ses efforts infructueux, le brave Mexicain demanda à l'accompagner.

—Vous travaillez pour moi, Gonzalès, dit le directeur avec fermeté, j'ai besoin que vous restiez ici.

—Mais, Senor, les trois hommes peuvent être là !

—Henderson est seul.

Engagé déjà sur les échelons branlants, Whipple disparut dans les profondeurs du gouffre ; il avait reconquis toute sa vigueur ; la descente s'opéra doucement et sûrement. La tête au-dessus de la bouche du puits, le vieux Gonzalès rempli d'effroi le suivait des yeux ; il le vit enfourcher un échelon, se maintenir à force de jarrets, et allumer tranquillement sa bougie.

—Gare ! gare ! cria instinctivement le veilleur, tremblant de la témérité du directeur. Enfin l'étoile lumineuse disparut dans le premier niveau à cent pieds sous terre.

Whipple avançait avec prudence ; il atteignit le puits no 2 qui perçait la voûte à quelque distance, il le contourna et continua sa route ; le puits no 3 se présenta bientôt, il le dépassa également, et quand

il eut atteint la galerie transversale, un bruit de voix l'avertit de la présence de ceux qu'il cherchait. Il éteignit alors sa lumière et s'engagea dans le passage latéral.

Devant lui, éclairés par la bougie fichée en terre, Amy et Tom, assis à côté l'un de l'autre, se dessinaient confusément.

—Je le pensais, murmura Whipple, en apercevant la jeune fille, quel danger n'affronterait-elle pas pour ce frère indigne !

Il avança doucement sans que les deux jeunes gens s'aperçussent de sa présence, absorbés qu'ils étaient par leur grave entretien.

Lorsque Tom le vit, il se redressa, s'appuya au mur, le revolver au poing.

—Je ne quitterai pas la mine tant que j'aurai un souffle de vie ! s'écria-t-il.

—Si, vous la quitterez ! répondit Whipple avec assurance.

Lui aussi avait pris son revolver, mais sans faire mine de s'en servir.

—Ce ne sera pas comme votre prisonnier en tous cas ; par le ciel, Whipple, si vous essayez de m'arrêter, je vous tuerai !

La lueur tremblotante faisait scintiller le revolver que Tom braquait sur son adversaire.

—Prenez garde, Travis, dit Whipple avec fermeté, votre cas est assez mauvais, n'y ajoutez pas un nouveau crime.

Amy, muette jusque-là, se précipita entre les deux hommes.

—Cela dépasse votre travail de détective, dit-elle d'une voix cinglante, vous prétendiez quitter le camp pour vous rendre à Cache d'Oro, quand, en réalité, vous restiez pour m'espionner !

—Je n'ai pas été jusqu'à Cache-d'Oro, c'est vrai, mais j'ai été à moins de deux milles de cette ville.

—Pourquoi êtes-vous revenu si tôt ?

—Pour arrêter votre frère et le mener à Phoenix.

—Vous ne l'arrêterez pas !

—C'est pourtant la seule chose qui puisse être faite, dit Whipple avec calme.

—Selon vous, peut-être, répliqua la jeune fille, réunissant toutes ses forces combattives pour cette dernière lutte. Tom et moi, nous allons nous réfugier à Me-

xico; deux chevaux nous attendent dans le chaparral, près du chemin de la voiture; nous sortirons d'ici! nous ne nous laisserons pas arrêter!

Ses yeux bleus étincelaient d'énergie et de volonté, sa voix vibrait.

—Par où ferez-vous sortir votre frère, Miss Travis?

—Par le chemin que j'ai suivi pour entrer.

—Est-ce par le puits 2 ou 3?

—Par le puits 3.

Il était inutile de mentir; ils devaient se sauver malgré la volonté de Whipple, à quelque prix que ce fût.

—Ce sera difficile!

—Il y a un autre chemin, ajouta Tom, que vous avez oublié de faire garder; j'y suis monté depuis que je suis prisonnier ici.

—Il n'y a que les trois ouvertures connues.

—Je vous dis qu'il y en a un autre: les coyotes habitent cette galerie, ils y viennent par un tunnel percé dans le flanc de la montagne. Après vous avoir mis dans l'impossibilité de nous arrêter, je trouverai ce tunnel, et nous vous échapperons; je briserai tout ce qui s'opposera à notre fuite!

—Vous n'aurez pas le temps de trouver ce tunnel, Travis, croyez-moi, votre salut dépend de moi!

—Il viendra avec moi, s'écria Amy. Pars pour le puits, Tom, ajouta-t-elle en se tournant vers son frère pour protéger son départ.

Tom fit un mouvement en avant vers le niveau.

—Attendez! ordonna le directeur. Avant de vous engager dans cette voie, Miss Travis, il est nécessaire que vous connaissiez la situation: Jeffries a été pris dans Cache-d'Oro.

—Pris! répéta Tom épouvanté.

—Oui, reconnu par Abe Griffin et par une bande d'hommes téméraires et déterminés. Jeffries leur a dit où se cachait Chombo; ils l'ont trouvé et lynché; maintenant, ils viennent ici, conduits par Jeffries! Si je peux vous amener à Phoenix avant leur arrivée, vous serez sauvé du supplice. Autrement, je crains...

Un cri d'angoisse jaillit des lèvres d'Amy. La jeune fille, éperdue, se tordait les mains.

—C'est faux! s'écria Tom, c'est une ruse pour m'emmener avec lui, je lis dans son jeu!

—C'est la vérité, Travis, et vous verrez ce qu'il vous en coûtera de rester ici. Je suis revenu de Cache-d'Oro, à bride abattue, uniquement pour vous sauver, non par intérêt pour vous, cependant, mais à cause de votre soeur. Voulez-vous venir avec moi? Nous n'avons pas de temps à perdre en paroles.

A ce moment, Amy se jeta aux genoux de Whipple.

—Oh! s'écria-t-elle, si vous avez quelque pitié pour moi, si votre coeur n'est pas de pierre, aidez-moi à sauver Tom! il faut qu'il vienne avec moi! Si nous pouvons atteindre Mexico, il est sauvé! Il a promis de racheter le passé, Monsieur Whipple, il connaît l'étendue de ses fautes, il m'a tout dit! Je le crois quand il m'assure qu'il deviendra meilleur! Quelque chose me dit que ses promesses viennent du coeur, et qu'elles sont sincères. Vous voulez m'aider, dites-vous? Voyez, je suis à vos genoux! Je vous implore! Suivons tous deux la même route maintenant; aidez-moi à quitter cette mine, je vous le demande, en grâce!!!

La jeune fille ne pouvait s'humilier davantage; elle, si fière, regardait Whipple, les joues ruisselantes de larmes, en tendant vers lui des mains suppliantes.

Une compassion profonde emplit le coeur du détective, annihilant sa volonté. Saisissant les mains de la jeune fille, il la releva.

—Il sera fait ainsi que vous le désirez! lui dit-il.

L'amour, en une minute, avait triomphé du devoir!

Une joie immense se répandit sur le visage d'Amy.

—Vous feriez cela! s'écria-t-elle.

—Oui, répondit Whipple avec un sentiment de tristesse.

Elle essaya de saisir sa main et de la presser, mais il s'éloigna d'elle.

—Je fais cela, dit-il de sa voix calme, parce que je vous aime, parce que devant

votre désespoir, ma volonté et mon énergie ne sont plus, parce que votre douleur pèse sur mon cœur plus lourdement que mon devoir!

Amy, troublée, passa une main brûlante sur son front rougissant.

—Il n'y a pas une minute à perdre, continua Whipple, je vais remonter le puits no 3, je renverrai l'homme de garde, vous et votre frère me suivrez instantanément. Vous, ajouta-t-il en se tournant vers Tom, suivez votre soeur de très près sur l'échelle et veillez à ce qu'il ne lui arrive rien, il y a danger à graver les puits, et s'il n'était pas nécessaire que je vous précède, je veillerais moi-même à la sûreté de Miss Travis.

Sans ajouter un mot il ralluma sa bougie, se détourna et s'engagea vivement dans la galerie.

XXVI

LE COURROUX DE TERESA

Térésa, stupéfaite, avait suivi Whipple à distance; elle arrivait au pied de la roche au moment où il disparaissait dans le puits principal; alors, ne pensant qu'au danger qui l'attendait en bas, elle voulut s'y engager derrière lui; mais son père la saisit par le bras.

—Que veux-tu faire? demanda Gonzalès.

—Je veux le suivre! dit-elle avec égarment, il est en danger; les trois bandits peuvent être dans la mine.

—Mais non, petite, répondit Gonzalès, examinant sa fille avec étonnement, il n'y a qu'Henderson.

—Comment pouvez-vous le savoir? dit-elle en essayant d'échapper à son père. Je le suivrai, je le veux!

—Tu n'iras pas, Térésa, le directeur serait mécontent, il n'a même pas voulu que je l'accompagne; que pourrais-tu faire contre le danger?

Mais Térésa ne voulait ni entendre ni surtout répondre.

—Huy! s'écria le frère de Gonzalès, en

clignant de l'oeil, elle s'inquiète beaucoup du directeur, nous savons ce qu'il y a là-dessous!

Térésa se tourna vers son oncle et le foudroya du regard; puis, échappant à l'étreinte de son père, elle se précipita sur la pente.

Avec une obstination invincible, elle essaya de pénétrer dans la mine par le second puits; mais, là encore, elle rencontra une résistance absolue. Se dirigeant alors du côté de la troisième ouverture, elle en examina attentivement les abords. Francesco ne la laisserait certainement pas approcher; elle se cacha donc derrière un bouquet d'arbustes et de plantes sauvages, à travers l'enchevêtrement des lianes, elle se mit à sangloter, la tête cachée dans son tablier.

Elle n'avait jamais espéré protéger le Senor, son seul désir était d'être près de lui, sa raison courait les champs, et sa colère s'exaltait en raison même des entraves qu'elle venait de rencontrer.

Tandis qu'elle essuyait les larmes qui ruisselaient de ses yeux, des voix parvinrent jusqu'à son oreille; elle eut reconnu celle du directeur; écartant les plantes elle regarda, et ce qu'elle vit la frappa de stupeur.

Whipple surgissait du puits, sain et sauf, mais désarmé, il était seul. Elle l'entendit renvoyer les sentinelles, le vit prendre le fusil de Tadéo et s'asseoir à la bouche du puits.

Sur le point de s'élaner vers lui, elle s'arrêta brusquement en apercevant Amy à l'orifice du gouffre; Whipple lui saisit les mains et l'aida à prendre pied; puis, ajoutant le comble à sa stupéfaction, Henderson parut à son tour.

Maintenant, sans doute, le directeur allait les arrêter!

—Vous pouvez partir, disait Whipple, je ne sais à quelle distance sont ces hommes. Faites un détour et passez bien au nord du Boarding-House!

Alors Térésa vit Henderson marcher vers le directeur et lui tendre une main que celui-ci refusa froidement.

Amy et Tom s'élançèrent; mais, brusquement, la jeune fille revint sur ses pas, courut à Whipple et lui dit quelques

mots.

Le directeur laissa tomber son arme, et prenant les mains d'Amy, les baisa avec émotion.

Puis Amy rejoignit son frère, et tous deux s'éloignèrent dans la montagne.

Les yeux de Térésa étincelaient, son amour méconnu bouillonnait dans son cœur, lui faisant monter au cerveau des des bouffées de vengeance.

Sans bruit, elle sortit du fourré et s'enfuit vers la maison.

C'était cette femme, son amie, qui l'avait supplantée dans l'affection de l'homme qu'elle aimait!

Elle atteignit sa porte dans une véritable tempête de furie; sans répondre aux questions étonnées de sa mère, elle s'enferma dans sa chambre pour y cacher sa colère et son désespoir.

Cependant Whipple était assis tristement à la bouche du puits no 3. Il comptait les minutes, en proie au sentiment qui l'avait possédé la nuit du vol, alors qu'il attendait la venue d'ennemis inconnus prêts à frapper.

Il consulta sa montre, une demi-heure s'était écoulée; Amy et Tom avait sûrement atteint le chaparral, ils devaient être loin déjà. A ce moment un bruit de pas de chevaux lui parvint venant de la montagne. Alors Whipple confectionna une cigarette, et de même que la bande des révoltés ayant Chombo à leur tête l'avaient trouvé devant le bureau, les hommes de Cache-d'Oro, en gravissant la pente, le virent fumant paisiblement.

Ils n'étaient pas au complet, des détachements avaient été envoyés aux autres ouvertures.

Yeager, ayant appris que le directeur étant de garde à cet endroit, avait tenu avec Griffin, Kannuck gardant Jeffries, et quelques-uns de leurs compagnons à formuler leur demande au plus autorisé.

Jeffries, lié solidement sur sa selle, était maintenu par Kannuck et Yeager.

Le contremaître, pâle et lamentable, semblait terrifié; il ignorait les intentions de ses géoliers: la promesse de Kannuck à Christopher n'était pas parvenue jusqu'à lui.

—Est-ce le directeur? demanda Yeager

à Jeffries, faisant claquer son fouet dans la direction de Whipple.

—Oui! répondit Jeffries.

—Je m'appelle Whipple, que puis-je faire pour vous, Messieurs!

—Nous laisser seuls! c'est tout! répondit Yeager. Jeffries assure que Henderson, le meurtrier de Nate Brander, est dans la vieille mine; vous n'avez plus à le garder, c'est notre affaire.

—Bien! répondit Whipple.

—Nous allons à sa recherche dans les galeries; faites preuve de bon sens en ne cherchant pas à nous en empêcher, vous comprenez!

—Que ferez-vous de Henderson quand vous l'aurez trouvé?

—Si vous ne le devinez pas, nous ne pouvons vous le dire, riposta Griffin goguenard.

—Vous le conduirez au Shériff? demanda Whipple, d'un air innocent.

—Pourquoi pas! riposta Yeager, en lançant un regard de côté à ses camarades. Au revoir, Whipple, je crois que votre présence est nécessaire aux chantiers, nous n'avons pas besoin de vous ici.

—All right! Whipple mit le fusil sur l'épaule, et s'éloigna tout en prêtant l'oreille aux paroles de ces hommes.

—Allison, disait Yeager en mettant pied à terre, vous tiendrez mon cheval et celui de Kannuck avec Thierney, et vous conduirez le prisonnier au bureau; c'est là que nous mènerons notre homme pour la confrontation. Huff, restez un instant à l'orifice du puits et ouvrez l'oeil! Nous autres, allumons nos bougies et descendons!

Ces mots firent naître un plan de campagne dans l'esprit actif du directeur, il continua à marcher indifféremment pendant un certain temps; mais, lorsqu'il se sentit hors de vue, il se mit à courir rapidement vers les réservoirs.

L'arrivée de la bande de Cache-d'Oro ayant excité tous les Mexicains qui jaccassaient comme des pies, le directeur s'arrêta pour les rappeler à l'ordre, puis il s'approcha de Pablo.

—Pablo, dit-il, prenez le chariot de votre père, vous le conduirez derrière le Boarding-House; restez là jusqu'à ce que

je vous donne d'autres instructions.

Pablo savait que le directeur ne supportait pas les questions, et que la qualité qui lui plaisait le plus était la promptitude avec laquelle on exécutait ses ordres; aussi se contenta-t-il de répondre un tranquille "oui, Señor," puis il quitta le travail et se dirigea vers la maison.

Calme comme toujours, Whipple déposa son fusil et monta sur le pont volant pour diriger les travailleurs

—Ils nous ont forcés à quitter le puits, Señor; voyez, voilà les autres Mexicains qui reviennent aussi.

La voix venait d'en bas, c'était Gonzalès et les autres Mexicains de garde aux puits 1 et 2.

—Gardez vos rifles, dit le directeur, asseyez-vous derrière les réservoirs, j'aurai besoin de vous.

Whipple, tout en continuant à diriger les ouvriers, surveillait en même temps la marche de Tierney, Allison et Huff, menant Jeffries vers le bureau.

Arrivés en face du bâtiment, les trois hommes mirent pied à terre et attachèrent leurs chevaux, puis Jeffries fut délié, descendu de la selle, et il entra suivi de ses gardiens.

Ce moment fut pour Whipple, le signal de l'action, il sauta du pont volant, donna ses ordres aux Mexicains armés dont l'inaction commençait à fermer les yeux.

—Vous pouvez compter sur nous! dit le vieux Gonzalès.

Alors le directeur se dirigea vers le bureau suivi par le veilleur et ses compagnons.

L'un des hommes était assis sur la table, les deux autres tenant Jeffries entre eux avaient pris des chaises.

—Gentlemen, dit Whipple avec douceur, je vous prie de laisser vos revolvers sur la table, là!

Les trois hommes crurent à une plaisanterie; un homme seul et désarmé, ou paraissant l'être, ne pouvait se mesurer avec eux.

—Je veux ce que je dis, continua-t-il, vous êtes cernés, la résistance est inutile!

A ces mots, Gonzalès surgit à la porte, un fusil à l'épaule, tandis que d'autres

fusils étaient braqués par les fenêtres. La plaisanterie se changeait en drame; rifles et revolvers furent déposés sur le sommet du bureau

L'humiliation de se trouver à la merci de Mexicains, pour lesquels ils éprouvaient un profond mépris, s'ajoutait à l'ennui que les trois hommes ressentait déjà de la situation.

Lorsque le trio fut désarmé, Whipple pria poliment celui qui s'était assis sur la table de bien vouloir prendre place dans une autre partie de la pièce, assurant la garde des pistolets.

—A votre tour, garçons, dit Whipple aux Mexicains, je pense que ces Messieurs se soumettront à la force des choses, et montreront assez de bon sens pour ne pas faire de résistance. Gonzalès, venez ici avec votre frère, et assurez-vous de Jeffries.

Les rifles disparurent de la fenêtre, et les deux hommes entrèrent.

Derrière le Boarding-house vous trouverez le buck-board gardé par Pablo; montez dans la voiture avec Jeffries; vous, Jeffries, ajouta-t-il sans perdre de vue les hommes de Cache-d'Oro, vous comprendrez sans peine que vous serez plus en sûreté dans la prison de Phoenix que dans les mains de ceux qui vous tenaient; allez donc de bonne volonté où on vous mène!

Jeffries comprit, sans doute, car il se leva et se dirigea sans un mot vers Gonzalès et son frère, ses mains toujours liées derrière le dos; ses gardiens le prirent chacun d'un côté.

—Allons-nous supporter cela! s'écria Huff, en faisant un mouvement vers la porte.

—Vous le supporterez, répondit Whipple sèchement, le revolver braqué, et vous allez être bons garçons! Asseyez-vous, mais placez vos chaises à l'autre bout de la pièce, je vous prie.

Tout cela était dit et fait avec tant de calme et d'aisance, que le dépit de ces hommes se transforma bientôt en admiration pour celui qui les avait vaincus.

Pablo apparut à la porte.

—Ils sont partis, Señor.

—Allez, et guettez la bande.

—Qu'est-ce qui va se passer? observa

Tierney avec un rire de mauvais augure, il n'y aura plus personne pour identifier Henderson!

—Il n'a pas besoin d'être confronté, grommela Huff avec colère; s'il y a un homme dans la mine, c'est lui; mais quand Yeager va venir ici, qu'est-ce qui se passera! ajouta-t-il avec un regard significatif à Whipple. Rira bien qui rira le dernier!

Whipple ne parut pas entendre et, pendant deux longues heures, il resta assis sur la table, tenant en respect les trois hommes.

Pepe sonna la cloche de six heures. Les Mexicains, quittant le travail, poussés par une curiosité intense, vinrent vers le bureau savoir ce qui se passait; Whipple les aperçut:

—Retournez chez vous, leur dit-il sévèrement; c'est l'heure du souper; renvoyez-les, Pablo, ajouta-t-il en apercevant le contremaître.

—Avez-vous besoin de moi, Señor?

—Non.

Pablo sortit, poussant les ouvriers devant lui.

Yeager, Kannuck, Griffin et leurs camarades descendaient alors la montagne au galop, la plupart d'entre eux en proie à une violente colère. Whipple les entendit venir, il quitta la table.

—C'est tout, Messieurs, dit-il, vous pouvez reprendre vos revolvers.

—Ce n'est pas tout! gronda Huff, vous pouvez vous asseoir à votre tour. Yeager et les autres vont avoir quelque chose à vous dire, j'en suis sûr.

Whipple s'assit comme on le désirait. Il est inutile de dire qu'il roula immédiatement une cigarette. Dans les circonstances graves, ce geste était chez lui machinal.

—Amenez Jeffries! cria Yeager en arrivant en face du bureau, il n'y a personne dans la mine, nous l'avons parcourue dans tous les sens; amenez le prisonnier, Allison, nous voulons entendre ce qu'il a à nous dire.

Allison et Tierney sortirent; Huff resta en arrière pour surveiller Whipple.

Un colloque violent s'ensuivit, Allison expliquant comment Jeffries avait été si

habilement subtilisé; Yeager, Kannuck et Griffin précipitant les questions et laissant déborder leur fureur.

—Amenez Whipple, Huff! ordonna enfin Yeager.

—C'est votre tour, dit Huff d'un air farouche, sortez!

Whipple obéit et examina la bande; les trois leaders avaient mis pied à terre entourés de leurs compagnons à cheval.

—Vous n'êtes pas aussi blanc que vous le croyez! s'écria Yeager en s'avancant vers le directeur, vous en prenez trop à votre aise avec nous; vous avez eu Jeffries sous vos ordres, c'est possible; mais, maintenant, il nous appartient, qu'avez-vous à dire?

Des murmures menaçants sortirent du groupe; Yeager fit faire silence et s'adressa de nouveau à Whipple:

—Henderson n'était plus dans la mine, vous savez ce qu'il est devenu!

Pas de réponse.

—Où est-il?

Même silence.

A ce moment, Térésa tournait le coin des bâtiments.

—Je peux vous dire ce qu'est devenu Henderson! s'écria-t-elle: le directeur l'a laissé partir avant votre arrivée, Señors. Oui, je l'ai vu! de mes yeux vu!

La passion et le ressentiment éclataient dans les yeux de la jeune fille; elle était hors d'elle, sa voix était coupante et irritée. Whipple prit alors la parole:

—Cette jeune fille dit vrai: j'ai conseillé à Henderson de s'enfuir pour vous échapper; je sais ce que vous avez fait de Chombo, ce que vous aviez l'intention de faire d'Henderson ainsi que de Jeffries, si je ne l'avais pas mis hors de votre portée. Je suis détective, j'ai été envoyé ici pour trouver les voleurs de lingots, vous ne pouvez donc porter la main sur moi. Je suis aussi directeur des travaux, je représente la compagnie. Au nom de mes chefs, je vous ordonne de quitter cette propriété; vous avez échoué, il n'y a plus rien à faire pour vous; plus tôt vous partirez, mieux cela vaudra!

En finissant ces mots, Whipple écarta les cavaliers, pénétra dans le rang des réservoirs et se dirigea vers la maison de Gon-

zalès.

Le sang-froid et l'audace sont toujours admirés des natures primitives. Ces hommes n'étaient pas des révoltés, mais d'honnêtes gens indignés qui pensaient avoir le droit de se faire justice eux-mêmes. Leur vie pénible leur faisait apprécier le courage; ils payèrent leur tribut à celui de Whipple en lui permettant de passer son chemin sans le molester.

—Hors du camp, garçons! dit Yeager avec un rire âpre en mettant le pied à l'étrier; on nous a dit de partir, je pense qu'il vaut mieux pour nous fouler le sol de la grande route.

Un assentiment silencieux accueillit ces mots; les cavaliers s'élançèrent en avant et se perdirent bientôt dans l'ombre crépusculaire.

De la hauteur, Whipple les regardait s'enfuir; un faible sourire se joua sur ses lèvres.

—J'arrive tard pour souper, Senora, dit-il en entrant dans la maison; donnez-moi quelque chose à manger aussi vite que possible, je vous prie, je veillerai aux réservoirs cette nuit; Gonzalès est allé à Phoenix, il ne sera de retour que demain.

XXVII

FACE A FACE AVEC L'ADVERSITÉ

Térésa n'avait pas entendu les paroles échangées entre Amy et Whipple au moment des adieux.

—Au revoir! avait dit la jeune fille, nous nous retrouverons dans des temps plus heureux.

—Vous ne me méprisez plus?

—Non, non, jamais je ne vous ai méprisé! Que Dieu me pardonne de telles paroles!

Alors elle s'était arrachée à l'étreinte qui la retenait et avait rejoint Tom.

En suivant la direction qui leur avait été indiquée, ils gagnèrent le chaparral sans être vus. Tadóo avait tenu fidèlement sa promesse: deux chevaux les attendaient. Les bêtes étaient petites, d'un âge

incertain et d'une apparence qui pouvait faire naître des craintes au sujet de leur endurance; mais les circonstances ne permettaient pas aux fugitifs de se montrer difficiles. Les harnais vieux et déchirés, et les deux selles étaient des selles d'homme.

Amy, cependant, ne s'inquiéta pas de ce détail; les chevaux détachés et les tenant par la bride, ils se mirent en route, se dissimulant le plus possible dans les taillis; mais presque aussitôt le galop de plusieurs chevaux parvint jusqu'à eux; ils s'arrêtèrent, saisis d'épouvante.

Le bruit rythmé se rapprochait venant du chemin vers lequel ils se dirigeaient. Tom, après un instant d'hésitation, mit les rênes dans les mains de sa soeur.

—Où vas-tu?

—Ne t'alarme pas, soeur, ici nous sommes en sûreté, je veux voir qui vient là.

Il se glissa plus avant, tandis qu'Amy attendait son retour en tremblant. Le galop se rapprocha, s'éloigna, puis mourut au loin.

Tom revint, tandis que les derniers échos se perdaient dans la montagne.

—C'était la bande! dit-il d'une voix frémissante; Jeffries était avec eux attaché à un cheval, le lâche! Il les conduit à la vieille mine pour me prendre; viens, soeur, fuyons au plus vite! Dieu sait ce qu'ils feront quand ils verront que je leur échappe!

Après avoir aidé sa soeur à se mettre en selle, il monta, et tous deux se dirigèrent vers le Sud.

Amy montait de côté sur la selle grossière, ne faisant aucune attention au manque de confort, tant son désir de s'éloigner était grand. Tous les périls étaient à craindre, la chance seule pouvait aider à les surmonter. Les voyageurs n'avaient pour toute sauvegarde qu'un peu d'or, beaucoup de courage et de détermination.

Cependant, comment une jeune fille, montée sur une selle d'homme, comment un misérable déguenillé présentant tous les signes de la misère et de la déchéance pouvaient-ils espérer vaincre les difficultés de leur long voyage, échapper aux soupçons que ni l'or ni le courage ne pourraient éloigner?

Whipple, en leur conseillant d'aller en avant, prévoyait tout cela, et cependant, rien d'autre ne pouvait être tenté. S'il eût cru le succès possible, la seule vision de l'angélique figure d'Amy lui eût fait accomplir des miracles.

—Sommes-nous bien loin de Mexico, Tom ?

—Cela ne peut être excessivement loin, soeur, et si nous tenons toujours notre direction vers le Sud, nous devons y arriver bientôt.

—Il faut y arriver ! dit-elle avec énergie.

—Oui, il le faut ! Où t'es-tu procuré des chevaux, Amy ?

La jeune fille raconta sa négociation.

—Je ne fais pas compliment à Tadéo de son choix : le coquin a fait un joli bénéfice ; ces deux animaux ne valent pas cinquante dollars !

—Il avait peu de temps ; je suis sûre qu'il a fait du mieux qu'il a pu.

Le galop était impossible, la meilleure allure fournie par les chevaux était un trot lent, maintenu avec beaucoup d'efforts.

Au bout d'une heure de marche, la monture de Tom devint brusquement boiteuse d'un pied de devant ; le jeune homme étouffa un juron.

—Nous allons nous traîner comme pour une promenade, maintenant !

—Chaque pas nous rapproche du but, Tom !

—Nous devrions courir avec des bottes de sept lieues !

Un peu plus tard, la bête s'arrêta court, et se coucha sur le côté. Tom n'eut que le temps de sauter à terre et de quitter les étriers, tandis que la jeune fille poussait un cri d'effroi.

—Il n'est plus bon à rien, il ne mérite que la charrette de l'équarisseur ! C'est une bête pleins d'ans, et elle était déjà fourbue quand Tadéo l'a menée au chapparral ; la mauvaise chance s'abat déjà sur nous, Amy.

—Si on la laissait se reposer un peu, peut-être pourrait-elle aller jusqu'à ce que nous en trouvions un autre ?

—Je ne crois pas que nous devions nous en embarrasser, dit Tom avec décourage-

ment. Nous avons à traverser Cache-d'Oro et la mine de Cassidy : il nous faudrait des "pur sang" à la place de ces carcans !

A mesure que l'énergie de Tom tombait, celle de sa soeur se relevait ; le moment n'était-il pas venu d'être son inspiratrice et son aide en ces minutes d'angoisse ?

—Nous nous arrêterons et nous resterons ici, dit-elle en mettant pied à terre.

—Tu ne songes pas à ce que nous risquons en nous arrêtant ! Tous ceux qui passeront peuvent nous voir, et nous n'avons pas besoin d'être vus !

—Relève ton cheval, Tom, nous descendrons de l'autre côté de la montagne, là, à droite, ceux qui passent ne nous devineront pas.

Tom, reconnaissant la sagesse du conseil, parvint avec beaucoup d'efforts à remettre sur pied la malheureuse bête ; les brides passées autour du bras, ils gravirent la colline et redescendirent sur l'autre versant.

La vallée dans laquelle ils se trouvaient alors était couverte de buissons chargés de fèves, que les deux animaux se mirent à manger avec avidité. Tom reprit un peu d'espoir.

—Ils étaient affamés, fit-il remarquer à sa soeur, tandis qu'ils s'asseyaient tous deux au bas de la pente.

—Ces Greasers nourrissent leurs chevaux uniquement pour qu'ils ne meurent pas de faim. Lorsque ceux-ci seront rassasiés, ils pourront peut-être nous porter jusqu'à ce que nous ayons dépassé Cache-d'Oro et la mine.

—Il vaudrait mieux y passer de nuit.

—C'est la seule chose que nous puissions tenter avec des montures comme celles-là ; si nous rencontrons un Mexicain, nous pourrions les échanger ; il y a des bois touffus dans la montagne ; oui, ajouta-t-il répondant à sa propre pensée, je crois que nous pouvons essayer cela, soeur !

Après deux heures de repos, pendant lesquelles les chevaux s'étaient rassasiés, ils continuèrent leur route.

Le cheval de Tom, ayant retrouvé quelques forces, reprit le même petit trot tranquille qu'il avait adopté dès le début du voyage.

L'avenir s'éclairait un peu, et les deux voyageurs se reprenaient à espérer, quand l'adversité fondit de nouveau sur eux.

Après une attente infructueuse à la mine Cassidy, Garreston n'ayant pu ramener les forces sur lesquelles il comptait pour maintenir l'ordre, Christopher, mécontent d'avoir abandonné Whipple sans utilité, s'élança sur le chemin de la Golden Eagle, suivi de son second.

A un endroit où la route contournait une pointe de rochers, les deux hommes se trouvèrent face à face avec deux voyageurs, venant en sens inverse; la stupeur fut égale des deux côtés: le Shériff était connu d'Amy aussi bien que de Tom. L'officier ne pouvait reconnaître le jeune homme; mais sa misérable physionomie et surtout la société de sa soeur le désignaient clairement.

—Voilà de la chance! s'exclama le Shériff. Par Jupiter, Garretson, voilà notre homme! celui que la bande allait chercher!

Tom saisit son revolver; ce mouvement seul aurait convaincu Christopher qu'il ne s'était pas trompé.

—Tourne bride, Tom! cria Amy avec frénésie, en faisant elle-même cette manœuvre.

Désespérément ils tentèrent de fuir; mais, en quelques foulées, le Shériff et Garretson les eurent rejoints. Le jeune homme engagea la lutte, se défendant avec une énergie digne d'une meilleure cause; mais il était seul contre deux, le revolver fut arraché de ses mains avant qu'il pût s'en servir, et le Shériff le fit prisonnier.

Amy, vaincue par ce dernier coup du destin, avait glissé de son cheval et restait étendue sans vie sur le chemin.

XXVIII

POURSUIVIS

—Amy! s'écria Tom avec une explosion de douleur, en soulevant le corps gracieux de la jeune fille dans ses bras. Oh! mon Dieu, cela est plus pénible que tout

le reste!

—Elle n'est qu'évanouie, dit Christopher avec bienveillance, ému du désespoir du jeune homme; apportez votre gourde, Garretson,

Une gourde d'eau fait partie de l'équipement d'un voyageur traversant les montagnes arides et brûlantes. Garretson se hâta de présenter la sienne au prisonnier. Amy revint à elle lentement, elle ouvrit les yeux en gémissant; puis, apercevant auprès d'elle le Shériff et son aide, elle enlaça son frère pour le protéger encore, même contre la loi.

—Tout est bien, soeur, dit Tom à voix basse; je vois, maintenant, que Whipple avait raison, j'aurais dû l'écouter: C'était folie de vouloir aller à Mexico, la route est longue, petite fille, et ce coup devait nous abattre tôt ou tard.

Il parlait bas; cependant, le nom de Whipple frappa Christopher.

—Que dites-vous de Whipple? demanda-t-il vivement.

Tom voulut mettre le directeur hors de cause et répondit:

—Je disais que si je m'étais rendu à Whipple au lieu d'essayer de fuir, ma soeur aurait été épargnée: elle avait assez souffert pour moi.

—Cela est d'un homme de coeur, répondit Christopher avec approbation; faites face aux événements, Travis, c'est le mieux que vous puissiez faire.

Tom aida sa soeur à se relever, elle s'accrocha à sa selle et s'y appuya.

—Avez-vous eu des nouvelles de la bande de Cache-d'Oro? demanda le Shériff avec anxiété.

—Elle est à la mine, répondit Tom; elle y était du moins il y a quelques heures.

—Quand les camarades verront que vous n'y êtes pas, ils n'y resteront pas longtemps!

Et Christopher scrutait le chemin dans la direction de la Golden Eagle.

—Il vaudrait mieux pour nous aller à Cache-d'Oro, dit Amy d'une voix basse et triste. Ces hommes s'en retourneront quand ils sauront que mon frère s'est enfui, ils suivront cette route.

Avec un frisson, elle cacha sa tête contre le col du cheval, une torpeur étrange

envahissait son cerveau, elle avait fait un effort pour donner un conseil, mais elle retomba aussitôt dans l'anéantissement de son espoir déçu.

—Cela ne se peut pas, affirma Garretson; Cache-d'Oro et la mine Cassidy sont les derniers endroits où nous devons mener Travis.

—Nous devons aller à Phoenix, dit Christopher avec décision, et nous devons suivre cette route. Vous marcherez devant avec la jeune fille, Garreston, et vous surveillerez le chemin; Travis et moi, nous suivrons, prêts à nous cacher dans la montagne, si c'est nécessaire.

Amy dut être aidée pour se remettre en selle et, la tête penchée, elle chemina à côté du Sous-Shériff.

Christopher, après s'être assuré que le prisonnier ne cachait pas d'armes, lui passa les menottes et l'aida à monter à cheval, puis ils partirent.

La nuit était rapidement tombée et la montagne à travers laquelle le chemin serpentait se trouvait dans une obscurité profonde.

—Comment êtes-vous sorti de la mine? demanda Christopher tout en cheminant botte à botte avec son prisonnier, votre soeur vous a aidé?

—Une soeur ne doit-elle pas tout naturellement aider son frère?

—Je le reconnais, Travis.

—Vous ne pouvez la blâmer pour cela.

—Ce ne serait pas juste; mais encore, bien que ce soit son droit, je ne vois pas comment elle a pu s'y prendre. Où était Whipple? Il a dû revenir à la mine avant que vous ne la quittiez?

—Whipple ne nous gênait pas, répondit Tom, ayant soin de ne pas se compromettre.

—Vous savez que Chombo a été lynché, et que Jeffries est entre les mains de la bande?

—Oui.

—Que savez-vous relativement à eux?

—Je n'ai rien à dire! répondit Tom brièvement.

A partir de ce moment, le Shériff ne put en tirer un seul mot.

Les étoiles scintillaient sur leurs têtes et le silence, troublé seulement par les

pas de leurs chevaux, régnait partout, profond et lugubre. De temps en temps, les silhouettes d'Amy et de Garretson, visibles seulement lorsqu'ils arrivaient au sommet d'une côte, se détachaient vaguement, petites tâches d'ombre à peine distinctes sur le fond de la montagne.

La marche lente fut brusquement interrompue par Christopher qui arrêta le cheval de Tom par le mors, en même temps qu'il tirait sur ses rênes; ses oreilles fines avaient perçu un bruit suspect en avant, et ses yeux vifs scrutaient l'ombre épaisse.

Soudain, un coup de sifflet déchira l'air, et les deux hommes purent apercevoir les silhouettes de leurs compagnons, entourées d'ombres nombreuses.

—C'est à nous qu'on en veut, murmura Christopher en éperonnant vivement vers le bord du chemin, tout en tirant l'autre cheval par la bride.

—Ce sont eux? demanda Tom.

—Il n'y a pas de doute!

—Ont-ils pris ma soeur?

Sa voix était pleine d'anxiété.

—Ne vous tourmentez pas, votre soeur et Garretson n'ont rien à craindre, c'est à vous qu'ils en ont, Travis, et s'ils se doutent que nous sommes ici, ils vont nous donner la chasse.

Une ravine s'ouvrait près de là, le Shériff et son prisonnier s'y engagèrent, mais le cheval de Tom donnait depuis quelques instants des signes non équivoques de faiblesse; bientôt il s'affaissa, puis tomba.

—Voilà la chance! gromela le Shériff, vous allez monter avec moi, Travis.

Il sauta à terre, déboucla les sangles sous la bête abattue, enleva la couverture déchirée posée sous la selle, sans que Tom, étonné, pût deviner pourquoi; puis il se remit en selle, son prisonnier en croupe.

Les pas des forcenés se rapprochaient de plus en plus: Christopher força son malheureux cheval surchargé à gravir la ravine, pensant pouvoir se dissimuler sur l'autre versant; mais la chance était contre eux; un cri de triomphe leur prouva qu'ils avaient été vus au moment où ils atteignaient le sommet de la pente et pé-

nétraient dans le refuge d'une coulée.

—Aboyez, limiers, grommela Christopher en agitant son fouet dans la direction du bruit, je tiens douze vies au bout du canon de mes revolvers, si vous approchez vous me trouverez prêt!

—Si nous en arrivons là, vous pourrez enlever ces menottes, je vous aiderai.

—Vous resterez comme vous êtes, répliqua Christopher d'un ton bourru, je ne me fierais pas à vous une minute, avec une arme dans les mains.

La coulée débouchait dans une sorte de canyon taillé dans le roc; sur l'une des parois se trouvait une anfractuosité profonde, dissimulée par une végétation épaisse. Le Shériff y pénétra, arrêta son cheval, et ordonna à Tom de descendre.

—Pourquoi nous arrêtons-nous ici? demanda le prisonnier.

—Descendez! répondit durement Christopher, ce n'est pas le moment des questions.

Tom descendit suivi du Shériff qui prit alors la vieille couverture, la déchira en quatre bandes dont il entortilla les pieds de son cheval jusqu'au boulet; pendant qu'il procédait en silence à cette opération, plusieurs cavaliers passèrent au galop devant l'anfractuosité et dévalèrent précipitamment le canyon.

—Maintenant partons, et vite! annonça Christopher; à ce petit jeu du lièvre et des chasseurs, le lièvre a le privilège de faire des détours et de dépister les chiens.

Ils revinrent dans la coulée, les pieds des chevaux s'entendaient à peine sur la pierre dure.

Christopher, trop avisé pour redescendre dans la ravine où des sentinelles avaient pu être postées, gravit la pente, longea la crête de la colline et redescendit de l'autre côté, dans une vallée que Tom reconnut avec surprise pour celle où il s'était reposé avec sa soeur quelques heures plus tôt.

—Mon cheval est fourbu, dit le Shériff, nous attendrons le jour ici, Travis.

La bête débridée fut attachée à portée des buissons de fèves, puis Christopher lia le bras droit du prisonnier à son poignet gauche, et tous deux attendirent la

fin de la nuit, sans pouvoir trouver le sommeil, chacun d'eux pour des raisons différentes.

Aux premières lueurs de l'aube, ils se remettaient en selle, et poursuivaient leur route à travers la montagne.

—Je comprends que vous venez de me sauver la vie, Christopher! dit Tom avec lassitude.

Le jeune homme en était arrivé au point où il acceptait avec calme tout ce qui pourrait lui arriver. Une chose le hantait: le visage pâle de sa soeur évanouie. Souffrant de corps et d'âme, il était dans un état d'anéantissement augmenté encore par les privations qu'il avait endurées pendant son séjour dans la vieille mine.

—Pas autant que vous le pensez! grommela le Shériff en réponse à la remarque de son prisonnier. Yeager et Kannuck sont les pires compagnons que vous ayez jamais vus pour frapper et pendre. Ils nous ont dépistés, ils vous donneront la chasse tant que nous ne serons pas en sûreté à Phoenix.

Christopher disait vrai, ils approchaient du chemin conduisant à la Golden Eagle, quand ils aperçurent une troupe de cavaliers sortant du chaparral où Amy et Tom s'étaient mis en selle le jour précédent.

Le Shériff grinça des dents et fit violemment usage de ses éperons et du fouet.

—Je ferai l'impossible pour vous sauver, Travis, mais si Whipple ne peut nous porter secours, je ne répons de rien, car nous sommes impuissants.

XXIX

NUIT TRAGIQUE

Pablo voulant remplacer son père, vint se mettre à la disposition de Whipple pendant qu'il finissait de souper.

—J'irai pour cette nuit, répondit le directeur; puis, prenant la lanterne de Gonzalès, il sortit de la maison.

La solitude, en cette minute de crise,

lui serait, semblait-il, un soulagement.

Après s'être assuré que la solution filtrait régulièrement dans tous les réservoirs, il passa au bureau dont la porte était seulement fermée au loquet, les deux seules et uniques clefs ne quittant jamais Amy ni Whipple. Il posa la lanterne sur la table; le désordre qui y régnait était la meilleure preuve du départ de la jeune fille dont l'ordre était extrême.

Il retourna à la porte ouverte, s'y appuya et plongea ses regards dans la nuit.

Où était Amy, à cette heure? Les fugitifs avaient échappé aux hommes de Cache-d'Oro, puisque ceux-ci étaient venus à la mine faire les recherches qu'on sait.

Mais où était-elle maintenant? Il s'attristait de la savoir loin de lui et de se sentir incapable de lui prêter le secours de son énergie, car Whipple ne comprenant pas les demi-mesures, s'était donné tout entier, jetant à ses pieds le devoir qui devait le faire mépriser de celle qu'il aimait; et qu'avait-il reçu en échange? un regard, des paroles de gratitude: il ne pouvait dire d'amour, et la promesse de se retrouver dans des temps plus heureux.

Il ne se leurrerait pas: si Amy et Tom trouvaient asile au delà du Rio-Grande, le frère indigne continuerait à briser le coeur de la jeune fille; Whipple connaissait les hommes. Tom Travis était irrémédiablement perdu, et si sa soeur n'était pas détachée de lui, il lui ferait une vie des plus malheureuses.

Un frisson parcourut Whipple de la tête aux pieds à la pensée qu'il aurait pu la sauver en repoussant sa prière et en l'empêchant de se sacrifier elle-même. Pourquoi n'avait-il pas été assez fort pour commander à son amour?

Qu'il accédât à sa prière ou qu'il fit arrêter et livrer Tom à la justice, la jeune fille était perdue pour lui. Mais, dans la seconde alternative, il n'aurait pas aussi failli à son devoir et compromis son honneur.

Puis n'avait-il pas aidé à la torture sous laquelle il l'avait vue plier pendant les quelques jours passés près d'elle?

La vision du verre de cyanure flotta devant ses yeux; cette vision n'était-elle pas un présage pour l'avenir?

L'agonie du malheureux Whipple était cruelle à la pensée qu'il avait failli à son amour autant qu'à son devoir, en ne sauvant pas la jeune fille malgré elle. Cet homme ne ressemblait pas à la plupart de ses semblables; aucun intérêt personnel n'avait jamais faussé son jugement. Il savait que l'amour frappant à son coeur y entrerait en maître en brisant toutes les barrières; mais il n'avait jamais pensé que, se trouvant en contradiction avec son devoir, il obscurcirait sa raison; et pourtant, cela venait de se produire!

Whipple se condamnait lui-même, flagellant son âme comme avec un fouet d'épines; jamais le souvenir de cette nuit tragique ne devait sortir de son esprit, il serait toujours comme un point de mire sur lequel il réglerait sa vie.

Pendant quelques semaines il venait de suivre les glaneurs d'or; c'était à lui maintenant à glaner la sagesse et rejeter de son âme les scories inutiles pour ne conserver que l'or pur du devoir et de l'honneur.

Whipple sortit du bureau, en ferma la porte et se dirigea vers les réservoirs.

Une forme silencieuse était accroupie au pied du réservoir 10, il dirigea la lanterne vers elle.

—C'est vous, Térésa! s'écria-t-il; que faites-vous ici?

Elle se dressa, la mantille tombant autour de ses épaules; la tempête s'était calmée dans son âme, mais le soleil n'avait pas encore dispersé les nuages.

—J'ai été très méchante, dit-elle, je viens vous en demander pardon.

—Là! Nina, répondit le directeur, se servant du nom caressant qu'un père donnerait à son enfant, vous n'avez rien fait qui appelle mon pardon.

—Je vous ai dénoncé, Señor, continuait-elle avec précipitation; j'étais si méchante que j'aurais voulu qu'ils vous tuassent! J'étais là quand la Senorita et son frère sont sortis de la mine, je sais tout: comment elle courut à vous, comment elle vous a parlé, comment vous lui

avez baisé la main, j'ai tout vu! Ay de mi! Si je pouvais mourir!

Emu par ce désespoir enfantin, Whipple passa un bras autour de la taille de la jeune fille et la rapprocha de lui.

—Quelles sottises pensez-vous là, Térésa? dit-il doucement en lui relevant la tête, vous êtes ma meilleure amie, Nina; quand j'étais étendu blessé sur la route, c'est vous qui m'avez secouru; quand la solution coulait sur moi goutte à goutte dans le réservoir, c'est vous qui m'avez sauvé; c'est vous encore qui m'avez soigné quand j'étais malade, et, ayant fait tout cela pour moi, vous venez me demander de vous pardonner?

Il rit doucement, appuya ses lèvres sur le front de la jeune fille et l'éloigna de lui.

—J'ai contracté envers vous une dette que je n'oublierai, Térésa.

—Mais vous-aimez la Senorita Travis!

—Oui, et vous aussi, quoique de façon différente.

—De façon différente!... —Elle frappa ses mains l'une contre l'autre avec colère.—Je ne veux pas être aimée de façon différente!!

Les derniers mots se perdirent dans un sanglot, et avant qu'il pût répondre, elle s'enfuit et s'enfonça dans la nuit.

L'aveu de Térésa n'inquiétait pas le directeur; c'était presque une enfant; l'amour qui fleurissait en elle se fanerait et refleurirait encore, jusqu'à ce qu'il s'épanouît pour celui qui devait fixer sa vie; l'ardeur et l'amour du changement sont le fond du tempérament méridional. Il regrettait cependant d'être pour la jeune fille une cause de chagrin, fût-ce seulement pendant une heure.

Chassant ces pensées, Whipple reprit sa lanterne pour continuer sa ronde à travers les réservoirs; la solution filtrait régulièrement et lui donnait peu de travail. A la fin de la nuit, sa nature énergique avait eu raison de ses tortures morales, et c'est calme et souriant qu'il apparut au déjeuner de la Senora.

Térésa était absente, mais Pablo apportait des nouvelles fraîches.

—Senor, dit-il, quelques Américains de Cache-d'Oro sont venus chez Gualterio

cette nuit.

—Chez Gualterio?

—Si! Senora Herrera était allée de très bonne heure chercher du maïs, c'est elle qui l'a dit à la Madre en revenant; ne trouvez-vous pas cela étrange?

—Que faisaient-ils chez Gualterio?

—Ils venaient chercher à manger pour eux et du fourrage pour leurs chevaux.

—Etaient-ils encore là quand la Senora revint?

—Non, ils étaient partis; Gualterio n'a pu comprendre ce qu'ils disaient, mais il est arrivé quelque chose, il n'y a pas de doute.

Whipple prit son déjeuner en hâte; son visage était sombre en se dirigeant vers les chantiers et en montant les degrés du réservoir à solution.

De cette position élevée, il scruta les environs; aucune trace de la bande! Secouant le pressentiment qui l'étreignait, il se pencha, préleva un échantillon de la solution, comme il était fait chaque jour; quelques minutes après il était dans le laboratoire et avait versé le contenu de l'éprouvette dans un vase pour une expérience prochaine.

A ce moment, le bruit d'un galop furieux parvint jusqu'à lui, il posa le vase sur un rayon bas, le tournant de telle sorte que l'étiquette "Cyanure" devait frapper la vue.

Alors il courut à la porte du bureau tandis qu'on l'appelait par son nom.

Christopher était là, son cheval haultant et couvert de sueur tremblait sur ses jarrets; Tom avait mis pied à terre et se tenait debout près de lui, les mains attachées. Une exclamation s'échappa des lèvres, de Whipple.

—Heureusement vous êtes sur le pont, Whipple, dit le Shériff en sautant à terre.

—Qu'y a-t-il?

—La bande est à nos trousses, voilà ce qu'il y a; dans le bureau vivement et fermez les portes, si nous sauvons Travis nous aurons de la chance!

Le Shériff et son prisonnier entrèrent suivis de Whipple qui ferma la porte à clef derrière lui. Quatre fusils utilisés par Gonzalès et ses camarades le jour précédent étaient restés dans la pièce, le direc-

teur en prit un, en tendit un à Christopher et laissa les deux autres sur la table.

—Entrez là, Tom Travis! dit-il en indiquant le laboratoire.

Tom obéit en silence.

—S'ils veulent vous avoir, ajouta Whipple en suivant le prisonnier jusqu'à l'entrée, ils me tueront d'abord.

Alors il enferma le jeune homme, retira la clef de la serrure et la mit dans sa poche.

—Maintenant, ajouta-t-il en venant vers le Shériff, où est la soeur de ce garçon?

—Avec Garretson quelque part! répondit Christopher sans quitter la fenêtre.

—En sûreté?

—Garreston veillera sur elle.

—Où avez-vous rencontré Travis?

—Je l'ai rencontré lui et sa soeur de ce côté de Cache-d'Oro.

—Et les hommes que vous deviez ramener?

Vivement, en quelques mots brefs, le Shériff expliqua l'impossibilité où il s'était vu de trouver les hommes sur lesquels il comptait.

Il finissait à peine qu'un bourdonnement de pas et de voix se fit entendre suivi des cris terrifiés des Mexicains.

—Les voilà! murmura Christopher, nous allons avoir à défendre notre vie, Whipple!

XXX

LE CHOC

Whipple, de la fenêtre où il guettait l'arrivée de la bande, vit tout à coup les Mexicains jeter pelles et brouettes et se sauver comme un troupeau de moutons effrayés; Peblo, resté seul à son poste sur la coursive, semblait pétrifié.

Des chevaux passèrent devant la fenêtre, montés par Yeager, Kannuck, Griffin et les autres; en moins d'une minute, le bâtiment fut cerné par un cordon d'hommes armés.

—Ouvrez! cria une voix bourrue accompagnant ce commandement de coups violents. Ouvrez, Christopher; nous voulons cet homme, nous l'avons!

—Si vous êtes prêt à ouvrir le bal, Yeager, allez danser plus loin!

—Vous nous obligez à livrer bataille.

—Je suis obligé, moi, à faire mon devoir et à garder mon prisonnier, si je peux. Où est Jeffries, vous aviez promis de me le rendre, la nuit dernière?

Un juron énergique fut la seule réponse à cette question.

—Jeffries est dans la prison de Phoenix en ce moment, dit Whipple, je l'ai mis hors de leur portée hier.

—Seul?

—Quatre Mexicains m'ont aidé.

—Vous êtes un homme de coeur, Whipple! s'exclama Christopher; nous perdrons peut-être la bataille, mais nous donnerons du fil à retordre aux camarades.

—Nous ne sommes pas disposés à parler avec vous, ajouta la voix de Kannuck, la chasse de cette nuit a fortement tapé sur nos nerfs, et nous sommes pressés de travailler. Si Whipple est avec vous, vous n'êtes que deux contre vingt, vous ne pouvez résister. Soyez convaincu qu'il vaut mieux, dans votre intérêt, céder à la force.

Christopher refusa de se laisser convaincre et il appuya ce refus d'un juron qui fit résonner la porte.

—Yeager, dit Whipple, qu'est devenu le Sous-shériff et la jeune femme?

—Nous les avons laissés se tirer d'affaire quand nous avons couru après Christopher.

—Alors, elle n'est pas avec vous?

La réponse négative délivra le directeur de la crainte qui l'angoissait.

—Vous avez deux minutes pour vous décider, dit Yeager, si vous ne nous livrez pas le prisonnier, par le ciel, nous saurons bien le prendre!

—Vous arriverez peut-être à vos fins, répondit Christopher, mais je vous réponds que vous déchanterez après; j'ai le devoir de vous signaler, et vous vous apercevrez bien vite que la loi n'est pas lettre morte dans mon baillage!

—Deux minutes pas plus, cria Yeager

en réponse à cette menace.

Whipple poussa le bureau devant la fenêtre et s'agenouilla derrière, son fusil sur la tablette; Christopher enleva son vêtement et son chapeau, examina la culasse de son fusil et le posa sur l'entablement de la fenêtre de façon à tirer dans le groupe.

Pendant un instant le bruit de l'horloge troubla seul un silence profond, son tic-tac pointant lugubrement les secondes de grâce.

—Où en êtes-vous, Whipple? demanda Christopher.

—Prêt! répondit Whipple brièvement.

—Ils ne peuvent entrer dans le laboratoire par un autre côté?

—Il n'y a pas d'autre issue que celle-ci.

—Ils me mettront hors du jeu avant de la franchir!

—Ils nous y mettront tous les deux!

Le silence tomba de nouveau, suivi presque aussitôt d'un coup violent frappé dans la porte.

—Dernière sommation! gronda Yeager. Où est le prisonnier?

—Attendez!...

C'était la voix de Tom.

—Restez tranquille, là-dedans! conseilla le Shériff.

—Qui vient de parler! cria Yeager, le prisonnier?

—Oui, répondit Tom; laissez-moi sortir, Whipple, je veux parler à ces hommes.

—Vous n'avez rien à leur dire!

—Pour l'amour de Dieu, ouvrez-moi! Si je dois mourir, que ce soit au moins en combattant!

—Non!

—Au nom de tout ce que vous aimez, au nom d'Amy, accordez-moi cette dernière grâce!

A cette dernière supplication faite au nom de celle qu'il aimait, Whipple sentit son cœur s'attendrir, sa volonté faiblir. Mais la supériorité du nombre chez les assaillants lui fit bien vite comprendre que céder serait livrer presque à coup sûr le prisonnier à ces énergumènes. Il dut donc résister au sentiment qui le poussait à se rendre à la prière du jeune homme, et lui opposa un refus énergique.

Pendant ce temps, la bande perdait patience; des vociférations, des cris, des coups furieux dans la porte se succédaient emplissant l'air d'un vacarme assourdissant, bientôt suivi d'un coup de feu tiré au hasard.

Ce fut le signal du combat. Ces tigres déchaînés, contenus jusque-là par on ne sait quelle crainte, n'obéirent plus qu'à leur soif de sang. Plusieurs coups de feu se succédèrent, heureusement sans résultat; Whipple et Christopher, retranchés derrière leur barricade improvisée, ne ripostaient pas encore.

Mais Yeager, plus calme que ses compagnons, plus rusé aussi, introduisant le canon de son revolver dans un interstice de la grille serrée qui protégeait la fenêtre, mit en joue Whipple, comprenant bien que, cet homme de fer hors de combat, la victoire leur serait facile.

Le doigt sur la détente, il attendait que son adversaire fût dans le champ de son arme, quand un craquement violent se fit entendre: la porte du laboratoire, invisible pour les assaillants, vola en éclats, et Tom, d'un élan prodigieux, se jeta au-devant de Whipple. en s'écriant:

—Arrêtez!... Je me livre!

—Trop tard!... Le coup parti, la balle transperçait non pas la poitrine de celui à qui elle était destinée, mais celle du prisonnier!

Les cris des assaillants répondirent au cri de douleur du blessé, puis un silence lourd et funèbre succéda au tumulte.

Tom, mortellement atteint. était tombé dans les bras de Whipple qui, avec une douceur toute maternelle, l'étendit sur le plancher et s'agenouilla près de lui en lui soutenant la tête.

—Whipple, murmura le moribond, une écume sanglante aux lèvres, je suis heureux... Amy n'aura plus à rougir de moi... ma mort rachète un peu ma vie... Vous alliez être tué... Il ne fallait pas... ma soeur vous aime... Dieu vous a conservé pour son bonheur... Il me pardonnera peut-être!

Une défaillance arrêta les mots sur ses lèvres; au bout d'un instant, il reprit avec effort:

—Vous serez... bon pour elle... je le

sais... Dites-lui... dites-lui... que... je meurs... en me repentant. en la... la bé-nissant...

Sa tête se renversa, les yeux grands ouverts, regardant le visage du directeur.

Whipple attira le vêtement du Shériff, le mit sous la tête de Tom et se dirigea vers la porte. Le Shériff, bouleversé, mouillait ses lèvres sèches et portait ses regards du corps immobile à Whipple.

—Enlevez les fers de ses poignets, ordonna ce dernier, une flamme intense dans les yeux.

Christopher se pencha et enleva les menottes. Whipple, alors, ouvrit la porte.

—Entrez. Yeager, voici votre homme.

Yeager, suivi de Kannuck et de Griffin, apaisés par ce dénouement inattendu, s'approcha à pas lents jusqu'au près du mort.

—Un crime vous a été épargné, dit Whipple d'une voix grave. Vous devez en rendre grâce à la mémoire de ce malheureux!

Les trois hommes, impressionnés, malgré leur rudesse, par la grandeur qui émane de la mort, se découvrirent en silence; puis, sans un mot, rejoignirent leurs compagnons.

Bientôt le bruit d'un galop s'éteignait au loin.

Le malheureux Tom avait payé sa dette.

XXXI

RENOUVEAU

Une année passa, l'histoire d'Amy Travis, de son frère et du détective envoyé de Denver pour découvrir les voleurs de lingots, s'effaça de toutes les mémoires de la Golden-Eagle.

Le principal acteur de la tragédie, Tom Travis, avait payé sa dette, Amy noyait son chagrin dans un travail assidu, personne ne savait où, et Whipple était retourné à Denver.

La famille Gonzalès était toujours là; Pablo contremaître, son père veilleur de

nuît, et Térésa restait la même Térésa, ardente et changeante. Son amour malheureux avait fait place à un sentiment nouveau que lui inspirait le fils du nouveau directeur; mais le souvenir de Whipple restait quand même vivant dans son cœur; il avait sauvé l'argent de son père, et elle l'avait empêché de mourir!

Le seul changement consistait en un nouveau de rang de réservoirs ayant nécessité un plus grand réservoir à solution...

Quelques semaines après que Tom se fut fait justice, Amy était encore entre la vie et la mort, confiée aux soins de la famille Gonzalès. L'arrestation de son frère avait brisé ses dernières forces affaiblies par la lutte, et la maladie l'avait terrassée alors qu'elle revenait à la Golden-Eagle avec le Sous-shériff.

Garretson avait pu l'amener avec de grandes difficultés jusqu'à une ferme située à un mille du chemin; là elle était restée inconsciente pendant que la destinée de son frère s'accomplissait.

Whipple remercia Dieu de lui avoir épargné cette cruelle et dernière épreuve.

Quand Garretson arriva au camp pour annoncer cette nouvelle, tout était rentré dans l'ordre, et la seule trace de l'heure tragique qui venait de s'écouler consistait en une forme voilée étendue sur un lit dans le bureau.

Pendant que Whipple attendait Gualterio qu'il avait fait appeler, Gonzalès et son frère revinrent de Phoenix où ils avaient laissé Jeffries derrière les portes de la prison.

Un nouvel attelage fut mis au buckboard, et Whipple, accompagné de Gualterio, se rendit à la ferme où Amy avait été recueillie. Le directeur la prit dans ses bras, l'enveloppa d'une couverture et la ramena chez Gonzalès. Un docteur de Phoenix fut appelé, et après une lutte terrible, la nature triompha du mal.

Whippe était là au moindre appel, et toute la famille Gonzalès rivalisait d'efforts pour sauver la Senorita.

Lorsque Amy reprit enfin conscience, ses yeux se croisèrent avec un regard resplendissant d'amour, posé sur son visage. On ne put lui apprendre avant quel-

ques semaines la fin tragique de son frère. Le calme avec lequel elle accueillit cette nouvelle fut pour le directeur un soulagement immense; personne ne savait comme lui ce qu'elle avait enduré.

Le nouveau directeur était entré en fonctions, mais Whipple ne voulait pas s'éloigner sans avoir vu reflourir les roses sur les joues de la jeune fille.

Enfin, sûr que la guérison n'était plus qu'une question de jours, il fit ses adieux; le pavillon blanc fut dressé sur la maison de Mrs Gambel et la voiture l'emporta au loin.

Quinze jours plus tard Amy s'éloignait aussi, et la routine monotone du camp reprenait comme si rien d'extraordinaire n'eût troublé ce petit peuple de travailleurs.

Seule, la condamnation de Jeffries réveilla les souvenirs pendant quelques jours, puis la vie reprit son cours ininterrompu.

Au sud de la Californie, au pied des montagnes, se trouve une mine appelée Pactolus, non pas morte et abandonnée comme la Golden-Eagle, mais florissante et présentant dans toutes ses parties l'activité d'une ruche.

Un immense marteau-pilon tonne jour et nuit à la Pactolus. Le minéral broyé coule dans ses trémies et dépose des richesses fabuleuses sur ses plaques avant d'être soumis au procédé cyanhydrique, complété ici par un procédé nouveau où le mercure joue un rôle prépondérant.

Dans un petit bureau couvert d'un berceau de vigne, une jeune fille aux yeux bleus, aux cheveux dorés, est assise, rédigeant le rapport du jour; sur la porte une pancarte porte ces mots: "Entrée interdite." Ce bâtiment exigü est exclusivement réservé à la personne chargée des travaux cyanhydriques.

Son rapport terminé, la jeune fille aux yeux bleus se renverse en arrière dans son fauteuil et contemple les montagnes loin-

taines à travers la fenêtre avoisinant son bureau.

Depuis six mois qu'elle travaille à la Pactolus, ces montagnes ombreuses sont devenues ses plus chères amies.

Leur aspect change à chaque heure du jour, du lever au coucher du soleil, mais elles sont toujours belles, et loin de leurs cimes grandioses se trouve la Golden-Eagle, triste, désolée et morte, au pied de la montagne sombre.

L'année écoulée a laissé son empreinte sur le visage de la jeune fille; une lueur profonde se voit dans les yeux bleus, qui reflètent les épreuves et les chagrins passés.

—Viendra-t-il? viendra-t-il jamais? demande-t-elle aux montagnes.

Elle croit les voir sourire, tendre leurs bras et lui faire signe. Que veulent-elles dire? doit-elle aller à lui? Non, non, cette fois, elle ne les comprend pas.

Quittant la table, la jeune fille se retourne vers une autre fenêtre qui regarde vers l'ouest, et là, elle reste debout, dans la gloire du soleil couchant.

Ah! s'il pouvait venir! s'il pouvait savoir combien elle est lasse d'attendre!

Elle dresse la tête et un profond soupir tombe de ses lèvres.

Alors, comme elle revient à son bureau, elle tressaille en apercevant un étranger entré malgré la défense, et qui attend au milieu de la pièce, la contemplant de ses grands yeux gris.

Un étranger? Non, dans un éclair, elle l'a reconnu; la couleur revient à ses joues, elle laisse échapper un cri de surprise et de bonheur.

—Je suis venu pour vous, Amy!

C'est toujours la même voix calme, la voix qu'elle connaît si bien.

—Je savais que vous viendriez! murmure-t-elle en s'avancant vers lui.

—J'ai attendu longtemps des jours plus heureux. Amy, ma chère Amy, voulez-vous venir avec moi maintenant?

Pour toute réponse, elle mit sa petite main dans la sienne.

FIN

La Douche Philanthropique



Elle va de quartier en quartier

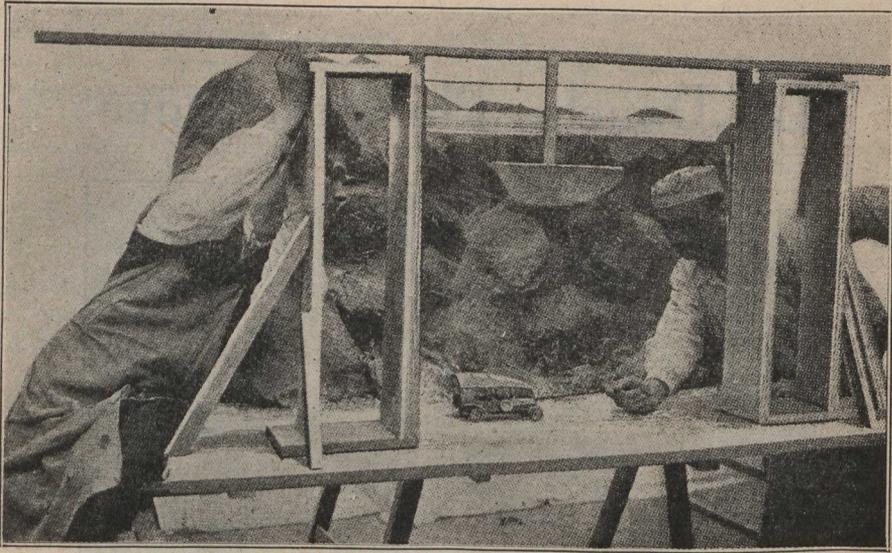
VOICI une gravure qu'il fait bon regarder et en quelque sorte goûter par ces temps de chaleur où, à tout moment, on consulte l'horloge pour savoir quand il sera temps d'aller chez soi, se débarrasser de ses habits et recevoir le bienfaisant contact de l'eau.

Or, on ne va pas à la douche que représente cette gravure: cette douche vient où vous êtes; elle est portable. Elle est l'invention de E. T. Bingham, surintendant d'une société de bienfaisance de Kansas City. Grâce à elle, plusieurs milliers d'enfants des quartiers pauvres peuvent se faire doucher sans qu'il leur en

coûte un sou.

Son fonctionnement est simple autant que sa composition. Quelques bouts de vieux tuyaux agrémentés de quatre douches coûtant quelques sous, le tout relié à une bouche d'eau municipale, et voilà! Ça fonctionne en pleine rue. Pas de loyer à payer. Chaque après-midi, un employé de la société promène l'instrument dans un endroit nouveau, s'arrêtant à chaque coin. Les enfants sont vite prêts et ils passent quatre par quatre. Chaque jour le nombre des douchés se compte par milliers. La ville ne fait pas payer l'eau.





Tout à l'heure ce sera la chute dans les rochers.

LE CINEMATOGRAPHE

Quelques-uns de ses trucs dévoilés

LES "vues animées" constituent un divertissement que chacun connaît; nos lecteurs savent que de riches compagnies ont à leur service tout un personnel d'artistes ainsi qu'un important matériel, ce qui leur permet la fabrication des "films" qui nous représentent les scènes les plus variées.

Ce que l'on connaît moins, ce sont les procédés à l'aide desquels on obtient ces scènes d'accident ou de combat meurtrier du plus saisissant effet.

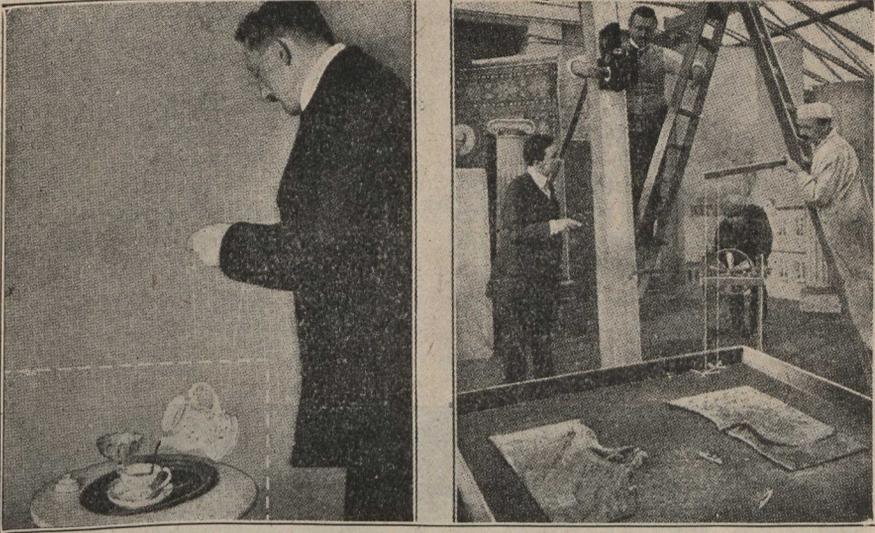
Nous avons vu parfois une automobile lancée à toute allure, dévier de sa route, puis aller s'effondrer dans un ravin après une dégringolade horrible; l'illusion est telle, qu'un frisson parcourt la salle; on entend même de petits cris de frayeur involontaires. Mais que les personnes au coeur sensible se rassurent; l'accident n'est pas dangereux et les dégâts seront nuls. Voyez notre gravure; les rochers sont en carton-pâte, l'automobile n'est guère plus grosse

que le poing; deux aides intelligents accomplissent tout le "drame" qu'un opérateur cinématographie à courte distance afin que les objets aient une grosseur suffisante.

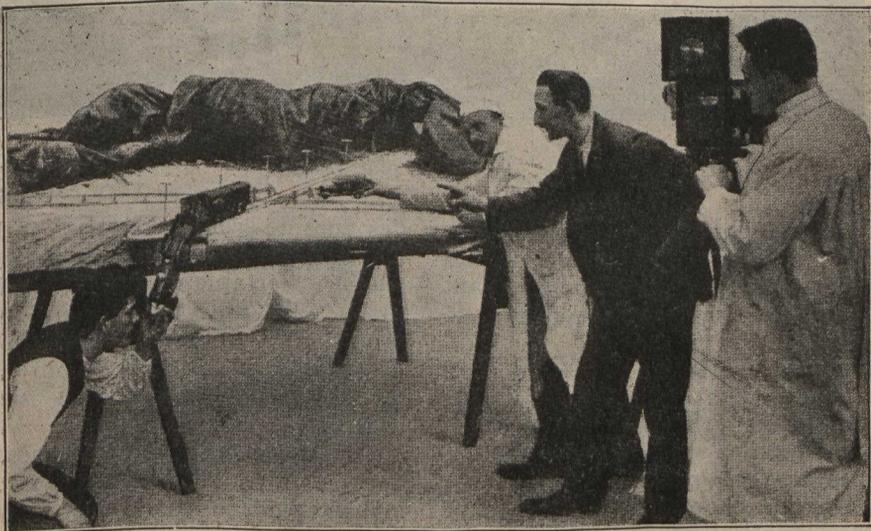
On est surpris aussi parfois de voir des objets se déplacer seuls dans l'espace, des portes s'ouvrir, des meubles se renverser, etc., l'explication de ces "phénomènes" très naturels est suffisamment donnée par notre deuxième gravure. La théière qui paraît verser seule son contenu, est en réalité suspendue à deux fils qui en permettent le maniement, la partie comprise dans le pointillé blanc est naturellement seule cinématographiée.

Voici maintenant un combat acharné entre navires de guerre et avions. Les navires veulent traverser un étroit bras de mer, le passage est difficile car les avions le gardent, ils évoluent avec rapidité au-dessus des navires, l'illusion, là encore, est complète, mais... la désillusion aussi quand on voit le maté-

Le Cinématographe



La théière qui se verse toute seule. Combats de navires et d'aéroplanes... en chambre.



Cette collision ne coûtera la vie à personne.

riel qui a "combattu". La mer n'était qu'un réservoir de quelques verges carrées et les géants marins ou aériens de simples jouets bons pour amuser les enfants.

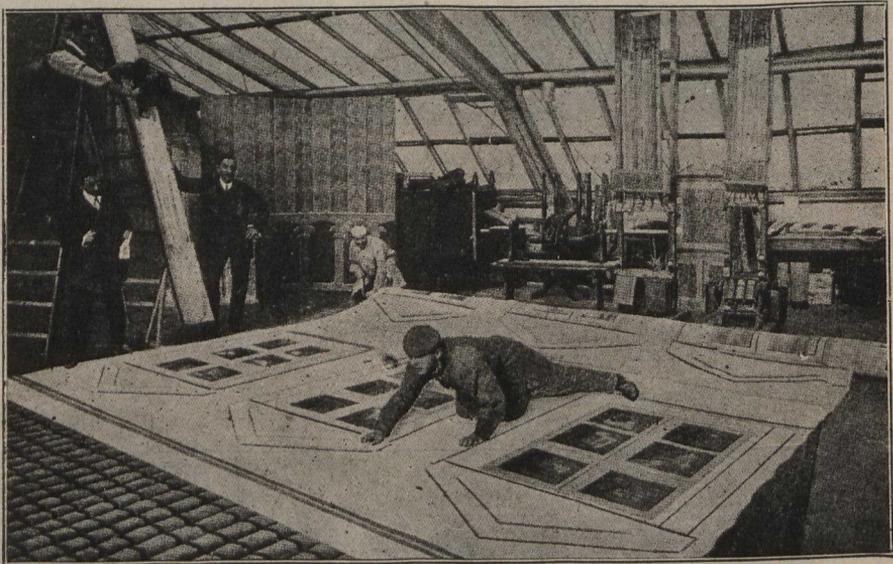
Toujours par les mêmes procédés, c'est à présent une collision entre un train lancé à toute vitesse, et une automobile dont le chauffeur imprudent n'a pas su s'arrêter à temps. C'est encore un accident qui ne ruinera pas les compagnies d'assurances. La "dévoreuse d'espace" qu'a heurté le train est la même qui a fait une chute dans les rochers et qui ne s'en est pas

une toile qui s'enroule au fur et à mesure que l'homme paraît monter. Comme on le voit il n'y a pas de vertige à craindre ni de chute à redouter.

Le cinématographe, on le voit, est donc un grand mystificateur ; un de mes amis prétendait qu'en cela il n'était pas le seul et que bien des hommes lui ressemblent...

En tout cas cet appareil que nos braves ancêtres regarderaient comme une diabolique machination s'ils revenaient sur terre, cet appareil, dis-je, nous procure d'agréables instants.

Il nous instruit aussi en nous donnant



Grim pant un mur... à plat ventre.

plus mal portée pour cela. Il est probable même qu'elle devra subir un assez grand nombre d'accidents du même genre avant d'être assez détériorée pour être hors de service.

Un amusant tableau est celui d'un homme poursuivi et qui, en désespoir de cause, ne sachant plus où se sauver, arrive au pied d'une maison et grimpe le long du mur avec agilité.

En réalité, la chose est fort simple et ne demande nullement des aptitudes extraordinaires en gymnastique. La maison à escalader est tout bonnement peinte sur

des vues de scènes curieuses ; il documentera nos petits fils ou petits neveux d'une manière certaine sur notre époque actuelle. S'il avait existé dans les siècles passés, quel intérêt n'attacherions-nous pas à voir se dérouler devant nos yeux les scènes illustres que nous apprend l'histoire.

En faveur de son rôle scientifique ou documentaire, pardonnons donc au cinématographe de nous mystifier quelquefois ; s'il le fait du reste, c'est avec art et pour notre amusement. Certains hommes ne pourraient pas en dire autant...

Un Pique-Nique d'Été

C'EST avec une joie profonde qu'un soir du mois de janvier, en rentrant au logis Isidore Boninbeau avait dit à sa femme :

— Adèle, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer : cette année, au mois de juin j'aurai un jour de congé... Si tu veux, ce jour-là, nous irons faire une partie de campagne!...

Isidore Boninbeau allait avoir dans six mois un jour de liberté, — l'évènement, dans son humble vie de gratte-papier, prenait d'ores et déjà un relief considérable, comme si c'eût été une chose étonnante, anormale et sans précédent!... Et, mon Dieu, c'était presque cela : depuis quatre ans qu'Isidore était sous-comptable-expéditionnaire à la manutention centrale des usines Cook et Smith, il avait tellement de besogne pour ses \$40.00 par mois, qu'il n'avait encore pas pu quitter un seul jour le collier de misère!...

A la "bonne nouvelle" que lui annonçait pompeusement Isidore, Adèle trépi-gna d'allégresse. Ils avaient tous les deux des âmes simples, que la longue habitude de trimer avait asservies et pour ainsi dire neutralisées : ils n'étaient ni heureux ni malheureux ; ils vivaient sans ratiociner, sans rêver aux vaines utopies, sans chercher querelle à l'ordre social ; à leurs yeux, la vie n'était ni belle ni laide, ni agréable ni odieuse ; ils ne lui donnaient pas d'épithète, c'était la vie, voilà tout!... Mais à dater de ce soir-là, un lointain rayon l'illumina ; et le bienheureux jour de congé qu'on avait promis à Isidore pour le mois de juin, leur apparut comme un jalon resplendissant dressé sur leur triste chemin, comme un but extrême au-delà duquel ils ne regardaient pas... Chaque soir, en vue de cette fête exception-

nelle, ils mettaient des sous dans une tirelire ; et pour pouvoir mettre davantage, ils se privaient de dessert.

Bref, toutes leurs actions, toutes leurs pensées, toutes leurs paroles se rapportèrent désormais à la belle et inoubliable journée que leur réservait l'été ; et durant tout l'hiver ils eurent littéralement du soleil dans l'âme.

L'élaboration du programme de la fête occupa leurs soirées. Ce fut avec une tendre composition, avec une respectueuse minutie, qu'ils en réglèrent d'avance tous les détails... et ils les savouraient, ces détails, ils les signolaient, ils les caressaient amoureusement ; le plus minime, le plus insignifiant leur était encore infiniment cher, et leur existence gravitait longtemps autour de lui!... Il fut décidé qu'on se lèverait à six heures, qu'on irait prendre le bateau que Mme Boninbeau aurait son chapeau de myosotis et porterait le déjeuner, que M. Boninbeau se chargerait des bouteilles et arborerait sa cravate de soie, puis qu'on irait déjeuner à l'étang, et qu'après on descendrait vers le fleuve, et puis... et puis "et coetera", je vous fais grâce du reste!...

Les premiers mois de l'année s'écoulerent lentement dans ce doux espoir qui berçait Isidore et Adèle... le printemps, longtemps attendu, finit par arriver... Mars... Avril... Mais cet animal de mois de juin, comme s'il devinait toutes les rêves qu'on fondait sur sa venue, semblait prendre un malin plaisir à lambiner plus que les autres, pour se faire désirer davantage... Le ménage Boninbeau comptait impatiemment les jours... "Joli mois de juin, quand reviendras-tu?" Et l'on dit que le temps passe vite!...

Cependant, tout vient à point. Un ven-

dredi soir Isidore ému, troublé, heureux, put enfin dire à Adèle :

—Adèle, c'est demain!... C'est demain le grand jour!...

Il faisait un temps magnifique. Le baromètre se maintenait depuis plusieurs semaines au beau fixe. Tout favorisait cette partie de campagne si honnête, si légitime, si touchante, et qui méritait vraiment l'hommage d'un soleil resplendissant et d'une nature enchanteresse...

Hélas, au moment où Isidore et Adèle venaient de débarquer, le ciel s'est couvert et la pluie s'est mise à tomber.

Pluie d'orage, direz-vous. Oui, à en juger par sa violence; non à en juger par sa persistance... Après quarante-cinq jours de sécheresse, les cultivateurs demandaient de l'eau: en voilà de l'eau, en voilà beaucoup, en voilà des torrents,—tant mieux pour les pois et pour les foins, tant pis pour les pauvres Bonindeau!

Dix heures, onze heures, midi, l'averse impitoyable n'a pas cessé... C'est un ruissellement universel; il faudrait être des grenouilles pour oser se mettre en campagne! La balade, le déjeuner sur l'herbe, tout le beau programme est dans le lac!... Adèle a envie de pleurer.

Et Isidore, le doux, le pauvre Isidore?... Quelle est son attitude en face de cette

affreuse catastrophe?... Par quels sanglots, par quels gémissements, accueille-t-il la ruine brutale de ses chères espérances?...

Il serait en droit de hurler. Eh bien non, il est courageux, il est héroïque, et, pour se consoler dans son malheur, il se dit qu'il faut savoir se contenter de peu...

D'ailleurs, dans le restaurant rustique où ils se sont réfugiés sur le coup de midi et demie, ils ont trouvé des cartes postales reproduisant sous des angles choisis, les principaux sites du pays.

A tous leurs parents et amis, ils ont envoyé de ces belles cartes postales, entre autres à l'oncle Saturnin sur lequel ils ont de tout temps fondé de vagues espoirs testamentaires.

L'oncle, en recevant la carte, a murmuré avec un haussement d'épaules :

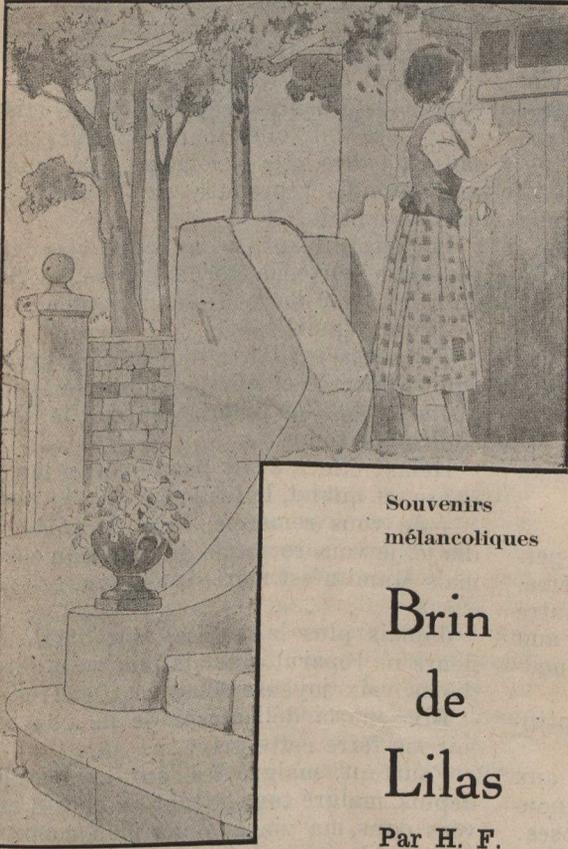
—Ça se plaint d'être malheureux et ça gaspille son argent en balades et en voyages.

Bien entendu, au moment où ils réintégraient le domicile la pluie a cessé. C'était à prévoir.

Dans la nuit, la nature morose a calmé peu à peu sa mauvaise humeur... et le lendemain, elle était souriante!

Le Foyer

Le foyer, la lueur étroite de la lampe;
La rêverie avec le doigt contre la tempe
Et les yeux se perdant parmi les yeux aimés;
L'heure du thé fumant et des livres fermés;
La douceur de sentir la fin de la soirée;
La fatigue charmante et l'attente adorée
De l'ombre nuptiale et de la douce nuit,
Oh! tout cela, mon rêve attendri le poursuit
Sans relâche, à travers toutes remises et vaines,
Impatient des mois, furieux des semaines!



Souvenirs
mélancoliques

Brin de Lilas

Par H. F.

AU plus loin que chantent mes souvenirs, j'entends ce mot répété par une voix fraîche, aux clairs matins, dans un décor de bonheur et de printemps.

Je revois, précise encore, la rue toute blanche, silencieuse au fond d'un quartier tranquille, et où, chaque jour de mai, j'avais ce chant à mon réveil :

—Brin de Lilas! Brin de Lilas!

La première fois que je l'entendis, étonné, j'ouvris ma fenêtre et j'aperçus, s'éloignant, une forme frêle, portant sur sa tête une lourde gerbe.

Le lendemain, attentif encore, je pus voir, arrivant à l'aube du gai soleil, une fille de vingt ans, les pieds nus, belle de la simple beauté des champs, avec de grands yeux clairs et des cheveux défaits sur lesquels ruisselaient les fleurs em-

baumées.

Sans doute, elle était allée, au petit jour, faire sa cueillette le long des sentiers de la campagne et elle la vendait en attirant les acheteurs de son refrain.

Elle semblait gentille, cette enfant, sous son costume pauvre.

Elle marchait, balançant son corps gracieux, les mains sur les hanches, dans un joli geste, ne s'arrêtant que pour livrer ses fleurs, ne bavardant point avec les femmes, ne riant point avec les hommes et repartant sitôt la vente faite, en lançant à nouveau dans l'air :

—Brin de Lilas! Brin de Lilas!

—Bonjour! la belle! Combien, vos fleurs?

—Vingt sous la brassée, sans compter!

—Approchez et donnez-m'en cinq! Voulez-vous: c'est pour Mami!

—Qui ça, Mami?

—Un grand amour que j'ai dans le coeur!

—Alors, le prix est différent. Les fleurs sont moins chères pour les amoureux.

Elle monta les marches de pierre et j'ouvris la porte. Je me souviens de cette apparition printanière sur le seuil. Cette fille était belle, d'une beauté sauvage, avec des yeux profonds et doux.

En souriant, elle dit :

—Voilà pour Mami!

Je pris une pièce d'or et je répondis :

—Voilà pour vous...

—Mais cette pièce?...

—Acceptez-la, je suis si content!...

C'est mon premier bouquet d'amour...

Sa figure s'éclaira.

—Que Dieu vous garde, fit-elle, en ce cas!

Je demandai :

—Quel est votre nom?

Sa voix murmura, chantante :

—Brin de Lilas!...

Puis, légère, elle s'envola.

Chaque matin, depuis, elle apporta

ainsi pour Mami des lilas frais cueillis, tout parfumés sous la rosée.

Quand Mami voyait ces fleurs, elle avait un plaisir d'enfant qui me ravissait et elle enfouissait son visage blond dans les lilas, en disant :

—C'est le printemps que je respire.

Et je lui parlais de la petite marchande au chant matinal.

C'était une joie délicieuse pour moi de faire ainsi, chaque jour, provision de fleurs, et je bénissais cette pauvre fille.

D'où venait-elle ? Quel était le mystère de sa vie du rude travailleuse, car la gerbe était lourde et il lui fallait aller la chercher très loin.

J'essayai de l'interroger. Elle resta muette.

Qu'importait ?

Mami, à son tour, lui parla, se fit persuasive. La jolie enfant resta impénétrable. Elle dit qu'elle n'avait pas d'autre histoire en ce monde que de venir, aux matins de printemps, vendre sa cueillette aux amoureux.

Et il en fut ainsi pendant tout ce printemps.

Quand l'autre printemps revint, aux premiers jours, les notes chantèrent à nouveau. Mais ses fenêtres étaient closes. Brin de Lilas s'arrêta devant ma maison, sa voix se fit plus sonore, comme pour m'interroger.

Le lendemain, étonnée sans doute de ne pas me voir, la jeune fille vint frapper à ma porte.

Elle était toujours la même, avec sa gerbe de fleurs sur sa tête et ses yeux profonds.

—Et Mami ? demanda-t-elle.

Il y eut un silence.

Je répondis, très bas :

—Mami est morte.

Brin de Lilas me regarda, toute triste.

Un moment, elle voulut parler ; puis, sans mot dire, elle s'éloigna... et, quand je l'entendis reprendre sa chanson, sa voix tremblait...

Le jour suivant, à l'aube, je vis, déposée à ma porte, la gerbe entière de Brin de Lilas, avec un mot sur un papier :

“Pour Mami !”

C'était sa cueillette tout entière qu'elle avait apportée et une cueillette faite uniquement de lilas blancs, couleur de deuil, couleur de tombe...

Hélas ! elle n'avait pas compris ma réponse, et quand, le lendemain, je la revis :

—Je vous remercie, Brin de Lilas, lui dis-je, je vous remercie de tout mon coeur, mais Mami n'est morte que pour moi...

Jamais plus la petite marchande de fleurs ne reparut. Jamais plus je n'entendis sa voix joyeuse sous mes fenêtres.

Elle eut la délicatesse de ne pas vouloir me faire cette peine.

Pourtant, malgré les années écoulées depuis, malgré tant et tant de choses arrivées dans ma vie et dans mon coeur, il me semble, quand je vais dans les rues, aux matins de mai, entendre encore, imprécis, lointain, l'écho de la chanson :

—Brin de Lilas ! Brin de Lilas !

Et je ne sais si c'est que la petite vendeuse existe encore et redit loin de ma maison sa phrase coutumière en vendant sa cueillette, ou si c'est en mon coeur que chante obstinément le refrain béni des jours heureux...



Invraisemblable mais vrai

LES MANGEURS DE TERRE

DES goûts et des couleurs, il ne faut point discuter. Jamais ce proverbe ne se trouve aussi confirmé que lorsqu'on étudie l'alimentation de quelques peuplades.

Ainsi, à Java, on mange un singulier aliment : de la terre argileuse réduite en pâte avec de l'eau, puis séchée au feu. On l'étend en lames minces, on la fait griller sur une plaque de tôle après l'avoir roulée en petits cornets ; en cet état elle prend le nom d'"ampo" et se vend dans les marchés publics. L'ampo a un goût de brûlé très fade que lui a donné le grillage ; il est très absorbant, happe à la langue et la dessèche. Il n'y a pres-

que que les femmes qui mangent l'ampo, lorsqu'elles sont atteintes du mal appelé "appétit déréglé". Plusieurs en usent pour se faire maigrir, parce que la maigreur est une beauté parmi les Javanaises, et le désir de rester plus longtemps belles leur ferme les yeux sur les suites pernicieuses de cet usage, qui, par l'habitude, devient un besoin dont il leur est difficile de se vvrer. Elles perdent l'appétit et ne prennent plus qu'avec dégoût une petite quantité de nourriture.

Les Javanais font aussi avec cette terre des figurines grossières qui semblent autant destinées à amuser les enfants qu'à être mangées ; en les voyant, on pense involontairement aux bonshommes en pain d'épice que l'on vend dans les foires, ou aux naïves figurines en pâtisserie que les ménagères font quelquefois avec de la pâte épaisse à beignets pour amuser les petits.



Cette curieuse coutume de manger de la terre se rencontre dans plusieurs autres pays.

Vers l'embouchure de l'Orénoque, les

Ottamacs, durant plusieurs saisons de l'année, se nourrissent en partie d'une espèce d'argile grasse et ferrière appelée "poya", dont ils consomment jusqu'à une livre et demie par jour. Ils en confectionnent des boules qu'ils font durcir légèrement au feu et qu'ils disposent en pyramides analogues aux piles de boulets que l'on voit dans les arsenaux. Lorsqu'ils veulent en manger, ils en prennent une, en râpent une petite portion et la remettent en place. Cela ne



Javanais séchant au feu des figurines de terre comestible.

nourrit pas, mais calme un peu l'appétit ; ils en absorbent en moyenne une livre par jour.

Une semblable coutume se retrouve sur les bords de l'Amazone ; là, les sauvages font usage de cette nourriture même lorsque des aliments plus substantiels ne leur manquent point. On sait aussi que sur les marchés de la Bolivie on vend une argille comestible. Il existe également dans l'Amérique septentrionale, un assez grand nombre de peuplades mangeurs de terre, surtout parmi les Nègres répandus dans les forêts de la Caroline et de la Floride.

Les savants ont voulu examiner la composition de ces diverses terres comestibles, et ils ont reconnu, à leur grand étonnement, que quelques-unes d'entre elles n'étaient que des espèces de tripolis ou d'argiles, renfermant une notable quantité d'infusoires d'eau douce ou de coquilles microscopiques. De façon que l'on peut supposer que ces roches alimentaires doivent leurs propriétés nutritives aux matières animales qu'elles ont retenues ; et ce sont celles-ci qui fournissent à l'homme une véritable nourriture antédiluvienne, composée de débris d'animalcules microscopiques. Il existe même une véritable "farine fossile" animalisée ; il n'y a plus qu'à la transformer en pain. En effet, on sait que, dans les temps de disette, les Lapons se nourrissent d'une poussière minérale blanche, qu'ils substituent au grain. Ceux qui ont étudié cette farine,

ont reconnu qu'elle était composée par les restes de dix-neuf espèces d'animaux excessivement petits, appelés infusoires.

A Sumatra, on étale la terre comestible en plaques minces qu'on grille en larges galettes. La terre comestible y vaut 1 cent les 2 livres. Ce n'est pas cher.

Enfin, un autre savant affirme que les Blancs établis dans l'Amérique du Sud s'adonnent également à cette bizarre nourriture. Leurs femmes prétendent que la consommation de la terre donne un teint frais et délicat au visage.

Ajoutons qu'il existe des peuples mangeurs de terre un peu partout, en Sibérie comme à Java, aux Guyanes comme à la Terre de Feu. Dans ces différents pays les figurines de terre servent à la parure des femmes, à l'amusement des enfants, et, quand elles ont cessé de plaire, on les croque.

On raconte qu'au Siam un maître d'hôtel irrité d'être renvoyé par son maître, se mit à manger les plats et les assiettes qui étaient faits précisément de terre comestible.

Heureux pays où, à défaut du contenu, on peut dévorer le contenant ? Là, du moins, lécher l'assiette au beurre n'est pas un vain mot...

Il arrive aussi que les peuples mangeurs de terre ne se contentent pas de manger la vaisselle, ils sont parfois anthropophages et mangent en ce cas fort bien le cuisinier.



Les figurines de terre qu'on mange à Java.

PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction Assurée



SANS

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs.
SPECIALITE
Cheveux teints de toutes les couleurs, coiffures pour Bals et Soirées.



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de tous genres pour cheveux, ainsi que les articles de toilettes des meilleures marques pour l'Embellissement du Teint et Conservation de la Chevelure.

Toujours en mains un assortiment complet de Perruques, Toupets, Tresses et Boucles en cheveux naturels. Importateur direct de Paris, Londres et New-York.

8, Rue Notre-Dame Ouest, Montreal, Can.

Le Lait "Laurentia"

est le type du bon lait naturel, pur, crémeux, stérilisé, de conservation indéfinie, rendu parfaitement digestible et assimilable par l'homogénéisation qui lui conserve toute sa crème et rend l'écrémage impossible.

Le Meilleur, le plus sûr des Aliments pour enfants et adultes.

Pour les Bébés

Le Lait Maternisé Laurentia, recommandé par les Médecins parce qu'il se rapproche le plus du Lait Maternel. Livraison à domicile. Phones M. 3152.

LA CIE CANADIENNE DE PRODUITS AGRICOLES LIMITEE,
21-23 rue St-Pierre - - - Montréal.

Le Samedi

Par l'abondance de ses matières et ses gravures humoristiques, le Samedi constitue le magazine idéal de la Famille.

Il publie les meilleurs romans des auteurs modernes; le choix en est fait scrupuleusement au point de vue de la morale et de l'intérêt.

Il publie en outre, chaque semaine, une nouvelle à sensation, dramatique ou genre détective.

Abonnez-vous et faites abonner vos amis si vous voulez passer des instants agréables.

En vente, 5 cents seulement, dans tous les dépôts ou chez les Editeurs-Propriétaires.

POIRIER, BESSETTE & Cie,
200 Bld. St-Laurent, Montréal.



FAITS CANADIENS

UN MENUET FAMEUX

LE duc de Kent, ayant entendu parler d'une vieille centenaire qui demeurait à l'île d'Orléans, alla un jour lui rendre visite. Après avoir causé avec la vieille, qui avait conservé tout son jugement, il lui demanda s'il pouvait faire quelque chose qui lui fût agréable.

—Oh! oui, certainement, monseigneur, fit la centenaire; dansez un menuet avec moi, afin que je puisse dire, avant de mourir, que j'ai eu l'honneur de danser avec le fils de mon souverain.

Le prince, se prêtant de la meilleure grâce à la demande de la vieille, dansa le menuet, et lui fit un salut gracieux en la reconduisant à sa chaise. Elle y répondit par une profonde révérence.

EXCENTRICITE

VOICI un trait qui démontre la mobilité des idées et des projets de l'auteur du fameux roman "Une de perdue deux de trouvées" de M. G. de Boucherville.

Un jour, il demeurait alors à Boucherville, il annonce à sa femme qu'il partait pour Montréal et que son absence serait de courte durée.

Huit jours, deux semaines, trois mois s'écoulaient, et madame n'a pas de nouvelles de monsieur.

Grand émoi dans la famille. Où est-il? Qu'est-il devenu? Est-il vivant ou mort?

L'anxiété de tous est à son comble quand, cinq mois après son départ, on reçoit une lettre de l'absent.

On l'ouvre; elle est datée de Rio-Janeiro.

Il avait soudain pris fantaisie à notre héros d'aller, sans en prévenir personne, faire un petit tour de santé... au Brésil.

EN TROIS LANGUES

J'AI eu souvent l'occasion d'entendre la messe le dimanche dans des églises où il y a sermons en anglais et en français, mais il n'y a qu'à Jewett City, Conn., que j'ai eu l'avantage d'entendre trois langues. J'ai entendu le prône en anglais, en français et en polonais, puis l'évangile en anglais, en français et en polonais. Et après cela, il était temps d'aller dîner.

Les Franco-Américains n'aiment pas ce système de trois langues à la même messe, les Irlandais et les Polonais non plus!

Et il est bon de faire remarquer qu'à Jewett City, nos compatriotes forment plus de la moitié de la population catholique.

Un Touriste.

Nos **DENTS** sont très belles naturelles, garanties. **Institut Dentaire, Franco-Américain** (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.



ABONNEZ - VOUS — A — LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR
50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Enseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un COUPON PRIME d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la REVUE DE LA MODE à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,
DEPARTEMENT DES PATRONS,
200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

Coupon-Mode "Revue Populaire"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour DEUX CAHIERS DE MODE et 12 suppléments de 8 pages, tel que dit ci-haut.

Nom

Adresse

.

Le Samedi

(fondé en 1889)

Magazine hebdomadaire illustré Le véritable organe des familles.

40 Pages

Par numéro

40 Pages

Contient :

Des chroniques ou articles instructifs, des contes intéressants, des notes encyclopédiques, et un courrier des curiosités du plus haut intérêt. Chaque semaine il donne également un concours avec prix aux gagnants.

La partie gaie est largement représentée par les "Coups de piston" illustrés et une quantité de bons mots.

De belles et nombreuses gravures, d'un tirage soigné donnent un attrait particulier à ce magazine qui publie en outre, comme feuilleton, les oeuvres choisies des meilleurs auteurs. L'achat en librairie de ces seuls romans coûterait bien plus que le prix d'abonnement au **Samedi**.

Instruisez-vous en vous amusant.

Prix d'abonnement : Pour le Canada et les États-Unis : \$2.50 par année ; \$1.25 pour six mois.

Coupon d'Abonnement :

Sous ce pli, veuillez trouver la somme de.....

pour.....mois d'abonnement au journal **Le Samedi**.

Nom

Rue

Localité

POIRIER, BESSETTE & Cie, Edit.-Propriétaires.
200 Bld. St-Laurent, Montréal.

Mesdames,

Voulez-vous unir **L'ELEGANCE**
au **CONFORT** ? Il n'y a qu'un
moyen ; c'est de porter les mer-
veilleux

Corsets- Ceintures

de A. CLAVERIE, de Paris

Etablis strictement sur mesure.

Magnifique brochure illustrée envoyée
gratuitement.

A. CLAVERIE,
970 rue St-Denis, Montréal.

Office et ateliers

COTE-DES-NEIGES, MONTREAL

Propriétaire de carrières de granit.

Jos. BRUNET

Fabricant et Importateur
Constructions de Granit
et tous genres de tra-
vaux de Cimetières

Estimations sur demande.

Gros et détail. Tel. Up, 1466

Atelier moderne défiant toute com-
pétition.

La PHARMACIE CHIC

Aux centre des beaux quartiers

Comme toujours, à pareille époque de l'an-
née, la **Pharmacie Moisan** offre à sa clientèle
le plus délicieux "cozy corner" où elle peut dég-
uster, dans un milieu chic, la plus pure, la
plus délicieuse crème à la glace.

L'été étant la saison photographique par ex-
cellence, la **Pharmacie Moisan** garde en stock,
plus que jamais, tout ce qui se rapporte à cette
spécialité: Camera, Kodaks, Accessoires. Les
meilleures marques, absolue variété et prix très
accessible à tous.

PRESCRIPTIONS

Sous le rapport des prescriptions remplies
avec célérité et minutie, en n'usant que des
meilleurs ingrédients, la **Pharmacie Moisan** n'a
pas de rivale.

On y trouve tous les accessoires pour photo-
graphie.

Téléphonez si vous voulez que le messenger de
l'établissement aille chercher chez vous les
ordonnances à remplir; il retournera avec les
médicaments.

S. MOISAN, Pharmacien,

Angle Saint-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4730.

W. Legault,

Horloger, Bijoutier et Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus
modernes.

Toutes réparations: celles des montres est
une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-
to-date et d'après les procédés et formules
basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

1061 Ste-Catherine Est, - Montréal

Une table bien servie

L'ambition de toute maîtresse de maison est d'offrir à ses hôtes un menu choisi—à quelques minutes d'avis. Voici des produits—prêts à servir—à cinq minutes d'avis, produits de choix et dont la qualité est toujours strictement maintenue:

Conserves de Légumes "**SOLEIL**"

Petits Pois "**SOLEIL**"

Flageolets "**SOLEIL**" Fonds d'Artichaut "**SOLEIL**"

Macédoines de Légumes "**SOLEIL**", et les Fameuses

Soupes "**SOLEIL**", au Cerfeuil, aux Pois,

Julienne et aux Tomates.

CHAMPIGNONS LECOURT, de A. & L. LEHUCHER, PARIS.

COGNAC PH. RICHARD, Ph. Richard, Cognac.

SCOTCH WHISKY MITCHELL, Mitchell Bros., Glasgow.

IRISH WHISKY MITCHELL, Mitchell & Co., Belfast.

WHISKY CANADIEN, J. P. Wiser & Sons, Prescott.

CHAMPAGNE,

PIPER-HEIDSIECK

**Kunkelman &
Co., Reims.**

**VINS CLARETS ET SAUTERNES, VIGNEAU & CAMBOURS,
Bordeaux.**

CLARET ESPAGNOL, Companhia Vinicola Del Norte, Espagne.

VINS DE BOURGOGNE, MORIN, PERE ET FILS, Beaune.

VINS DU RHIN, Frédérick Krote, Coblenz.

VINS DE PORT, F. Bartissol, Portugal.

VINS DE PORT, Réal Compenhia Vinicola, Portugal.

**VIN SHERRY "FAVORITO", DIEZ HERMANOS, Jérés de la
Frontera.**

VIN DE MALAGA, GARRETT & Co., Malaga.

**VIN BANYULS-BARTISSOL, Soc. des Vins Banyuls-Bartissol,
Banyuls-sur-Mer.**

Votre fournisseur vous procurera tous ces produits.

LAPORTE, MARTIN & CIE, LIMITEE,

Distributeurs Généraux,

Montréal.